

NATHALIE RHEIMS

MALADIE D'AMOUR

roman



Éditions Léo Scheer

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nathalie Rheims

Maladie d'amour

Alice est une jolie jeune femme. Actrice, elle rêve de jouer Claudel, mais on ne lui propose que des rôles de potiche dans des pièces de boulevard. Sa vie amoureuse n'est guère plus brillante, faite d'aventures qui se terminent toujours mal. Elle raconte tout à Camille, sa confidente qui, de son côté, mène la vie calme et rangée d'une mère au foyer.

Au moment où Alice décide enfin de renoncer à la passion, elle s'éprend d'un homme marié, le Dr Costes, qui aurait eu un coup de foudre pour elle. Camille suit cette nouvelle histoire d'amour à la manière d'un feuilleton dont elle serait l'unique spectatrice, même si d'étranges contradictions apparaissent dans les confidences de son amie.

Pour protéger Alice, Camille tente d'en savoir plus sur cet homme insaisissable. Cette démarche la fait progressivement basculer : elle se met à douter de tout, au risque de se perdre.

Dans ce quinzième roman, Nathalie Rheims explore, utilisant l'art du suspense, l'infime frontière qui sépare l'amour fou de la folie.

MALADIE D'AMOUR



DU MÊME AUTEUR

L'Un pour l'autre, Galilée, 1999 ; Folio, 2001
Lettre d'une amoureuse morte, Flammarion, 2000 ; Folio, 2002
Les Fleurs du silence, Flammarion, 2001 ; Folio, 2004
L'Ange de la dernière heure, Flammarion, 2002 ; Folio, 2005
Lumière invisible à mes yeux, Éditions Léo Scheer, 2003
Le Rêve de Balthus, Fayard-Léo Scheer, 2004 ; Folio, 2007
Le Cercle de Megiddo, Éditions Léo Scheer, 2005 ; Le Livre de Poche, 2007
L'Ombre des Autres, Éditions Léo Scheer, 2006
Journal intime, Éditions Léo Scheer, 2007
Le Chemin des sortilèges, Éditions Léo Scheer, 2008
Claude, Éditions Léo Scheer, 2009
Car ceci est mon sang, Éditions Léo Scheer, 2010
Le Fantôme du fauteuil 32, Éditions Léo Scheer, 2010
Laisser les cendres s'envoler, Éditions Léo Scheer, 2012 ; J'ai Lu, 2013

© Éditions Léo Scheer, 2014

© Couverture : Flavien Crebessegues

© Photo de Nathalie Rheims : Nathalie Delepine 2013

ISBN : 978-2-7561-0439-3

www.leoscheer.com

NATHALIE RHEIMS

MALADIE D'AMOUR
roman

Éditions Léo Scheer

Pour P.B.

I

L'AMOUR FOU

Alice

Jamais Alice n'aurait imaginé avoir, un jour, 30 ans. Enfant, elle se voyait s'endormir pour toujours, bien avant d'atteindre cet âge, et ne se réveiller que si un prince lui donnait un baiser ; mais elle pressentait qu'il ne viendrait jamais, qu'elle resterait prisonnière de ce sommeil pour l'éternité. Alice était une petite fille solitaire et secrète. Elle se sentait enfermée dans une bulle où personne ne pouvait la rejoindre. Ce jour-là, celui de son anniversaire, elle se disait que rien n'avait changé : elle était toujours la même. Seule différence peut-être, le prince s'était transformé en crapaud.

La rupture dont elle sortait meurtrie ne l'encourageait pas à tomber, une nouvelle fois, amoureuse. Recommencer le cycle infernal des rendez-vous clandestins, des heures passées à attendre, à espérer celui qui lui promettait de quitter sa femme pour vivre avec elle. Alice s'était juré que cette fois, c'était bien fini. Trois ans. Que de temps perdu ! Traversant le pont des Arts, elle leva les yeux et contempla un instant la coupole dorée du quai Conti. Elle implora le ciel de lui offrir ce cadeau : qu'avant la fin du jour, tout soit effacé, oublié.

Cette histoire ne méritait pas de passer à la postérité. Elle ne ferait pas même la matière d'un roman. À peine celle d'un vague feuilleton ou, au mieux, d'un courrier de lectrice dans un journal féminin. Il faisait beau, ce 25 avril. Le printemps était là, bien plus présent que la jeune femme qui déambulait, un peu perdue, à la dérive. Depuis quelque temps, Alice était parfois prise d'étourdissements, ça l'étreignait. Une angoisse

inexplicable l'envahissait soudain et la faisait tanguer. Il lui fallait alors s'appuyer contre un mur ou s'asseoir sur le bord d'un trottoir.

Repensant à cet amour médiocre, à ces promesses non tenues, elle accéléra le rythme de sa marche. Quelle énergie déployée en vain ! À force de l'attendre, elle avait eu envie de le fuir. En lui annonçant qu'elle avait décidé de le quitter, elle espérait qu'il la retiendrait. Il ne l'avait pas fait. Alice en avait tant souffert qu'elle crut mourir ; mais le chagrin n'apporta rien d'autre que des regrets, ne laissant qu'une sensation de vide. Il lui fallait tourner la page, renvoyer ce bel amant à ses plaidoiries, à ses victimes et, surtout, à sa femme. À ses enfants, aussi. Alice, elle, n'en aurait jamais. Elle l'avait toujours su. Et puis, aucun homme ne le lui avait demandé.

Pour vivre avec lui ce qu'elle n'arrivait même plus à appeler une histoire d'amour, elle avait tout abandonné. Le théâtre, son métier de comédienne qui la faisait rêver depuis son entrée au conservatoire de Versailles. C'était si loin et, à bien y réfléchir, sans intérêt. Revenir en arrière lui paraissait difficile.

Elle avait toujours ressenti une grande frustration dans les personnages qu'on lui proposait d'incarner. Elle aurait aimé jouer dans des tragédies, exprimer une passion religieuse, interpréter Claudel. Elle récitait *Le Soulier de satin*, seule, devant son miroir. Même si personne n'osait le lui dire, elle voyait bien qu'on ne lui offrait que des petits rôles dans des pièces de boulevard, et toujours pour de mauvaises raisons. Alice était devenue une jolie jeune femme, trop jolie peut-être, trop séduisante pour être crédible dans les emplois auxquels

elle aspirait. Si elle refusait de le voir, elle ne pouvait empêcher les autres de le penser.

Cette idée l'accablait. Elle ne retrouverait pas la force d'aller se soumettre à d'humiliants castings. Finalement, la seule chose positive, dans le bilan de sa relation, c'était d'avoir renoncé à ce métier pour lequel elle n'était pas faite. Sans réelle activité, la précarité dans laquelle elle vivait, ressemblant au rien qui l'habitait, avait fini par lui convenir. Elle aurait voulu, au jour de ses 30 ans, pouvoir tout effacer, repartir à zéro, envisager le lendemain comme le véritable commencement de sa vie.

Camille

Alice longeait les quais de Seine et, apercevant la pointe de l'île Saint-Louis, remonta vers le boulevard Richard-Lenoir pour rejoindre, à l'angle de l'impasse Ternaux, la rue de la Folie-Méricourt. Elle aimait ce nom, et cet ancien quartier ouvrier qui évoquait, pour elle, Théroigne de Méricourt. Cette femme au destin incroyable qui s'était portée, en armes, à la tête de la foule révoltée, pour prendre la Bastille. Elle avait même servi de modèle à Delacroix pour sa *Liberté guidant le peuple*. Contrairement à Olympe de Gouges, morte décapitée, Théroigne avait fini sa vie enfermée à la Salpêtrière, après avoir sombré dans la folie.

Il faisait chaud lorsque Alice traversa la cour de l'immeuble où habitait Camille. Les deux jeunes femmes, qui n'avaient que six mois d'écart, s'étaient connues à l'âge de 13 ans au collège où elles s'étaient retrouvées, année après année, dans la même classe. Elles étaient devenues inséparables. Avec le temps, leur

lien s'était approfondi. Alice racontait tout à Camille. Celle-ci était sa confidente attitrée, partageant, à travers elle, une vie si différente de la sienne, qu'elle jugeait sans relief.

Camille menait une existence paisible. Toujours avec le même homme, le premier, Bertrand, rencontré à 20 ans. Elle était la mère de deux beaux enfants : Arsène, un garçon de 6 ans, et Léa, qui avait 4 ans. Ils étaient comme des copies miniatures de leurs parents. Camille disait toujours à Alice :

— Moi, il ne m'arrive rien. Alors, raconte, raconte-moi tout.

Comme si son histoire, sans histoires, ressemblait à une lithographie alors que celle d'Alice était remplie de matière, de couleurs vives ou sombres, tel un grand tableau abstrait, réalisé à coups de larges aplats de pinceau.

Lorsque Camille, toujours d'humeur égale, ouvrit la porte, elle comprit tout de suite qu'Alice n'allait pas bien. Ce jour symbolique était probablement trop lourd à porter et, son goût pour la tragédie aidant, lui était devenu fatal. Comme si, à partir de cet âge, c'était fichu, qu'il n'y avait plus rien à attendre de la vie. Camille savait à quel point, pour Alice, la rupture avait été dévastatrice. Elle avait pourtant remarqué chez son amie une évolution assez paradoxale. Au fur et à mesure qu'Alice lui confiait sa douleur, son désarroi, lui décrivant dans les moindres détails à quel point elle se sentait détruite, curieusement elle apparaissait de plus en plus rayonnante de beauté, de charme et de séduction. L'apparence physique resplendissante d'Alice semblait s'alimenter de sa détresse.

Camille tenta de lui dire que jamais elle ne l'avait trouvée aussi belle et épanouie, mais, à ces mots, Alice éclata en

sanglots. Cette enveloppe charnelle était justement la cause de sa souffrance, et ne déclenchait en elle d'autre désir que celui de la réduire à néant.

— Je n'arrive même plus à me regarder dans une glace. Je voudrais qu'on me défigure.

Camille, habituée à de telles envolées, accueillit cette tirade avec légèreté et lui montra la table dressée pour leur déjeuner en tête à tête. Au centre, étaient disposées quelques pivoines blanches, celles qu'Alice aimait tant. La lumière inondait la pièce aux couleurs pastel. Camille était heureuse de ce moment d'accalmie. Les enfants étaient à l'école, Bertrand au bureau. Que pouvait-on espérer de plus intime ? Une fois assise, Camille déroula sa théorie. Si Alice devenait aussi belle, malgré son chagrin, il devait y avoir une bonne raison à cela. D'après Camille, tout son être réagissait contre cette volonté de se punir. La nature était donc plus forte que ses états d'âme. Celle-ci la préparait, de cette façon, à la rencontre avec l'homme de sa vie, le vrai, celui qu'elle méritait depuis toujours.

— Tu ne l'aimais vraiment pas ? demanda Alice.

— Non, je ne dirais pas ça, mais, instinctivement, je pensais qu'il ne te faisait pas du bien. D'ailleurs, il suffit de te voir aujourd'hui pour mesurer la différence.

Alice savait, même si elle ne parvenait pas à le reconnaître, que Camille avait raison. Elle ressentait d'ailleurs, d'une façon définitive, une certaine honte de s'être laissé entraîner par lui, d'être allée jusqu'à cette manière de sacrifice dont le ridicule avait fini par lui sauter aux yeux. Plus que jamais, elle comprenait qu'il fallait mettre un terme à cet épisode peu

glorieux et, surtout, ne plus jamais tomber dans ce genre de relation toxique.

— On n'est pas près de m'y reprendre, conclut Alice avant de lever son verre et d'embrasser Camille en la remerciant pour ce déjeuner.

Rien ne pouvait lui faire plus plaisir. Alice avait besoin, avant tout, de parler, de dire ce qu'elle avait sur le cœur, afin de surmonter ce jour funeste. Les deux amies ressentaient tant de tendresse l'une pour l'autre qu'elles finissaient par admettre, en riant, qu'elles formaient le seul véritable couple qui vaille.

Antonin

Dans cette liaison sans avenir, Alice perdit tous ses repères. Au début, cet homme l'avait poursuivie. Elle le croisait, mais sans le remarquer. Lui ne voyait qu'elle. Il venait régulièrement au théâtre, s'asseyant toujours à la même place, au premier rang. Puis il réussit, on ne sait comment, à se procurer son adresse, et lui fit envoyer des fleurs. Attaché au bouquet, ce petit mot : *À vous, que je ne connais pas, mais que je rêve de découvrir.*

Alice avait trouvé cette carte un peu désuète. Le lendemain, des roses étaient arrivées par coursier. Elle les refusa. Puis, tous les jours, ce furent des lettres auxquelles elle ne répondait pas. La semaine suivante, un message l'attendait sur son répondeur. L'inconnu la suppliait de prendre un verre. Alice, exaspérée, le rappela pour lui demander, fermement, de mettre un terme à ce qui finissait par ressembler à du harcèlement. Au téléphone, était-ce l'effet de son art de la persuasion, de son talent d'avocat, il se montra si convaincant qu'elle finit par

céder. Elle se disait qu'un seul rendez-vous suffirait pour qu'il se rende à l'évidence. Il semblait suffisamment intelligent et bien élevé pour comprendre qu'elle ne voulait pas de lui et qu'il serait indécent d'insister.

Tout cela, Camille l'avait entendu cent fois. Le reste aussi, comme ce moment où Alice s'était assise en face de lui, la seconde où tout avait basculé, le trouble qu'elle avait ressenti, brusquement confrontée à la violence du désir de cet inconnu. Ce n'était plus abstrait. Alice comprit qu'il l'aimait d'une façon qui lui échappait. La surprise que cela provoqua en elle la fit chavirer. À l'époque, Camille pensait qu'il l'avait envoûtée, qu'Alice était tombée dans un piège, que cet homme était devenu pour elle une sorte de gourou et qu'elle jouait, à elle seule, le rôle de la secte tout entière.

— Oui, c'est vrai, j'avais perdu la tête, j'aurais dû t'écouter.

Alice prononça ces mots avec un certain détachement, puis elle souffla sur ses bougies. Elle fit le vœu que ses souvenirs s'éteignent aussi simplement que ces petites flammes. Camille avait raison, elle était possédée. Alice ne voyait pas d'autre explication à son brutal engouement, tout en sachant, dans les replis secrets de ses souvenirs, que le sortilège avait été réciproque. Le pire, rétrospectivement, ce n'était pas qu'il soit marié, même si, bien sûr, elle en avait souffert. Ce qui l'avait dévastée, c'était de découvrir qu'il lui mentait sans cesse.

Alice avait cru, sincèrement, qu'un jour il quitterait cette épouse qu'il prétendait ne plus aimer. Pourtant, petit à petit, il se mit à faire des comparaisons. Cela devenait insupportable. Il faisait sans cesse l'éloge de sa femme, de sa réussite sociale, et de sa propre ascension qu'il lui devait en grande partie. C'était

devenu un instrument de torture. Dans le même temps, il commença à dénigrer Alice, à critiquer ses ambitions dérisoires de comédienne ratée. Comme si le désir qu'il lui manifestait ne pouvait s'exprimer que dans le besoin qu'il avait de l'humilier, de la dégrader. À ce stade, Alice aurait voulu rompre, mais c'était trop tard, ce jeu de dupes était devenu irréversible. Elle n'arrivait plus à se projeter. L'ayant débarrassée de ses peurs enfantines, son amant les avait échangées contre un cauchemar, bien plus réel. Il l'avait fait grandir tout en l'écrasant du haut de ses certitudes et de la brutalité de sa seule jouissance. Naïve, elle se répétait, chaque soir, une prière : elle l'aimait tellement qu'il ne pourrait pas résister à la force de ses sentiments. Lui, si narcissique, se reflétait dans cette passion comme dans un miroir, et le jour où cela était devenu trop lourd, il l'avait brisée, la laissant face à son aveuglement. Désormais, tous ces morceaux épars, il lui fallait les recoller. Seule Camille pouvait la comprendre, l'aider avec cette délicatesse qui lui évitait d'accroître sa honte.

À l'instant où, avec Alice, elles raccrochaient, après des heures passées à disséquer les états d'âme de cette amoureuse folle, Camille avait parfois peur qu'elle avale des somnifères, qu'elle recherche une douleur encore plus forte que celle de l'absence afin de ne plus y penser.

— Arrête d'attendre, lui disait-elle souvent.

D'attendre ces appels, ces rendez-vous de quelques heures, ces jours volés, cet adultère sans lendemain. Cet homme l'avait rendue dépendante. Détraquée par le manque, il l'avait réduite à sa merci. Alice aspirait à n'être plus qu'une chose inerte. Bien qu'elle accompagnât son amie dans ce chemin de croix,

cette expérience semblait étrangère à Camille, pour qui l'équilibre était un langage familier, une seconde nature. Peut-être était-ce la folie d'Alice qui la fascinait ? Camille ne comprenait pas comment l'alchimie avait pu prendre entre deux personnes aussi différentes, et durer depuis tant d'années. Elles formaient une sorte de Janus, un être à deux têtes.

Combien de fois Camille avait-elle supplié Alice de lui présenter son ténébreux amant ? Elle restait persuadée que si elle avait pu le voir, lui parler, la situation aurait été moins violente. Sa douceur et sa patience auraient pu apporter un peu de raison dans cette relation destructrice, un peu de lumière dans ce vortex où Alice était absorbée jusqu'à disparaître. Camille se représentait cet amant comme une sorte de vampire qui aspirait le sang de sa proie, la vidant de son âme, de son esprit. Alice prétendait avoir tout essayé pour le convaincre de la rencontrer ; il avait toujours obstinément refusé. Les deux amies savaient, depuis, ce que cachait cette attitude : tout simplement, la peur d'être démasqué. Afin de compenser cette absence aux yeux de Camille, Alice passait son temps à le décrire avec minutie. Il était si beau, tellement sombre, si tourmenté. Camille ne le croisa jamais, et attendit même assez longtemps avant de découvrir son prénom, Antonin. Elle croyait le connaître et, en même temps, c'était comme s'il n'existait pas. Avec le temps, ne restait de lui que ce prénom, et encore, même cela avait tendance à s'effacer. Dès que Camille le cherchait, c'était le trou de mémoire, un blocage qui signifiait : « Ne fais pas semblant de t'en souvenir puisque tu

ne le connais pas. » Elle l'avait pourtant sur le bout de la langue, mais ça ne venait pas, et elle finissait par dire :

— Mais tu sais bien... Lui...

Et Alice répondait :

— Oui, je sais bien.

Rechute

Sans nouvelles d'Alice depuis bientôt trois jours, Camille commençait à s'alarmer. Elle s'en voulait d'avoir, quelquefois, l'esprit plus occupé par sa turbulente amie que par ses propres enfants, mais eux, se disait-elle pour se rassurer, étaient si sages, si tranquilles. Ils étaient à l'image du couple qu'elle formait avec Bertrand. Les messages laissés sur la boîte vocale d'Alice restaient sans réponse. Ce silence devenait intrigant. Camille l'imaginait, incapable de résister, commettre l'irréparable et rappeler Antonin. Ou, plus grave encore, avaler trop de cachets afin de mettre un terme à ses insomnies.

Camille avait beau apprécier sa vie, elle la trouvait si fade qu'il lui était difficile d'admettre que c'était justement ce manque de saveur qui lui plaisait. Même si, pour elle, un mari aimant et deux enfants merveilleux, c'était ça le vrai bonheur ; tout était trop tranquille. Alice la bousculait sans cesse, faisant entrer dans sa maison un tourbillon, des émotions qui prenaient l'allure de montagnes russes. Alice était, à elle seule, une véritable fête foraine. Pourtant, Camille ne cessait de se répéter : « Je ne l'envie pas ! » mais le pensait-elle vraiment ? Lorsqu'elle lisait les mails d'Antonin, elle se disait qu'elle aussi aurait bien voulu recevoir ce genre de messages, mélange de mots enflammés et de jeux érotiques. Parfois, Camille osait

dire à Alice : « Moi aussi, je devrais prendre un amant », mais elle savait bien que c'était impossible. Elle avait si peur de perdre l'équilibre.

La sonnerie de son portable la tira soudain de ses pensées. L'image d'Alice s'afficha sur l'écran.

— Mais tu es folle ! hurla Camille, comment peux-tu me laisser sans nouvelles ? Je me suis tellement inquiétée. Je suis sûre que tu l'as revu !

Alice éclata de rire. Non, évidemment pas. Trop prévisible. Comment Camille pouvait-elle seulement imaginer une chose pareille, après tout ce qu'elles s'étaient raconté le jour de son anniversaire ?

— Je le quitte, et après je me précipite pour le rappeler ?

Il s'agissait de tout autre chose. Un événement incroyable venait d'arriver, mais elle ne voulait pas en parler au téléphone. Trois jours hors de l'écran radar, et voilà qu'Alice resurgissait avec un nouvel épisode.

— Je t'en supplie, parle ! lui intima Camille – mais rien à faire, Alice restait muette.

Il faudrait attendre l'après-midi, de se retrouver dans un café à l'angle de l'opéra Bastille. Camille avait peu de temps, les enfants allaient bientôt rentrer.

Arrivée la première, essoufflée, si impatiente d'apprendre ce qui pouvait mettre son amie dans un tel état, elle avait presque terminé sa menthe à l'eau lorsqu'elle l'aperçut à travers la vitre. Alice rayonnait, semblait danser dans l'air printanier. Son teint était lumineux ; les dernières ombres de tristesse encore visibles les jours précédents avaient laissé place à un sourire rêveur. Camille lui ordonna de s'asseoir.

— Attends, j'ai soif, lui répondit Alice en finissant le verre posé sur la table. Si tu savais ce qui m'arrive. Mon Dieu ! répétait-elle.

C'est par ces mots qu'elle commença son récit. Le temps était venu de lui faire un aveu. Une bêtise dont Alice était si honteuse qu'elle avait préféré ne pas lui en parler. Dans son délire amoureux avec Antonin, elle s'était fait faire un tatouage. À ce prologue, Camille écarquilla les yeux. Non, ce n'était ni un cœur ni un dragon. Elle avait inscrit dans sa chair, en bas du dos, là où personne ne pourrait le voir, son prénom, Antonin, avec une calligraphie gothique et colorée dans le style des enluminures du Moyen Âge. Par ce symbole, elle signifiait qu'il resterait gravé dans sa peau pour toujours.

Guettant la réaction de Camille, sachant pertinemment qu'elle trouverait ça ridicule, Alice essayait de justifier d'avoir gardé pour elle ce secret devenu encombrant. L'autre jour, en sortant de la rue de la Folie-Méricourt, elle s'était rendue chez un célèbre chirurgien esthétique. Deux mois d'attente pour un rendez-vous, c'était la rançon de la gloire. Avec lui, la peau retrouvait son allure et sa plasticité, comme si rien ne s'était passé. C'était son secret. Alice avait pensé qu'il effacerait ce tatouage au laser et que son dos redeviendrait parfait, sans aucune trace. Cela rejoignait son envie profonde d'éradiquer cette histoire, de se prouver que c'était bel et bien fini. Il fallait se débarrasser de cette entrave, pour commencer une nouvelle vie.

— Tu m'en veux ?

Bien sûr que Camille ne lui en voulait pas, mais elle se doutait que ce n'était pas ça qui la rendait euphorique. Alice

semblait émue par ce qu'elle s'apprêtait à dire et se concentrait pour mettre en ordre ses idées. Que pouvait bien cacher ce léger tremblement lorsqu'elle remplissait son verre ? Il y eut un flottement, un silence ; Alice hésitait à poursuivre. Elle peinait à articuler, à calmer ses pensées qui se bouscullaient. Elle but en tenant son verre à deux mains, puis reprit le récit de sa visite au chirurgien.

Restée assise un long moment dans la salle d'attente, elle avait eu le temps de détailler chacune des photos d'artistes contemporains dont les murs étaient recouverts. Enfin, il était apparu, provoquant un murmure parmi les patientes. Évitant de regarder dans leur direction, il avait attrapé un dossier sur le bureau de sa secrétaire, et appelé son nom. Alice avait tout de suite été frappée par sa beauté, sa fine silhouette, cette grâce énigmatique, ses cheveux noirs, un peu longs, parsemés, çà et là, de quelques fils d'argent. Installée face à lui, dans son cabinet, elle s'était demandé quel âge il pouvait avoir. « 40 ans et des poussières », s'était-elle d'abord dit mais, en réalité, cela ne semblait pas avoir d'importance : le temps glissait sur lui.

Après avoir demandé quel était l'objet de sa visite, le médecin lui ordonna, sans transition, de se déshabiller. Quand il lança cette injonction, sans y prêter attention, comme une banale formalité, elle eut l'impression que l'air s'était chargé d'électricité. Alice ne portait qu'une robe légère. Elle l'enleva et sentit les mains du praticien dégager la partie de son corps où se cachait le tatouage. Il ne fit aucun commentaire. Le long des épaules de la jeune femme, glissait le souffle de sa respiration dont le rythme s'accélérait. Elle l'entendit prononcer une phrase, qu'elle ne comprit pas. Lorsqu'il se

replaça devant elle, Alice vit qu'il était troublé. Il butait sur les mots, paraissait au bord du malaise. En racontant cette scène à Camille, Alice rougit à l'idée même de ce qu'elle évoquait. Elle ne comprenait pas comment cela était arrivé. En une fraction de seconde, sa main dans sa longue chevelure blonde, il s'était rapproché au ralenti vers son visage, entraîné par une force irrésistible. Elle était désespérée, et son cœur se mit à battre plus vite, plus fort. Désarçonnée par une attraction aussi soudaine, elle se laissa embrasser, submergée par ce baiser si intense, cette étreinte à la fois douce et puissante. Jamais elle n'en avait connu de semblable.

Pendant son récit, Camille l'écoutait avec un mélange d'exaltation et de consternation. Après avoir tant souffert de sa précédente liaison, après une rupture si violente, comment était-il possible qu'Alice arrive à tout recommencer avec une pareille énergie, cette sorte de rage ?

— Et alors ? enchaîna Camille, un peu abasourdie.

— Je me suis vite rhabillée et je suis partie sans avoir le temps de prendre un autre rendez-vous. Je crois bien que je suis folle, folle amoureuse, murmura-t-elle dans un souffle.

Camille regarda sa montre. Les enfants devaient être à la maison. Elle quitta le café à la hâte et appela un taxi. Alice resta seule un petit moment, noyée dans ses pensées, le visage grave. Le départ précipité de Camille, sans un commentaire, l'avait déstabilisée. Elle se calma en respirant profondément, rassembla ses affaires et courut pour attraper un bus qui la conduisit place des Abbesses.

Alice alternait, de nouveau, les petits boulots et les castings auxquels elle participait sans grande conviction. Depuis

quelques semaines, elle avait accepté un travail à mi-temps dans une agence immobilière spécialisée dans les appartements « haut de gamme ». Elle sortait d'un arrêt maladie pour dépression ; c'était, du moins, ce qu'avait inscrit son généraliste sur l'ordonnance. Ses insomnies, ses angoisses, liées à sa rupture, avaient eu raison de ses forces. Son médecin préférait qu'elle évite le stress, le temps, pour elle, de retrouver le sommeil. Alice était contente d'avoir déniché ce gagne-pain, même s'il ne la passionnait pas. Elle ne se faisait aucune illusion sur les raisons qui avaient conduit ce cabinet immobilier à la clientèle internationale, venue des Émirats, de Russie ou de Chine, à la recruter, mais cela lui permettait de changer d'air, de voir du monde, de visiter de beaux endroits, des hôtels particuliers. Son rêve d'être pleinement comédienne était devenu une chimère, elle ne comptait plus les auditions qui s'étaient soldées par des échecs. « Ce métier, quand ça ne marche pas, tourne au cauchemar », pensait-elle, et il faut bien vivre, payer les factures.

Tandis qu'elle lui racontait la scène du baiser avec le chirurgien, Alice percevait le trouble de Camille. Grâce à Bertrand, celle-ci ne connaissait pas tous ces problèmes ; elle menait une vie insouciante de femme au foyer, absolument pas désespérée. Évidemment, elle aurait préféré épouser un homme plus imprévisible, mais cette sécurité valait toutes les aventures et lui permettait d'élever ses deux enfants, de les regarder grandir. C'était sa vocation. Très jeune, Camille avait vu partir sa mère. Si elle fut bourgeoise, son enfance avait été privée de chaleur maternelle. Alors, avoir des enfants, c'était, pour elle, l'aboutissement de tout ce dont elle avait rêvé.

Lorsqu'elle écoutait Alice qui, à ses yeux, n'était que dans l'extravagance, Camille pensait vivre l'extraordinaire. L'étrange dépendance qui s'était nouée entre elles les liait comme les pôles opposés d'un aimant.

Arsène et Léa étaient déjà rentrés lorsque Camille mit la clé dans la serrure. Ils vinrent tous deux l'embrasser, avec un savant mélange de tendresse et d'affection, puis ils partirent jouer dans leurs chambres. Ensuite, ce fut au tour de Bertrand d'accrocher son imperméable sur la patère en acier noir de l'entrée. Il enlaça sa femme. Sa journée avait été épuisante. Un conflit dans une succession n'en finissait pas. Une famille se déchirait autour de l'œuvre d'un peintre célèbre qui laissait, en mourant, un héritage considérable. Il y avait de très nombreux ayants droit, dont certains n'étaient apparus qu'après sa mort. Des gens atroces. Comment un tel génie avait-il pu engendrer une progéniture aussi médiocre et déséquilibrée ? Selon Bertrand, c'était souvent le cas. Les grands artistes adorent laisser, derrière eux, des situations où rien n'est réglé, comme s'ils prenaient un malin plaisir à ce que tout le monde se batte autour de leur dépouille, et qu'ils meurent à leur tour avant d'avoir pu toucher un centime. Une autre façon de se rendre immortel.

— Et toi, demanda Bertrand, raconte-moi ta journée, ça me changera de ces affaires sordides.

Camille était excitée à l'idée de pouvoir lui décrire le nouvel épisode des aventures d'Alice. Elle lui fit part de son incroyable rencontre. C'était un de leurs jeux favoris, mais Camille lui confia également ses doutes. Par moments, elle avait du mal à suivre Alice. Comment, après un tel chagrin,

pouvait-elle succomber, en un éclair, à ce chirurgien ? Elle qui promettait, quelques jours auparavant, de ne pas recommencer de sitôt. Comment Alice, si belle, si sûre de son charme, de son ascendant sur les hommes, pouvait-elle être aussi peu méfiante ? Tout en parlant, Camille se rendit compte qu'elle n'avait pas posé suffisamment de questions. Qui était-il, au fond, cet homme ? Quelle était sa situation ? C'était insupportable de ne rien savoir, de n'avoir pas cherché à en apprendre davantage.

— Que vous êtes différentes ! lui dit Bertrand en la prenant dans ses bras. Tant mieux pour moi.

— Oui, tant mieux, répéta-t-elle comme si cette phrase lui avait échappé.

— Il faut absolument en savoir plus, conclut-il en se dirigeant vers son bureau.

Le cabinet du Dr Costes

Il ne restait plus une seule chaise libre dans la salle d'attente du Dr Costes, une vaste pièce baignée de lumière. Elle était pourtant située au rez-de-chaussée, côté cour, d'un hôtel particulier. Il y avait, dans le prolongement, trois salles de consultation et une pièce réservée aux pansements. Le bureau du chirurgien donnait, lui, sur la rue ; par la fenêtre, on apercevait le dôme des Invalides. Partout, sur les murs, étaient accrochés de grands tirages représentant des femmes nues au corps parfait. Une seconde entrée, dérobée, permettait à celles qui ne souhaitent pas être vues de se faufiler directement dans son cabinet. L'endroit était à la hauteur de sa réputation. Chaque jeudi, unique jour de consultation, des patients, venus

du monde entier, affluaient. Le reste du temps, du petit matin à la nuit tombée, il opérait dans une prestigieuse clinique de Neuilly. Un jour par semaine, il se rendait à l'hôpital public pour réparer de graves traumatismes afin, comme il aimait le préciser, de ne pas se couper complètement de la véritable souffrance.

Le Dr Costes avait une passion pour son métier. C'est au bloc opératoire qu'il se sentait vraiment exister. Embellir et transfigurer les êtres, les débarrasser de leurs complexes, corriger les défauts, leur offrir une image idéale d'eux-mêmes, tel était son sacerdoce. Le chirurgien ne s'accordait jamais de vacances. Seule une semaine était réservée dans son emploi du temps pour partir s'isoler avec son fils, qui allait avoir 16 ans. Sa femme respectait leurs tête-à-tête. Il était marié, mais si sa vie de famille était harmonieuse, elle se déroulait surtout à distance. Lorsqu'il était au bloc, il avait l'impression que rien ne pouvait l'atteindre ; c'était son empire, le lieu où il exerçait sa toute-puissance. Les femmes s'abandonnaient entre ses mains comme lors d'un rendez-vous d'amour. Le Dr Costes s'était fait connaître par une technique particulière de lifting qu'il avait lui-même mise au point, à la suite de longues années de recherche et d'expérimentations sur l'élasticité des tissus. Après ses interventions, les visages rajeunissaient de vingt ans sans que soit perceptible le moindre de ces effets de tension qui rendent immédiatement reconnaissables ceux ayant été soumis à la chirurgie esthétique. Il sculptait aussi les corps, donnait du volume à une poitrine sans qu'elle ressemble à deux ballons gonflés d'hélium. Il avait le don d'effacer les traces et la lourdeur des années. Grâce à une longue pratique de la

méditation, il apprenait, chaque jour, à se confronter à celui qu'il considérait à la fois comme son ennemi et son meilleur allié : le temps.

Pour toutes ces raisons, chaque jeudi, son cabinet était bondé et il fallait prévoir, au minimum, deux heures d'attente. Ses futures patientes, à la fois résignées et heureuses d'être là, parmi les élues, consacraient ces interminables minutes suspendues dans le vide à se dévisager. Que venaient-elles demander ? Transformer un nez disgracieux, faire disparaître un ventre trop lourd, retendre un double menton ou des bajoues, gommer l'air constamment fatigué que suggèrent les poches sous les yeux. Les jours qui passent étaient ses complices, et ces femmes, qui découvraient le cœur de sa pratique, en faisaient l'expérience.

Élisabeth, sa secrétaire, à ses côtés depuis le début, l'avait accompagné dans toutes les étapes de son ascension. Elle veillait sur lui et sur ces fiches qu'elle remplissait méticuleusement. Une stagiaire, Juliette, s'occupait de la réception, proposait du thé et du café à ces « patientes ». Pour compléter l'équipe, Sylvie, l'infirmière, était chargée des points de suture, des pansements à changer et des fils à enlever. Le chirurgien était entouré de femmes qui le vénéraient et veillaient avec dévotion sur son activité.

— Vous avez l'heure ? demanda une jeune femme à sa voisine, après avoir constaté qu'il n'y avait pas d'horloge dans la pièce.

Le temps s'arrêtait à l'entrée du cabinet ; seul celui du Dr Costes imposait sa loi, avec lenteur, comme un associé discret. Au moins cinq personnes attendaient avant la jeune femme, qui

se repositionna dans le fond de son siège en fermant les yeux. Le chirurgien s'appliquait à régler les lumières pour prendre en photo le ventre d'une patiente d'une cinquantaine d'années désireuse de faire une abdominoplastie. Le téléphone sonna. Élisabeth lui transféra l'appel de son épouse, Béatrice. Il lui dit de ne pas l'attendre pour le dîner. S'il avait conscience d'être un grand chirurgien, il savait aussi que le mariage et la vie familiale n'étaient pas ses points forts. Il avait épousé, en premières noces, une étudiante en médecine aussi absorbée que lui par ses études : leur union n'avait pas duré. Cinq ans plus tard, il avait rencontré Béatrice. Elle avait choisi de ne pas travailler, d'être mère au foyer, de le soutenir dans sa carrière. Elle espérait secrètement qu'un jour, enfin, il reposerait son bistouri, mais c'était peine perdue. Elle l'aimait pourtant comme au premier jour et ne pouvait s'empêcher de souffrir à l'évocation de ces créatures qui se bousculaient pour se déshabiller devant lui. Béatrice était élégante, dotée d'un charme un peu désuet, brune aux cheveux courts, pas vraiment belle.

Étrangement, le Dr Costes, qui consacrait sa vie aux dieux de l'esthétique, se fichait de la beauté de ses patientes. Ce qu'il voulait, c'était accéder à leurs désirs les plus cachés. Il était persuadé d'avoir le don de deviner ces fantasmes et de pouvoir les réaliser. À l'aide de ses instruments, il se sentait capable de tout accomplir. Il aimait particulièrement se sentir enfermé dans son bloc opératoire où tout était en acier, glacial comme la climatisation qui maintenait son bunker à 12 °C. Là, régnait en permanence une odeur d'éther, mais pour lui, l'air y était plus pur que celui des cimes enneigées. C'était peut-être là que

se cachait sa force, son pouvoir – sa libido. Il les puisait dans l'émerveillement ressenti par une femme au moment où elle découvrait son visage rajeuni, ou lorsque ses mains glissaient le long des courbes de sa fine silhouette, qu'elle retrouvait l'harmonie de l'ovale de son menton, la ligne de son nez devenu ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Il tenait entre ses mains ces lambeaux de chair en se disant : « À quoi ça tient, le malheur ou le bonheur ? » Béatrice, face à cela, avait décidé de l'attendre. C'était ainsi depuis plus de seize ans. Parce qu'elle l'aimait profondément et qu'elle avait le sentiment d'être l'élue. Il l'avait choisie entre toutes les autres, qui le laissaient de marbre. Il ne les voyait que comme des objets à embellir, mais sans indifférence, de ces objets que l'on chérit, auxquels on s'attache, car toutes, au bout du compte, constituaient son œuvre.

Il était 23 heures lorsqu'il fit démarrer sa Harley noire. Il roulait toujours à moto, pour aller plus vite, rattraper les minutes qu'il croyait perdues. Lorsqu'il rentra, Béatrice l'attendait, allongée sur le canapé du salon, devant un vieux film américain.

Doutes

Camille avait juré de se taire, mais, pour elle, son mari ne faisait pas partie de cette loi du silence. Impossible de l'exclure car ils ne se cachaient rien. Tout lui dire, c'était un principe, de la même façon que Bertrand lui racontait tout, ses bonheurs comme ses doutes. Seule exception, le secret professionnel. C'était une question d'éthique, un réflexe. Le jour où il était devenu notaire, Bertrand avait prêté serment de ne jamais

briser l'engagement de confidentialité, mais s'il adorait son métier, il aimait encore plus Camille. Leur complicité, leur confiance mutuelle étaient sans limite, et parfois il se surprenait à transgresser la règle. À qui aurait-il pu se confier ? Ils formaient un couple comme il en existe peu. Dès l'instant de leur rencontre, leur amour s'était imposé comme une évidence. Un sentiment exclusif, éternel, au-delà des passions destructrices. Jamais l'idée de se dissimuler quelque chose ne leur serait venue à l'esprit. Pourtant, ils avaient appris, en vivant ensemble, à préserver, en partie, leurs jardins secrets. La vie de ses clients pour Bertrand, celle d'Alice pour Camille. Bertrand évitait de poser des questions, il attendait que sa femme se lance d'elle-même dans l'un de ses récits. Il voyait bien que parfois ça ne venait pas, que malgré leur lien indéfectible Camille avait du mal à comprendre les choix de son amie et ne parvenait pas à en parler. Elle suivait, impuissante, ses relations bancales et la répétition de ses échecs sentimentaux.

Quand Alice prétendait lui envier son bonheur simple, Camille n'en croyait pas un mot. Comme si les multiples situations douloureuses dans lesquelles elle l'avait vue se fourvoyer avaient été la seule façon, pour elle, d'exister. L'adrénaline que le désir, le manque de l'autre et la frustration sécrétaient dans le cerveau d'Alice était devenue sa drogue. Ce n'était pas un homme qui la faisait vibrer, mais la dose de sensations que celui-ci lui procurait. Alors, ce docteur ressemblait-il aux précédents ou était-il, enfin, le bon ? Et s'il avait la moindre chance de l'être, pourquoi Alice, pour la première fois, lui demandait-elle de ne surtout rien dire, pas

même à Bertrand ? Quand elle avait entendu Alice lui décrire ce surprenant premier baiser, Camille n'en était pas revenue. Et lui, était-il de ces médecins dépourvus de morale qui perdent toute retenue dès qu'ils voient la moindre partie d'un corps dénudé ? Des femmes de toutes sortes, il en voyait défiler à longueur de journée. Ça ne tenait pas debout. Camille, songeuse, se disait qu'elle devait trouver un moyen pour découvrir ce qui s'était réellement passé dans le cabinet du médecin. Elle appela Alice, lui demanda le nom de sa nouvelle conquête. Comme Alice hésitait à répondre, Camille émit le doute qu'il existât vraiment. Piquée au vif, Alice rétorqua :

— Tu ne me crois pas ? Tu peux vérifier, si tu veux. C'est le Dr Daniel Costes.

Après avoir couché les enfants, Camille alluma l'ordinateur posé sur son bureau et chercha, pour commencer, à en savoir un peu plus sur ce médecin. En haut de la page au-dessus de sa fiche Wikipédia, il y avait une petite vidéo. Le chirurgien avait donné une série d'interviews sur sa nouvelle technique de lifting, sur la microchirurgie de la main et sur les greffes de peau après un mélanome. Devant ces images, Camille fut frappée par sa douceur, par le charme étrange qui émanait de lui, la beauté de son visage aux traits réguliers. Il était tel qu'Alice le décrivait. « Bonne pioche », se dit-elle en souriant, mais ce qu'elle découvrit, en poursuivant ses investigations, la ramena sur terre. Sa biographie précisait qu'il était marié depuis dix-huit ans et qu'il avait un fils. Ayant appris le prénom de son épouse, Béatrice, Camille se rendit sur un réseau social où étaient publiées des photos d'elle, de son mari et de leur garçon. Aucun doute : il s'agissait d'un couple uni, solide, qui

ne donnait pas l'impression de pouvoir facilement voler en éclats. Une fois encore, Alice avait succombé à un homme qui n'était pas libre, et probablement pas près de le devenir. « Comment est-ce possible ? se demanda Camille. Comment peut-elle se mettre systématiquement dans ce genre de situation ? »

Le trouble ressenti par Camille possédait de nombreuses facettes. D'une part, elle s'inquiétait pour Alice : pourquoi replonger avec quelqu'un qui allait la rendre malheureuse ? Était-il possible qu'il ait déjà commencé à mentir, à lui donner de faux espoirs ? Lui avait-il dit qu'il était séparé, en train de divorcer ? Si Camille avait tout de suite eu l'idée de faire des recherches sur Internet, il était évident qu'Alice avait dû faire de même. Et si Alice avait soupçonné quelque chose, elle lui en aurait parlé. La belle patiente qui succombe au séduisant chirurgien... pourquoi pas : « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants », tant qu'on y est ? Non, vraiment, ça ne tenait pas la route. Cette histoire n'était-elle là que pour en cacher une autre ? Alice lui avait-elle menti afin de dissimuler un autre homme, un ami commun, une relation professionnelle ?

Camille ne pouvait s'empêcher de se projeter, de se sentir directement visée. Quand elle voyait un couple s'embrasser, elle pensait instantanément au sien et s'inventait des frayeurs en imaginant une femme fatale s'immiscer dans la vie de Bertrand et lui faire perdre la tête. Elle n'avait pas envie de croire à cette histoire parce que, spontanément, elle se sentait proche de l'épouse sur le point d'être trahie, et percevait Alice comme une menace. C'est pourquoi elle avait été soulagée

lorsque Antonin avait finalement décidé de ne pas rompre avec sa famille. Ça lui plaisait de s'offrir ces peurs fictives et, lorsqu'elle aperçut la petite tête de Bertrand qui rentrait du bureau, dans l'embrasure de la porte, elle lui sauta au cou.

— Mais qu'est-ce que tu faisais dans la pénombre ? lui demanda-t-il en la serrant dans ses bras.

— Je guettais ma proie, répondit-elle avant de faire un compte rendu détaillé de la situation, ce qu'ils appelaient ensemble : « ouvrir un dossier ».

Elle lui raconta ses inquiétudes, son enquête sur ce mystérieux chirurgien, pas aussi libre que l'air, contrairement à ce que lui chantait Alice.

— Je suis fatiguée de toutes ses histoires, conclut-elle en se levant pour lui servir un verre.

— Mais non, tu sais bien que tout cela t'amuse. Avoue que c'est plus mouvementé que chez un vieux couple d'inséparables. Tu te rends compte, si tu devais écrire sur nous, il n'y aurait pas beaucoup de rebondissements. Alors que là, on entame au moins la quatrième saison.

— Oui, oui. N'essaie pas de m'endormir. Je t'ai à l'œil, répondit-elle en laissant tomber deux glaçons dans son verre.

Dîners

Tous les dimanches soir, Camille et Bertrand avaient pris l'habitude de recevoir leurs amis. C'était aussi l'occasion, pour lui, d'entretenir des liens professionnels avec des confrères ou d'éventuels clients. En cette fin de week-end, ils seraient en compagnie de trois couples : Sophie et Florian, des copains de toujours avec lesquels ils partaient skier, Arielle et Louis, le

meilleur ami de Bertrand, Claire, la cousine de Camille, et son mari Simon. En se maquillant devant le miroir de sa coiffeuse, Camille se découvrit pour la première fois des petites rides au coin des yeux. Étaient-elles apparues soudainement ou bien n'y avait-elle pas prêté attention ? Elle n'aimait pas être confrontée au regard des autres sans maquillage. C'était comme si elle était nue. Le fard à paupières foncé tout comme le rouge à lèvres éclatant étaient une façon de se protéger, une sorte d'armure. Même si cela soulignait son charme, et que son sourire illuminait tous ceux qui l'approchaient, Camille ne se trouvait pas vraiment belle. Elle était grande et fine avec d'épais cheveux noirs, brillants, qu'elle brossait longuement, telle Mélisande, au rythme de la respiration musicale de Debussy. Elle aimait que les hommes la regardent, percevoir l'éclat furtif d'un désir, mais aussi leur résister. Cela représentait son témoignage d'amour éternel pour Bertrand.

Enfant, elle avait été élevée par une nounou marocaine, d'abord engagée comme femme de ménage, et qui s'était ensuite attachée à la petite. Depuis, Touria était restée dans sa vie. Solide et maternelle, elle officiait le dimanche soir dans la cuisine, devenue son royaume. Tout le monde raffolait de ses tajines, de ses couscous, de ses mets raffinés dont les saveurs se révélaient entre ses mains. Son mari l'avait abandonnée pour suivre une femme bien plus jeune à Dubaï. Après quoi Touria s'était installée au-dessus de l'appartement du couple, au sixième étage, dans une chambre que Bertrand lui avait aménagée, avec une gazinière et un coin salle de bains. Seul problème, l'escalier de service, particulièrement raide et unique accès possible. Pour Touria, diabétique, avec ses

jambes lourdes, les hautes marches en colimaçon se transformaient en une interminable ascension. Le dimanche, elle était heureuse. C'était son jour de gloire, on la félicitait pour la finesse et la générosité de ses plats.

Ce soir-là, contrairement à son habitude, Alice ne viendrait pas. Elle avait laissé un message expliquant qu'elle était couchée, dans le noir, terrassée par une migraine. Cela faisait deux jours que Camille tentait de la joindre. Tout le monde était arrivé. Ils préféraient éviter la salle à manger et dîner dans l'ambiance chaleureuse de la cuisine avec, en fond sonore, la radio de Touria branchée sur Yabiladi. La conversation tournait autour de leurs prochaines vacances d'été, à la montagne. Ils voulaient louer un grand chalet, emmener les enfants. Touria serait du voyage. Les amis de Camille et Bertrand avaient en commun d'être drôles, espiègles. Ils avaient sensiblement le même âge. Sophie et Florian avaient créé ensemble une ligne de lingerie, Arielle et Louis travaillaient dans l'édition, Claire et Simon dans la même société de production de cinéma. Dès qu'ils étaient réunis, ils régressaient et retrouvaient leurs relations d'adolescents. Tous s'étonnèrent de l'absence d'Alice.

— Je ne m'inquiète pas pour elle, lança Sophie. D'ailleurs, elle dit qu'elle va bien, même si l'autre jour, c'est vrai que je lui ai trouvé une petite mine. C'est peut-être sa nouvelle histoire qui l'empêche de dormir ?

— Sa nouvelle histoire ? reprit Camille, avec stupeur.

Ce fut le signal. Les langues se délièrent et, en peu de temps, il s'avéra que tout le monde était au courant. La consultation pour effacer le tatouage, le trouble, le baiser,

jusqu'à l'identité de cet homme qui devait, soi-disant, rester secrète. La preuve, c'est que personne ne prononçait son prénom, signe de la confidentialité de cette information, et que tout le monde l'appelait, comment déjà ? Ils s'écrièrent en chœur, dans une ambiance de cour de récréation : *My name is Costes, Dr Costes !*

Durant toute la conversation, Bertrand n'avait pas quitté sa femme des yeux. Le teint pâle, Camille regardait le sol sans dire un mot. Personne, à part lui, ne devinait son embarras. Camille restait muette, affichant son sourire habituel, un peu figé en pareille occasion. Un mélange de tristesse et de nausée l'empêchait de participer, comme elle aurait dû, à la soirée, pour sauver les apparences. Elle se contentait de hocher la tête par moments avec un air entendu, mais la lancinante question tournait en boucle. Pourquoi lui avoir demandé le secret-défense, alors que tous, autour de cette table, savaient ? Apercevant Camille perdue dans ses pensées, Sophie lui demanda si elle se sentait bien. Camille répondit qu'elle avait juste pris un peu froid. À peine la salade d'oranges avalée, tous s'éclipsèrent à la hâte, prétextant l'obligation de se lever de très bonne heure. La soirée avait été gâchée par cette révélation.

Lorsque Bertrand sortit de la salle de bains pour se glisser dans le lit, il sentit que les pieds de Camille étaient glacés.

— Tu as vraiment attrapé froid ?

— Mais non.

Elle fit semblant de dormir, et Bertrand ne tarda pas à trouver le sommeil. Il respirait profondément lorsqu'elle se releva sans faire de bruit pour aller dans son bureau. Il était

tard, mais peu lui importait. Pourquoi Alice ne répondait-elle pas ? Camille était déterminée. Elle décida de l'appeler, de lui laisser des messages jusqu'à ce qu'elle décroche. Ce ne fut pas nécessaire, après quelques sonneries, Alice répondit. Camille était nerveuse à l'idée que son amie se fâche si elle lui racontait le dîner, cette discussion dont elle avait été le centre, mais il lui fallait d'abord comprendre la raison de ses mensonges.

— Pourquoi tu ne me rappelles pas ? J'ai peur que tu te fasses du mal, que tu souffres à nouveau, tu peux l'entendre, quand même !

Un flot de paroles était sorti sans que Camille puisse le contrôler. Alice lui demanda de se calmer. Elle n'avait pas pu rappeler avant, tout simplement parce qu'elle-même hésitait. Après ce qui s'était passé lors de sa première rencontre avec le chirurgien, elle n'avait pas osé se rendre au second rendez-vous qu'il lui avait fixé. Au dernier moment, elle avait annulé. Ayant trouvé son numéro de portable dans le carnet de sa secrétaire, il avait commencé à lui téléphoner pour lui dire qu'il ne cessait de penser à elle. Il était bouleversé, avait peur de ne plus jamais la revoir.

Un silence s'installa. Alice attendait une réaction. Camille se demandait si elle devait lui avouer ses découvertes, lui raconter le dîner. Elle mourait d'envie de le lui dire, mais elle se contenta d'un timide :

— Et alors ?

Alice avait expliqué au docteur qu'elle ne savait pas comment répondre à ses appels pressants, qu'il lui fallait du temps, pour réfléchir. Elle reconnaissait qu'elle était peut-être

en train de tomber amoureuse ; tout lui disait qu'elle l'était déjà. Elle avait bien tenté de lui résister, mais le lendemain matin, il lui avait fait livrer un splendide bouquet de fleurs avec ce mot : « Un jour, à la place des lettres qui forment le prénom que nous ferons disparaître, il y aura peut-être nos initiales. » En lisant cette phrase qui manifestait un engagement aussi soudain que total, Alice sut que, cette fois, c'était sérieux.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que tu as décidé de faire ? interrogea Camille.

Alice lui avait envoyé un texto avec juste cette réponse : « Oui ». Et hier, vers 22 heures, il lui avait téléphoné, il était en bas de chez elle. Par la fenêtre, elle l'avait vu sur sa moto. Elle était descendue, le cœur serré. Il avait sorti un deuxième casque de son porte-bagages, en lui faisant signe de monter à l'arrière.

— Et ?

— Et là, on a roulé dans Paris.

Nouveau silence. Camille attendait. Ensuite, ils avaient pris le périphérique jusqu'au bois de Boulogne, marché autour du plan d'eau près de la grande cascade, et s'étaient embrassés, comme deux adolescents. Il lui avait caressé les mains, il les trouvait si douces. Puis il l'avait ramenée chez elle. Après l'avoir quittée, il lui avait envoyé un message pour lui souhaiter bonne nuit.

Alice parlait sans s'arrêter et, par instants, marquait une pause, comme essoufflée. Camille sentait qu'il y avait tant d'espoir dans cette respiration qu'elle redoutait, en l'entendant, le dépit et la rancune qui pourraient un jour lui succéder. Alice était tombée amoureuse d'une façon qui

pouvait paraître exaltée, mais Camille était soulagée de l'entendre, même si ce que son amie lui racontait ne la rassurait pas vraiment. Il était trop tard pour la questionner sur son exigence de secret qui n'en était plus un. Elle mit un terme à cette conversation et retourna se coucher. Bertrand dormait sur le côté. Elle s'allongea dans le lit et l'enlaça, tout en essayant de réchauffer ses pieds toujours froids contre les siens.

Rumeurs

Camille s'était levée de bonne heure pour préparer le petit déjeuner. Les parents et les enfants se retrouvaient avant que chacun parte au bureau ou à l'école. Touria descendait à 8 heures pour emmener les petits au cours Saint-Ambroise, près de l'église du même nom. Une école publique se trouvait à deux pas de chez eux, rue Martel, mais ils avaient préféré les inscrire dans cet établissement catholique d'enseignement privé, rattaché à la direction diocésaine de Paris. Ce matin-là, Bertrand était fatigué. Il prit son petit déjeuner sans dire un mot. Son sommeil avait été agité. Il ne dormait bien que s'il sentait que sa femme était paisiblement bercée par les songes. Était-ce à cause de Camille qui, après avoir téléphoné à Alice, n'avait pu se rendormir ? Elle avait somnolé, entre rêves et cauchemars envahis par le visage du chirurgien. Elle le voyait, muni d'un grand sabre, décapitant Alice. Puis des images de bloc opératoire, des odeurs de Penthotal la tirèrent de ses divagations.

La maison était vide désormais. Camille avait débarrassé la table et tout rangé dans le lave-vaisselle. Qu'est-ce qui, encore

maintenant, prolongeait cette sensation de malaise ? Était-ce la découverte désagréable de n'être pas la seule à connaître l'histoire d'Alice, ou la crainte d'être manipulée par elle pour d'obscurcs raisons ? Camille aurait dû lui raconter le dîner de la veille, lui demander pourquoi tout le monde était au courant et surtout pourquoi, dès lors, exiger d'elle qu'elle n'en parle à personne. Lorsque Alice lui racontait, des heures durant, ses chagrins, ses doutes à propos d'Antonin, Camille comprenait cette terrible souffrance de ne pas être choisie, de passer après une autre femme, mais aussi de ne pas pouvoir crier son amour, de rester dans l'ombre, d'être juste bonne à assouvir les pulsions et les fantasmes de l'autre.

Camille était obsédée par cette notion de mariage, de tromperie. Peut-être le Dr Costes était-il en train de divorcer ? Ayant allumé l'ordinateur, Camille se balada sur les forums consacrés à la chirurgie esthétique. Elle voulait vérifier si des gens parlaient de lui. Il y avait beaucoup de commentaires, tous élogieux. Ses anciennes patientes témoignaient. L'une évoquait son nouveau nez, aussi beau que celui de Cléopâtre. L'autre avait posté une photo de ses seins qui, une fois refaits, semblaient naturels. Ce n'était que compliments et dithyrambes à l'égard du médecin. Camille épluchait tout, le moindre petit article, rien ne filtrait sur sa vie privée. Il semblait avoir une réputation sans tache. Était-il devenu subitement fou d'amour ? On prétend que, souvent, cela arrive ainsi, sans prévenir, mais bien qu'elle ait vu Alice y succomber à plusieurs reprises, Camille ne croyait pas à ces coups de foudre. Les rêves, les désirs d'Alice se transformaient rapidement en citrouille, et le carrosse restait sur le perron du château.

Camille ne pouvait envisager qu'elle se jette à corps perdu dans une relation où la clandestinité serait le maître mot. Elle éteignit son ordinateur, puis, après avoir revêtu un manteau, décida d'aller faire des courses.

Bertrand déjeunait toujours avec ses clients, les enfants restaient à la cantine. À l'épicerie, Camille croisa Brigitte, une de ses amies qui habitait le quartier. Elles se retrouvaient parfois, avec Alice, dans la même salle de sport du boulevard Voltaire. Elles discutèrent un moment de leurs enfants respectifs, puis la jeune femme lui demanda des nouvelles d'Alice :

— Tu es au courant, je suppose ?

— Au courant de quoi ? demanda Camille.

Son interlocutrice changea alors instantanément de sujet et prétextait un rendez-vous urgent. En la regardant s'éloigner, Camille se demanda si elle aussi avait été mise dans la confidence, mais c'était peu probable, elles n'étaient pas assez proches. « Tu deviens parano », se dit-elle en rangeant ses courses. Son téléphone vibra, elle pria pour que ce soit Alice, mais c'était la mère de Bertrand qui les invitait le samedi suivant à la campagne.

Au bloc opératoire

Daniel Costes était parti aux aurores. Il avait enfourché sa moto garée dans la cour de l'immeuble de la rue des Saints-Pères, juste en face de la faculté de médecine où il avait fait ses classes. Il aimait à répéter qu'il n'avait eu qu'à traverser la rue. Il s'était attaché à cet ancien hôtel particulier dont il occupait le rez-de-chaussée ; ce qui lui permettait, côté cour,

de garer sa moto, deux voitures, dont celle de sa femme, et, côté jardin, de faire courir Polo, le shiba inu qu'il avait offert à son fils pour ses 13 ans, un très beau chien aux airs de petit renard redessiné par Walt Disney. Le Dr Costes fonçait vers la clinique de Neuilly où il devait opérer. Son nom lui semblait trop long à prononcer et il préférait, y compris à l'hôpital, qu'on l'appelle simplement Dan. Dans son esprit, ce diminutif avait une consonance asiatique, et c'est ce qui lui plaisait. L'Orient et ses différentes cultures jouaient un rôle déterminant dans le regard qu'il portait sur son métier. Il rencontrait fréquemment des maîtres de l'Ayurveda qui venaient dialoguer avec lui.

Sa première patiente de la journée était déjà descendue au bloc lorsqu'il arriva. Après s'être changé, tout de bleu vêtu, il se désinfecta longuement les mains et les bras dans un grand évier, à l'aide d'un savon épais et jaunâtre. Il rejoignit l'anesthésiste et ses deux assistantes au moment où, pour une femme d'une quarantaine d'années, commençait le compte à rebours avant de s'endormir. Le chirurgien eut juste le temps de lui frôler la joue. C'est à peine si elle l'entendit dire : « Tout se passera bien. » Il opérait souvent en musique, mais parfois il avait besoin de silence ; cela dépendait des interventions. Pour les reconstructions plastiques après des cancers ou des accidents, il ne voulait aucun bruit, comme pour dresser une barrière de respect entre son plaisir d'agir et le désespoir de ses patients. Lorsqu'il eut terminé de refermer par de fines sutures la poitrine de cette femme, qui avait retrouvé ses seins de jeune fille, il passa dans un autre bloc pour une rhinoplastie. Il sculptait toujours les visages et les corps avec la même

satisfaction, la même exaltation. Il aimait chaque bruit, chaque geste. Tout cela aurait pu lui sembler répétitif, mais il n'y avait chez lui aucune lassitude ; c'était toujours un émerveillement.

Il était l'heure de faire une pause. Dan monta au premier étage, dans son bureau, pour lire ses mails et vérifier ses rendez-vous. Son emploi du temps était rempli six mois à l'avance et, à part les urgences, aucune place n'était disponible. C'était ainsi depuis de nombreuses années. Après l'internat et une spécialisation de chirurgien, il avait commencé à se faire connaître en opérant, avec succès, des transsexuels. C'est ainsi qu'il avait d'abord acquis sa notoriété. Ses transformations d'un sexe à l'autre étaient devenues légendaires. Puis, petit à petit, se passant le mot, des femmes avaient commencé à affluer, lui permettant de devenir le roi incontesté du lifting, mais aussi de tout ce qui pouvait embellir un être. Dans ce monde où l'apparence prenait de plus en plus d'importance, cette réussite fulgurante était devenue une drogue, mais Dan cultivait, dans le même temps, la plus grande discrétion, n'acceptant presque jamais d'émissions de télévision ou de radio, et pas davantage d'interviews dans la presse. « C'est du temps perdu, pensait-il, j'ai mieux à faire. » Chacune de ses précieuses minutes était consacrée à entretenir sa réputation de rigueur, la maîtrise de son art.

L'après-midi passa à un rythme d'enfer. Le Dr Costes avait besoin d'entendre le bruit des ciseaux, d'observer la précision de sa main ouvrir les chairs avec un scalpel, de suivre le ballet de ses assistantes qui lui passaient les bons instruments sans qu'il ait à prononcer la moindre parole. Le recueillement quasi religieux autour de lui, cette tension semblable à l'acte

amoureux n'avaient qu'un but : la perfection. L'éther était son parfum. Il avait aussi une façon de donner aux femmes qui passaient entre ses mains l'impression d'être uniques, même si peu de temps après il les oubliait.

Il faisait nuit, malgré les longues journées de printemps, lorsque Dan sortit enfin de la clinique. Il se sentait fatigué, mais heureux. Sur le trottoir, devant la lourde porte tournante en verre, Alice attendait, adossée à un petit muret de pierre.

Deuxième dîner

Pour seule réponse aux appels de Camille, il n'y eut, en écho, que le silence. Rien à faire, Alice restait injoignable. On était vendredi, Camille devait aller chercher les enfants à l'école. Ensemble, ils prendraient ensuite un taxi pour passer de l'autre côté de la Seine, derrière la place Beauvau, au bout de la rue Montalivet, et attendre Bertrand à la sortie de son étude. Puis ils prendraient la route en direction de l'Eure où les parents de Bertrand possédaient un cottage. Même si Camille, ayant souffert d'avoir été quasiment orpheline, se réjouissait de trouver dans cette famille d'adoption la chaleur et l'affection dont elle avait besoin, le mutisme d'Alice entachait sa joie, lui procurait un sentiment de gêne mêlé de culpabilité. Était-ce parce qu'elle l'avait mise en garde à de nombreuses reprises, qu'elle n'avait pas semblé emballée par cette histoire naissante, qu'Alice la punissait ? Pourtant, avec Camille, elles partageaient tout, jusqu'aux vérités pas faciles à entendre. Voilà à quoi elle pensait, en attendant Arsène et Léa devant la grille du cours Saint-Ambroise.

Les enfants sortirent en poussant des cris de joie et grimpèrent à l'arrière du taxi. Lorsque le chauffeur mit le moteur en marche, le téléphone de Camille, qu'elle avait branché pour qu'il se recharge, s'alluma. Elle avait reçu un nouveau message. C'était Alice qui, d'une voix presque indistincte, lui disait de ne pas s'inquiéter, mais qu'elle ne pouvait pas venir dimanche. Une sorte de langueur s'était emparée d'elle, son sommeil était perturbé, elle attendait des nouvelles de Dan. Sortir, c'était prendre le risque de le rater, car elle ne pouvait l'appeler que de sa ligne fixe, son mobile étant régulièrement en rade ; tout cela était un peu confus. Camille fut obligée de l'écouter une seconde fois pour bien saisir, tant ce mot de « langueur », si inhabituel dans la bouche d'Alice, la surprit.

Descendus du taxi, ils montèrent à bord de la voiture de Bertrand. Camille lui fit part du message qu'elle venait de recevoir et de son anxiété qui ne faisait que croître. Comme à son habitude, il relativisa en soulignant le caractère romanesque et fantasque d'Alice. Selon lui, rien d'anormal, c'était un nouveau spectacle uniquement destiné à faire gamberger Camille, une sorte de jeu de la part d'une actrice en mal de rôles. Camille ne répondit rien et fixa l'horizon. Ce qu'avait dit Bertrand ne l'empêchait pas de penser que cette situation était étrange. Pourquoi attendre l'appel d'un homme supposé vous poursuivre ? Pourquoi se languir, alors que quelques jours auparavant, il lui avait donné, dès la première rencontre, un baiser plein de fougue et de romantisme ? C'était comme un puzzle dont Camille n'arrivait pas à assembler les morceaux. À la station-service, ils firent le plein d'essence.

Elle avala deux cachets pour soulager une migraine naissante. Ce n'est que devant la cheminée qui réchauffait l'humidité du soir tombant que ses pensées agitées se dissipèrent. Le repas fut joyeux. Elle adorait ses beaux-parents. La journée du samedi passa en un éclair.

De retour à Paris, le dimanche, ils firent quelques courses rue des Rosiers. Ce soir-là, Touria devait préparer des salades marocaines et des bricks à l'œuf. Ils achetèrent des bouteilles de vin gris. Lors du repas, semblable au précédent, personne ne manquait à l'appel et, tout naturellement, la conversation se poursuivit sur le sujet qui semblait désormais animer les dîners en ville : la relation d'Alice et du fameux Dr Costes. Camille tenta de faire diversion en parlant des charmes de la campagne, mais personne ne l'écoutait. C'est alors que Sophie sortit l'artillerie lourde. En fait, elle connaissait bien le chirurgien. Si elle n'en avait pas parlé la dernière fois, c'est qu'elle aurait dû avouer les raisons pour lesquelles il ne lui était pas inconnu. Elle y avait réfléchi depuis et trouvait qu'il n'y avait aucune honte à ça. Elle s'était fait refaire la poitrine. Voilà, c'était dit, et avec la rumeur qui s'amplifiait sur cette idylle, c'était l'occasion pour elle de faire son petit effet. Non seulement le beau Dr Costes l'avait opérée avec brio, au début de l'année, mais en plus, elle connaissait sa femme, car, pour le remercier, Sophie et Florian avaient invité le couple à dîner. Évidemment, comme il finissait tard, le docteur n'avait pu les rejoindre qu'au moment du dessert. Cela leur avait donné l'occasion de bavarder avec son épouse, une femme charmante qui semblait très éprise. Elle leur avait confié à quel point il était difficile d'être mariée à un homme qui consacrait

sa vie à tailler dans les corps, mais aussi l'inquiétude que pouvait engendrer, parfois mêlée à une forme de jalousie, la vision de toutes ces femmes s'abandonnant entre ses mains expertes. C'était ainsi. Elle l'aimait également pour ces raisons, et c'est pourquoi elle faisait tout pour le garder. Lorsque le docteur les avait rejoints, Sophie avait remarqué à quel point ils donnaient, tous les deux, l'image d'un couple harmonieux.

Sophie prenait un plaisir immense à livrer nombre de détails : la façon qu'il avait eue de lui prendre la main, le fait qu'il ne portait pas d'alliance pour ne pas être gêné au bloc et qu'il avait ajouté que, même si certaines femmes essayaient de le séduire, il faisait de la fidélité le contrepoint de son emploi du temps impossible. Autour de la table, il n'y eut plus un bruit. Chacun semblait absorbé par le récit de Sophie qui n'était pas peu fière de ses révélations. Camille ne répondit rien, n'évoqua pas le message d'Alice, et lorsque Sophie lui demanda si elle avait eu connaissance des nouveaux épisodes de la romance, elle fit non de la tête.

— C'est bizarre, poursuivit Sophie, très bizarre. Attendons la suite...

Au moment de se mettre au lit, Camille avala un somnifère.

Rupture

Tard dans la matinée, Camille dormait encore. Bertrand et les enfants étaient partis depuis longtemps. Il était plus de 10 heures lorsqu'elle ouvrit les yeux. Après avoir bu son café, elle prit une douche brûlante. En se séchant les cheveux devant le miroir, elle se découvrit une mine de papier mâché.

Ces dernières nuits sans sommeil lui avaient creusé des cernes gris sous les yeux. Une fois maquillée, elle décida d'aller chez son coiffeur. Beaucoup de monde fréquentait ce petit salon de quartier ; elle attendit sagement son tour en feuilletant un magazine posé sur une table basse, un hebdomadaire consacré aux différentes tendances de la mode, avec, au milieu, un cahier sur la chirurgie esthétique.

Des spécialistes répondaient à des questions portant sur les nouvelles techniques douces, les mini-liftings en ambulatoire sous anesthésie locale, l'augmentation mammaire à l'aide d'acide hyaluronique. Il y avait aussi un sujet sur l'autogreffe de cellulite, puis un article sur le Botox illustré par des portraits d'actrices. Étaient également abordés certains aspects délicats, comme la chirurgie préventive contre des risques génétiques en matière de cancers. C'était très complet et instructif. Camille songea, en souriant, qu'après tout, un jour, pourquoi pas se débarrasser de ses premières rides ? À la fin de ce dossier, plusieurs chirurgiens étaient remerciés dans les crédits. Parmi eux, ce qui était rare, le Dr Costes, dont une conférence sur « La chirurgie esthétique pour tous » devait avoir lieu le mercredi suivant entre 12 heures et 13 heures, dans une salle du Palais des congrès.

Camille se fit couper la pointe des cheveux, puis sortit pour aller au cinéma voir le dernier *James Bond* avec Daniel Craig, son acteur fétiche. Elle entendait déjà Bertrand râler, mais tant pis, elle avait besoin de se changer les idées. Durant les jours qui suivirent, aucune nouvelle d'Alice. Camille en avait assez de laisser des messages, d'envoyer des SMS. Elle se sentait comme une amoureuse éconduite. Et puis, peut-être qu'Alice

était heureuse, peut-être qu'elle avait simplement besoin de vivre cette nouvelle histoire loin du regard de celle avec laquelle elle partageait tout ? Camille s'était repassé en boucle la vidéo du Dr Costes. L'image était mauvaise, le son difficilement audible, le médecin semblait parfois buter sur les mots, comme s'il était victime d'un léger bégaiement. La curiosité est un vilain défaut, mais Camille en était atteinte et le sujet la passionnait. C'est pour cette raison que le mercredi suivant elle se retrouva assise au premier rang de l'amphithéâtre du Palais des congrès, porte Maillot.

Le chirurgien apparut sur l'estrade ; elle fut frappée par ses beaux cheveux noirs tombant dans le cou, sa façon de s'asseoir, presque féminine. Lorsqu'il prit la parole, sa voix douce et rassurante confirma l'intuition qu'elle avait eue : ce qu'il racontait était captivant, il parlait de son métier comme un sculpteur parle de son art, avec une ferveur et une conviction communicatives. Pour lui, le vieillissement ne devait pas être vécu comme une fatalité. Aucun complexe ne devait freiner les êtres dans leur vie. Tout pouvait être réparé, arrangé, y compris les mutilations consécutives à des cancers. Au bout d'une heure, après avoir répondu aux questions, dans cette salle noire de monde, le praticien s'excusa. Des patients l'attendaient, il expliqua que sa nuit serait courte. Camille lui emboîta le pas en se faufilant à l'arrière du proscenium. Quelque chose d'irrésistible la poussait à le suivre ; elle se sentait comme un détective sur le point d'élucider une énigme. Elle avait toujours été fascinée par ces enseignes qu'on apercevait parfois dans les rues : « Agence Duluc », « Agence Fourchet, adultères et filatures ». Qui pouvait faire appel à ces

services ? Au moment où le médecin enlevait l'antivol et attrapait son casque dans le porte-bagages, Camille fit un pas en avant pour l'interpeller.

— Oui ? dit-il avec un petit sourire, tout en attachant la lanière de son casque.

— Pardon, enchaîna-t-elle, je voudrais vous parler d'Alice.

— Alice ? répéta-t-il en fronçant les sourcils, je ne crois pas avoir d'Alice dans mes connaissances, mais je vois tant de monde, quel est son nom de famille ?

Camille considéra qu'il savait très bien de qui elle parlait et se contenta d'insister :

— C'est très important.

Ils restèrent un moment ainsi, l'un en face de l'autre ; c'était insolite. Camille osa prononcer le nom de son amie. Le Dr Costes eut une seconde d'hésitation, il semblait perdu et fit un petit signe de la tête qui signifiait : « Non, cela ne me dit rien. » Le visage de Camille devait exprimer tant de désarroi qu'il murmura :

— Venez demain à mon cabinet, vous trouverez l'adresse sur Internet. Là, je ne sais pas et je suis pressé, je vous verrai entre deux rendez-vous.

Il était déjà loin, Camille se sentait à la fois stupide et exaltée. Elle l'avait vu. Elle lui avait parlé. Il n'était plus une ombre, un trou noir sans visage, et, surtout, il était bien réel. De plus, une certaine gentillesse émanait de lui. « Je suis complètement folle, mais tant pis, j'irai jusqu'au bout. »

Pour la première fois depuis longtemps, la nuit suivante, Camille dormit sans faire de cauchemars. Les enfants étaient partis chez leurs grands-parents pour deux semaines de

vacances. Elle avait tout son temps : celui de traîner dans son bain, de se maquiller, de s'asperger de son parfum à base d'encens, à l'effluve si particulière. « Je suis en odeur de sainteté », pensa-t-elle en souriant devant le miroir de la salle de bains. C'était un peu comme si ce rendez-vous arraché au Dr Costes était le sien, comme si, à son tour, elle allait se jeter dans cette aventure. Elle n'avait jamais rencontré Antonin et, finalement, avait-elle connu les précédents ? C'était particulièrement excitant. Elle gara sa Clio près de l'esplanade des Invalides. Élisabeth lui ouvrit. Camille lui expliqua que le docteur lui avait donné rendez-vous entre deux patientes. La secrétaire la fit entrer dans la salle d'attente.

Vingt minutes après, le visage du chirurgien apparut derrière la porte. Il n'y avait pas un siège de libre, Camille était assise sur un petit tabouret devant l'unique fenêtre donnant sur le jardin. Il hésita un instant en la dévisageant, puis lui proposa de le suivre. D'un geste de la main, il l'invita à prendre place dans le fauteuil, devant son bureau. Il lui demanda, en balbutiant légèrement, de lui dire ce qui l'amenait. Il semblait mal à l'aise, Camille ne l'était pas moins. Elle raconta l'histoire à grands traits, telle qu'elle l'avait entendue, et lui exprima son inquiétude. Sa meilleure amie se relevait, à peine, d'une triste déconvenue. Était-il vrai que leur relation avait démarré lors de la première séance de laser ? Camille ne pouvait s'empêcher de poser cette question mais, en même temps, elle ressentait une gêne immense face au chirurgien, qui l'écoutait en silence. Il y eut un temps mort, un de ces moments où tout s'engouffre : la culpabilité, le doute, le sentiment d'ingérence. Camille ne savait plus trop ce qu'elle faisait là et se mit à

regretter d'avoir eu l'audace de venir se mêler de ce qui ne la regardait pas. Le docteur se leva, tout en lui expliquant qu'elle devait se tromper de praticien, qu'il était chirurgien, pas dermatologue, et qu'il n'effaçait pas les tatouages ; ce n'était pas du tout son domaine. Camille, prise d'un étourdissement, le remercia et sortit en baissant les yeux. Le vent dans la rue lui permit de retrouver un peu ses esprits. Il fallait surtout qu'elle prévienne Alice, qu'elle lui avoue cette entrevue avant que le Dr Costes ne le fasse. « Elle va me tuer », se dit-elle en s'asseyant dans sa voiture.

Après quelques sonneries, le répondeur d'Alice se déclencha. Elle avait changé d'annonce. Sa voix était claire, presque enjouée : « Je ne suis pas joignable, ou je ne suis pas seule, alors laissez-moi un message. » Camille posa sa voix dans les graves, inspira profondément et lui raconta tout : le coiffeur, le journal, la conférence, le désir de la protéger, sa décision d'aller voir Daniel Costes, tout en lui précisant de ne pas s'affoler ; ils ne s'étaient rien dit qui puisse contrarier leur relation. Lorsqu'elle voulut ajouter que c'était pour son bien, son temps de parole avait expiré, l'enregistrement fut coupé par un long sifflement. Camille jeta son portable sur le siège passager. À peine eut-elle le temps de dépasser la place de la Concorde pour s'engouffrer sur les quais que le visage d'Alice s'afficha sur l'écran. Coincée dans les encombrements, Camille répondit, fébrile. À l'autre bout du fil, le ton d'Alice était glacial. Elle lui demandait de passer la voir, immédiatement. Camille, tentant de garder son calme, lui répondit :

— J'arrive.

Le long de la Seine, les gens klaxonnaient, immobilisés dans leurs véhicules. Les mains de Camille étaient moites, sa gorge si nouée que déglutir était un effort. Elle tourna en direction de la pyramide du Louvre. L'avenue de l'Opéra était dégagée ; dix minutes plus tard, elle sonnait à la porte d'Alice, au dernier étage d'un immeuble de la place des Victoires. De la fenêtre de son studio, on voyait la magnifique statue équestre de Bosio représentant Louis XIV en empereur romain. Alice ouvrit, la mine défaite, les yeux rougis par les larmes. Camille balaya du regard l'appartement et s'aperçut qu'il avait été repeint ; les rideaux avaient été remplacés et la disposition du canapé-lit changée. Elle prit tout de suite la parole comme pour tenter de conjurer le sort, mais impossible de s'expliquer. Alice ne lui en laissa pas le loisir, elle ne lui proposa même pas de s'asseoir, ni d'enlever son manteau. Un tombereau de reproches se déversa sur elle. Comment avait-elle osé se comporter de la sorte, pousser la curiosité à un tel paroxysme, l'humilier ? Mettre l'homme qu'elle aimait dans cette situation ? Lorsque Camille avait tenté de la joindre en sortant du cabinet, Alice était en ligne avec lui. Il l'avait appelée, hors de lui, vexé d'être suivi, harcelé, observé. Alice avait parlé de leur histoire, alors que lui n'en avait pas encore informé sa propre épouse. Si cela lui revenait aux oreilles, comment allait-elle réagir, alors qu'il voulait la préparer en douceur ? Il avait ensuite menacé Alice de rompre. Elle avait dû s'excuser, le supplier de lui pardonner, se traîner à ses pieds.

— Et c'est toi qui m'as fait ça ?

Alice hurlait de colère et de désespoir. Camille aurait voulu s'expliquer, se défendre, lui demander pourquoi tous leurs

amis étaient au courant, alors qu'elle seule était censée savoir. Pourquoi Alice l'avait ainsi tenue à distance, alors qu'avant, du temps d'Antonin, ou de ses autres aventures, elle lui racontait tout – mais elle n'en eut pas le temps. Alice se contenta d'ouvrir la porte en regardant le sol. Camille n'attendit pas l'ascenseur, elle descendit les six étages comme un boxeur au sortir du ring, la tête rentrée dans les épaules. Elle eut du mal à retrouver sa voiture tant elle était sonnée.

II

MALADIE D'AMOUR

L'étude du notaire

La grande enseigne en bronze des notaires était scellée au-dessus de l'entrée d'un immeuble discret de la rue Montalivet, situé derrière le ministère de l'Intérieur. Lorsque son père décida de prendre sa retraite, Bertrand, qui venait de finir ses études à Assas, lui succéda, tout naturellement, sans trop se poser de questions. Il savait, depuis toujours, que cet immeuble et la charge lui étaient destinés. Durant toute son enfance, il avait été bercé par les récits, parfois rocambolesques, de divorces, de successions, d'acquisitions de biens, mais aussi par la lecture des œuvres complètes de Balzac. Bertrand appréciait sincèrement tout ce qui touchait à son métier, il avait l'impression d'être au cœur de la vie des gens, d'être associé à leurs secrets les plus intimes. Il avait donc pris la relève, pour le plus grand bonheur de son père et pour son propre plaisir. L'étude était vaste et, à partir du deuxième étage, avait progressivement envahi tout l'immeuble pour suivre le développement à l'international impulsé par Bertrand à son arrivée. La façade ne le laissait pas deviner, mais à l'intérieur une cour en pierre de taille permettait de découvrir un hôtel particulier construit en 1872, symbole du triomphe d'une bourgeoisie décomplexée sur la Commune de Paris.

Les bureaux étaient installés au deuxième étage, là où il avait pu voir œuvrer son père toute sa vie. Un long couloir donnait sur quatre bureaux, le sien était en face de la porte d'entrée. Une grande pièce, claire, avec une bibliothèque débordant de livres et, un peu partout, des photos de Camille et

des enfants. Dans une petite vitrine, la collection de soldats de plomb de son père qu'il conservait précieusement. Bertrand était en pleine discussion avec un couple qui venait lui demander conseil. Ils étaient en train de divorcer et, même si ce conflit n'avait pas trop altéré leurs rapports, les biens qu'ils avaient acquis, au long de leurs dix-sept années de mariage, devaient être partagés. Comme d'habitude, c'était loin d'être simple. La femme voulait garder la maison, mais elle n'avait pas assez d'argent pour racheter à son mari la moitié des parts. La discussion était tendue, chacun arguait de son bon droit, on sentait que cela pouvait dégénérer et exploser à tout moment. Bertrand cherchait des compromis. Il pensait toujours à l'adage de son père selon lequel, dans certains cas : « Il vaut mieux te couper un bras que de tendre la main à des gens qui te donnent la gangrène. »

En examinant à voix haute les différentes solutions possibles, il s'adressait également à Véronique, sa jeune assistante qui, pendant ce temps, relisait, dans un coin, l'inventaire de leurs biens mobiliers. Véronique n'était autre que la nièce de Sophie, dite « Langue de vipère », qui l'avait recommandée à Bertrand. Elle venait, malgré son très jeune âge, de terminer ses études et d'obtenir son diplôme. Bertrand appréciait la jeune fille pour son sérieux. Elle en rajoutait dans ses tenues exagérément strictes, afin de compenser un air juvénile et une bouche qui contrastait avec ses lunettes austères. Elle avait beau faire, se cacher derrière des airs sévères, elle était ravissante, avec un petit charme irrésistible. Bertrand adorait jouer ce rôle de Pygmalion formateur et agrémente les relations avec ses clients par la présence de ce témoin

innocent, dont on pouvait chercher des yeux l'approbation. Quand il s'adressait à eux, il pensait à l'exemple qu'il donnait à Véronique. Ils avaient pris tous les deux l'habitude de ne jamais se regarder. Cet excès de précaution était devenu, pour Camille, un sujet de plaisanterie. Dès que Bertrand rentrait un peu trop tard, elle le taquinait en lui demandant si sa jeune assistante avait enfin réussi à l'embrasser. Il souriait en enlaçant sa femme, même s'il savait que, ces derniers temps, ce n'était pas Véronique qui préoccupait Camille.

À l'instant où elle gara sa voiture dans la cour de l'étude, Camille se sentit soulagée. Elle avait risqué dix fois l'accident, tant elle avait eu du mal à conduire jusque-là. Sa dispute avec Alice l'avait tellement secouée que ses mains maîtrisaient à peine le volant. Elle tremblait sans pouvoir se contrôler. Dans le rétroviseur, elle découvrit que son Rimmel avait coulé. Puis, son reflet, dans le miroir de l'ascenseur, l'effraya. Camille tenta d'effacer les traces noires sous ses yeux, secoua ses longs cheveux et, après avoir sonné à la porte, essaya de n'en rien laisser paraître à la secrétaire de Bertrand, qui était venue lui ouvrir. Le rendez-vous de ce dernier n'en finissait pas. Elle l'attendit sagement sur la banquette du couloir. Une demi-heure plus tard, Véronique raccompagna le couple en instance de divorce et, se retournant, aperçut Camille.

— Je suis passée à l'improviste.

Véronique lui fit signe d'entrer dans le bureau. Bertrand fut surpris de voir sa femme en plein milieu de l'après-midi. Il était rare qu'elle vienne à l'étude, et surtout, c'était la première fois qu'elle arrivait ainsi, sans prévenir. La serrant dans ses bras, il sentit qu'elle n'allait pas bien. Véronique leur apporta du café

et referma discrètement la porte pour les laisser seuls. Bertrand écoutait sa femme comme un notaire découvrant un nouveau cas. Rassurée par la présence de son mari, Camille évoqua la conférence du Dr Costes, puis enchaîna sur cette visite à son cabinet dont elle aurait dû lui parler, quelle bêtise ! Ensuite, elle décrivit l'entrevue avec Alice, sa fureur, sa violence, en interprétant le rôle de chacun, comme si elle revivait les scènes.

— C'est toi qui aurais dû être actrice, déclara Bertrand, impressionné par sa faculté à changer de ton et presque de visage pour chaque personnage.

Fidèle à lui-même, il parvenait à relativiser les choses. Rien ne lui semblait surprenant ou dramatique. Comment, après toutes ces années, Camille pouvait-elle encore prendre la vie de son amie au sérieux ? Pourquoi ces enfantillages avaient-ils toujours autant d'importance ? Bertrand lui proposa de faire une promenade aux Tuileries, après quoi ils iraient dîner dans leur pizzeria préférée. Camille lui sourit. Il confia le rendez-vous suivant à Véronique qui, après avoir hésité une seconde, se montra fière de cette marque de confiance que lui témoignait son patron.

— Elle fait des progrès, ta protégée, lança Camille en regardant attentivement Bertrand, qui approuva timidement.

Casting

Le lendemain de sa dispute avec Camille, Alice s'était levée à l'aube. Elle lui en voulait terriblement de s'être ainsi immiscée dans ses histoires de cœur. Ce manque de confiance signifiait que Camille ne la considérait pas à sa juste valeur.

Une fois de plus, elle doutait des sentiments qu'éprouvait Dan pour elle et de la sincérité de son intention de quitter sa femme. Comment avait-il pris cette irruption dans leur liaison clandestine ? Plusieurs fois dans la soirée, elle avait tenté désespérément de le joindre, d'attraper l'objet fuyant de son désir, mais il n'avait pas décroché. Cela ne passait pas. Il devait être au bloc. Impossible de rester comme ça, sans rien faire. Elle décida de lui écrire une lettre pour expliquer le geste intrusif de Camille. De toute façon, elle était incapable de faire autre chose que d'attendre son appel, ou de lui écrire combien elle l'aimait, à quel point leur rencontre avait changé sa vie. Tout de suite après, elle irait déposer la lettre à son cabinet, puis se rendrait à une audition pour une pièce qui se montait au théâtre des Mathurins. Elle était trop angoissée, après ce qui s'était passé, pour rester enfermée chez elle à l'espérer et à regarder la statue de Louis XIV par la fenêtre. L'immobilité de ce cheval cabré finissait par l'exaspérer. Si Dan ne la rappelait pas, cela voulait dire qu'il était en colère. Ça la désespérait. Il fallait qu'elle bouge, qu'elle fasse quelque chose qui la détourne de son obsession. Elle décida finalement de ne pas aller aux Mathurins. Le rôle ne lui allait pas.

Ce revirement s'expliquait en réalité parce qu'Alice avait une autre idée en tête. Elle avait appris qu'un metteur en scène recherchait une actrice pour jouer Silvia du *Jeu de l'amour et du hasard*. Dans le cadre du cours dirigé par Jean Périmony, où elle avait étudié pendant deux ans, elle avait particulièrement travaillé ce rôle dans lequel elle retrouvait de nombreux aspects de ses émotions personnelles. Le personnage de Silvia la fascinait. Cette jeune fille de la

noblesse qui se transformait en servante afin de pouvoir espionner plus librement le garçon à qui son père l'avait promise, alors que dans le même temps, le jeune homme endossait le rôle du valet pour en faire autant, c'était sa chance. Elle devait tenter de s'imposer. Elle était faite pour ce rôle. La pièce exigeait d'une actrice qu'elle puisse présenter le double mouvement du travestissement tout en restant elle-même. Alice sentait qu'elle pouvait réussir cette performance. Elle choisit une robe rose pâle avec de petites fleurs blanches qui dessinait sa silhouette, et releva ses cheveux en chignon.

Après avoir déposé sa lettre au Dr Costes, elle prit le métro à la station Invalides, direction la rue Blanche. Visiblement, elle n'était pas la seule. Dans le hall, une vingtaine de jeunes femmes attendaient. Aucune indication ne leur avait été donnée, ce serait donc une lecture. Les comédiennes parlaient entre elles en attendant leur tour, chacune y allant de son anecdote sur un acteur, un casting, des projets de film. Alice n'avait pas envie de se mêler à leurs conversations. Elle restait sagement à l'écart, à relire le texte. Il s'agissait de jouer la première scène, un dialogue entre Silvia et sa jeune servante :

« Mais encore une fois de quoi vous mêlez-vous ? / Pourquoi répondre de mes sentiments ? »

Cette phrase pouvait-elle mieux tomber ? Alice n'aurait même pas besoin de la jouer, elle viendrait toute seule, tant elle traduisait ce qui occupait son esprit. « C'est vrai, pensait-elle en s'adressant à une Camille imaginaire, de quoi te mêles-tu ? » Oui, pourquoi ? Pourquoi Camille se mêlait-elle de ses sentiments, de son histoire naissante, au risque de la détruire ? Alice ne décolérait pas. Lorsque ce fut son tour de monter sur

scène, elle était rouge de fureur. Comme elle connaissait le texte par cœur, celui-ci prit une résonance particulière qui s'entendait dans son léger tremblement de voix. La salle était plongée dans l'obscurité. Seule une petite lumière éclairait la table au milieu des fauteuils, où le metteur en scène et son assistant prenaient des notes. Lorsqu'elle eut terminé, Alice entendit cette phrase :

— Laissez votre C. V. à l'entrée avec une photo, on vous rappellera.

Lorsqu'elle sortit, côté jardin, un nouveau groupe d'une vingtaine de filles attendait. Scrutant les candidates, Alice replongea dans ses idées noires, et sa tendance profonde à l'autodénigrement refit surface. Elle en avait trop fait. Elle avait été mauvaise. Nulle, elle était nulle. C'était ainsi à l'issue de chaque casting. Durant plusieurs minutes, Alice était bonne à se jeter dans la Seine. Puis, d'un seul coup, s'apercevant dans une vitrine, elle se trouva très belle. N'était-ce pas le plus important ? L'amour, elle était faite pour le vivre et non pour le jouer.

Confession

Arsène et Léa étaient rentrés de chez leurs grands-parents et se chamaillaient. Comme toujours, ils avaient été trop gâtés. Lorsqu'ils revenaient de la campagne, ils ne dérogeaient jamais à ce rituel : chacun tentait de récupérer ce que l'autre avait reçu en cadeau. C'était une succession ininterrompue de cris, de pleurs. Camille avait du mal à canaliser leur énergie débordante. « Tous les enfants sont comme ça, se disait-elle, à

vouloir posséder ce qu'ils n'ont pas ; mais les adultes ne valent guère mieux. »

Le mercredi suivant, au début d'un long week-end de Pâques, un cours de catéchisme avait lieu à l'école Saint-Ambroise. Depuis la naissance des enfants, même si Camille était profondément croyante, elle n'allait plus aussi souvent à la messe. Pourtant, elle avait tenu à ce qu'ils intègrent le même cours catholique que celui où elle avait été élevée. Camille en gardait de très bons souvenirs. C'était aussi un lien avec ses parents disparus. Ils étaient très pratiquants. Sa rencontre avec Bertrand l'avait aidée à traverser cette épreuve, mais elle devait aussi à la force de sa foi d'avoir surmonté ce traumatisme. Elle vivait tous les jours sa relation avec le fantôme de ses parents ; ils étaient là, elle pouvait dialoguer avec sa mère défunte. À travers ce lien, elle avait approfondi sa croyance. La transmettre à ses enfants lui semblait naturel, non comme une contrainte, mais comme une présence qui les accompagnerait tout au long de leur existence et les aiderait à en traverser les épreuves. Elle regardait les deux petits qui marchaient devant elle et n'en finissaient pas de se quereller. Cette façon de s'approprier le bien de l'autre lui semblait si innocente. Comment la convoitise pouvait-elle être considérée comme un des sept péchés capitaux ? Voilà un sujet à propos duquel elle devrait réfléchir et dont il faudrait, un jour, qu'elle leur parle.

Camille avançait vers Saint-Ambroise en les tenant par la main. Au catéchisme, c'était toujours le père Julien, le prêtre de son enfance. En plus de la charge de sa paroisse et de sa mission d'aumônier auprès des plus démunis, il donnait une heure de son temps, chaque semaine, pour enseigner à de

nouvelles générations les fondements de la foi catholique. Camille, qui habitait dans ce quartier quand elle vivait avec ses parents, avait, avant eux, entendu sa parole claire, limpide, sa façon très vivante de raconter la vie de Jésus, des apôtres. Chez lui, cela se transformait en conte épique, qui aurait converti le plus indifférent. Le père Julien avait célébré le baptême d'Arsène, puis celui de Léa. Tandis qu'elle se rapprochait de l'église, les souvenirs des moments passés avec cet homme lui revenaient. Camille repensait à ce qu'il disait sur Thomas d'Aquin, à propos, justement, de sa condamnation de la convoitise. Il parlait de cette progression lente qui s'insinue dans les esprits, des étapes que pouvait franchir ce ressentiment qui perdait désormais, pour Camille, toute sa candeur. « Au début, se souvenait-elle, on tente de minimiser le succès d'autrui, en le faisant discrètement, avec des chuchotements malveillants, propres à répandre une rumeur diffamatoire. Ensuite, cela consiste à se réjouir d'avoir altéré la réussite de l'autre, ou bien à être déçu de ne pas y être parvenu. Et ça se termine par une terrible étape, celle de la haine. » Camille voyait ses enfants jouer. « Non, songea-t-elle, pas eux, pas ça. » Elle tenta de chasser ces pensées d'un autre temps.

Juste avant d'arriver à l'école, ils croisèrent le père Julien qui revenait à pied de l'église. Ses cheveux avaient blanchi et il marchait avec peine, mais il n'en était que plus beau. Le curé se plaignit, en souriant, de ne plus voir Camille aussi souvent.

— Je ne suis plus qu'un vieux bonhomme, pas très distrayant.

Camille le prit par le bras :

— Bien au contraire !

C'est vrai, il lui manquait, elle s'en était rendu compte en découvrant qu'il avait vieilli et que peut-être, un jour, elle regretterait de n'être pas venue le voir plus souvent. Ils échangèrent quelques mots sur les enfants, sur les joies de la vie de famille, sur Bertrand. Puis elle l'emmena pour lui parler à l'écart. Elle lui confia à voix basse que même si, en apparence, ce n'était rien, elle traversait une période, non pas difficile, mais compliquée et que, s'il en avait le temps, elle aimerait beaucoup venir lui parler, ou même se confesser, comme lorsqu'elle était petite. Le père Julien, surpris, fronça les sourcils et lui proposa de venir à l'église le lendemain, en fin de matinée. Ce soir, Bertrand ne rentrerait pas, il était parti avec un confrère commissaire-priseur pour dresser un inventaire dans un manoir près de Fontainebleau ; cela prendrait deux jours de travail, ils dormiraient là-bas. Camille préféra ne pas lui dire qu'elle avait ressenti le besoin de se confier à quelqu'un d'autre. Il ne comprenait pas que sa rupture avec Alice puisse la rendre aussi triste. Il y avait eu, entre elles, tant de fâcheries, de disputes. Selon lui, ce n'était que provisoire. Camille dîna tôt et regarda ensuite *Un tramway nommé désir* à la télé.

Le lendemain, lorsqu'elle entra, l'église était vide, pas un touriste, pas un bruit dans les travées. Camille eut une impression de quiétude, elle leva les yeux pour contempler le grand Christ en buis qui surplombait le chœur, et alluma un cierge. Elle pénétra dans le confessionnal et s'assit dans la loge latérale, à droite, pour attendre le père Julien, surveillant le son de ses pas dans le silence sépulcral. Quelques instants plus

tard, le rideau séparant les deux parties s'ouvrit. Entre les croisillons de bois, le visage du prêtre apparut. Camille eut du mal à distinguer ses traits. Il murmura quelques paroles à la manière d'un psaume. S'agenouillant sur le petit banc, comme lorsqu'elle était petite fille, Camille joignit les mains et commença à lui parler à voix basse, le souffle court. Des bribes lui revenaient dans le désordre. Son chagrin était dû au sentiment de ne pas s'être bien comportée avec Alice, son amie de toujours, la seule personne qui comptait en dehors de sa famille. Elle se reprochait d'avoir eu, à son égard, une attitude déplacée, comme si une force intérieure l'avait obligée à intervenir dans ce qui, au fond, ne la concernait pas. Comment pouvait-on juger sa meilleure amie ? Au nom de quoi pouvait-on se croire au-dessus des autres ? Camille lui raconta la dispute, la rupture, son chagrin. Elle regrettait. Elle en était sortie perturbée, inquiète, allant jusqu'à perdre le sommeil. Il lui fallait effacer ses fautes pour revenir au commencement, renoncer à sa curiosité malsaine, ne plus se poser de questions sur cette histoire où elle n'avait pas sa place.

Après l'avoir écoutée, le prêtre lui parla doucement. Il lui expliqua que rien de ce qu'il venait d'entendre n'était grave, qu'une amitié aussi forte et durable triomphait toujours, que ses relations avec Alice s'arrangeraient. C'était une chance d'avoir une amie avec laquelle on pouvait affronter les épreuves de la vie. Pour lui, Camille était si solide que ce moment de trouble serait vite oublié. Cependant, le père Julien lui demanda de repasser le voir, le jeudi suivant.

Lettre au Dr Costes

Alice venait d'apprendre qu'elle n'avait pas décroché le rôle ; elle ne jouerait pas Silvia. C'était un échec supplémentaire sur un chemin parsemé de ronces. Son rêve de théâtre s'éloignait chaque jour un peu plus. Cette après-midi, elle devait aller chercher un trousseau de clés à l'agence immobilière afin de faire visiter un duplex sur la butte Montmartre. Lorsqu'elle arriva rue Lepic, un couple de riches Anglais attendait dans une limousine noire, qui stationnait devant l'immeuble. Alice n'aimait plus du tout ce travail. Combien de fois, en montant des escaliers trop raides, avait-elle envié l'existence de Camille, sa vie harmonieuse avec Bertrand, sa joie d'être mère ? Ainsi, elle n'incarnerait pas la jeune première du *Jeu de l'amour et du hasard*. Ce jeu, l'interprétait-elle dans sa relation avec Dan ? Non, ce n'était pas pareil. Il n'y avait que l'amour. Pas de hasard. Pas de jeu, ni de spectateurs ; à part Camille, bien sûr, mais celle-ci s'était trop rapprochée et avait fini par monter sur la scène. Alice aimait sentir les regards braqués sur elle, ceux du public, qu'on ne voit pas. C'était peut-être ce qui lui manquait le plus. Lorsqu'elle eut terminé la visite, elle s'installa à une table, en terrasse d'un café, près du Sacré-Cœur cerné par les touristes. Elle observait les gens, détaillait leurs vêtements, écoutait les conversations autour d'elle. Il faisait beau, l'air était tiède. Elle pensait à Dan, qui devait être en train d'opérer dans son bunker stérile.

Depuis leur rencontre, il était sans cesse présent à son esprit, comme un fond d'écran sur lequel elle aurait téléchargé les différentes applications de sa vie : travail, amis, matin, soir... Tout ce qu'elle faisait, tout ce à quoi elle pensait, était

traversé par le visage du chirurgien. Parfois, elle tentait de le chasser de son imagination, mais il revenait, encore plus réel, comme une ritournelle impossible à oublier. Jouer avec ce sentiment lui procurait des frémissements, quelque chose se nouait au niveau du plexus et remontait, comme une vague déferlante, pour s'arrêter au bord des yeux. Ce mouvement lui coupait le souffle, et elle était heureuse d'éprouver une telle émotion. Hier soir, elle avait pu apercevoir Dan un bref instant, au moment où il sortait de sa journée de consultations. Aujourd'hui, le besoin d'être avec lui la tenaillait. Comment faire ? Elle était submergée par l'envie de lui écrire. Ce devait être, au moins, sa trentième lettre. Au moment où elle lui écrivait, il apparaissait plus distinctement ; elle l'entendait, le voyait en train de les lire. Les gardait-il, les cachait-il dans un tiroir fermé à double tour, de peur que sa femme ne les trouve ? Les jetait-il afin qu'Élisabeth ne puisse pas les lire ? Sur l'enveloppe, elle inscrivait toujours l'adresse de son cabinet, avenue de Tourville, dans le 7^e. Peu importe s'il était obligé de s'en débarrasser, c'était, pour Alice, sa façon de lui déclarer sa flamme au moment où cela la dépassait. Elle sortit de son sac le papier à lettre blanc cassé qu'elle avait choisi pour leur correspondance et écrivit :

Mon adoré, toi qui as changé ma vie, quand tu as posé tes mains sur moi. Tes mains si douces, tes mains miraculeuses, celles qui soignent, transfigurent les corps, les êtres dans ce qu'ils ont de plus profond. Toi que j'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra. Toi qui consacres ta vie aux autres, laisse-moi t'offrir la mienne. Je prendrai tout de toi,

chaque instant, chaque regard, chaque geste. Tu prendras tout de moi, en échange, car tu m'aimes, je le sais, même si tu te protèges. Tu ne pourras pas faire autrement. Je n'ai pas peur, notre amour sera le plus fort. Je t'attendrai ce soir comme tous les autres.

Alice

Elle plia la lettre et cacheta l'enveloppe, qui était de la même couleur, puis elle descendit dans le métro afin d'aller la déposer dans la boîte aux lettres du Dr Costes, à l'entrée de son cabinet. Bien que bercée par la rame qui l'entraînait dans une douce léthargie, elle réussit à ne pas rater son arrêt. Elle imaginait le jour où Béatrice découvrirait son existence. Alice avait hâte d'avoir son amant rien qu'à elle. Cette nuit, une fois encore, elle tiendrait son téléphone au creux de sa paume, nouée par l'angoisse de rater son appel, elle guetterait derrière la porte, si jamais il avait l'idée de lui rendre visite à l'improviste. Souvent, elle restait ainsi des heures durant, dans le noir, à l'affût d'un bruit.

M. et Mme Daniel Costes

Il était 21 heures lorsque le Dr Costes raccompagna sa dernière patiente jusqu'à la porte. Ce jeudi avait été particulièrement chargé, Élisabeth et Sylvie étaient déjà parties. Le cabinet était désert. Le médecin s'installa à son bureau pour jeter un coup d'œil aux mails en suspens. Il en recevait chaque jour plusieurs centaines que triait son secrétariat ; des demandes de rendez-vous, des invitations à des conférences, à des colloques aux quatre coins du monde. En allumant son

ordinateur, il aperçut, à côté du clavier, posée sur son parapheur, une enveloppe à la couleur blanc cassé avec l'écriture qu'il connaissait. Il la prit et la rangea, sans l'ouvrir, dans un tiroir qu'il referma à clé, puis commença à faire défiler sur l'écran les images de synthèse qui permettent de simuler les corps et les retouches à réaliser. Le lendemain, six opérations étaient programmées. Une autre grosse journée. Étaient prévues, entre autres, une rhinoplastie, une réduction mammaire et une greffe de peau sur un visage accidenté. Pour chacune des interventions, il se repassait les gestes à accomplir comme un athlète se préparant à une compétition. C'était ainsi, dans cette personnalisation tactile virtuelle avec ses patientes, qu'il créait un rapport fantasmatique avec elles, qu'il s'épanouissait vraiment. Opérer dans la réalité de leur chair, c'était rendre concret un corps calculé en 3D. L'une d'elles lui avait dit un jour :

— Vous êtes le Don Juan du bistouri.

Cela voulait dire qu'il les lui fallait toutes, non qu'il ait éprouvé pour elles un désir physique, mais elles devaient lui appartenir. Tout venait de ce geste, et ce qui apparaissait sur l'écran préparait cet instant privilégié. Au-delà de l'intime, au cœur de la chair, il devenait le gardien de l'alchimie des corps et des âmes. Quand il était avec une femme dans une chambre d'hôpital, juste avant une opération, lors de ce moment unique, il posait ses yeux sur elle avec une telle intensité qu'on aurait pu croire qu'il la désirait. Au moment où celles qui se confiaient à lui s'endormaient sous l'effet de l'anesthésie, sa maîtrise était à l'apogée. Elles s'abandonnaient comme dans une relation charnelle. Aussi lui fallait-il préparer cet abandon,

créer, chaque fois, un rapport privilégié. Une forme particulière de libido désincarnée s'enclenchait puis, lorsqu'il contemplait son œuvre, une fois les pansements retirés, c'était l'occasion pour lui de jouir de sa réussite et de la partager avec celles qui retrouvaient, dans le miroir, l'image d'elles-mêmes dont elles avaient rêvé. Une extase secrète.

Finalement, le Dr Costes éteignit les lumières, enfourcha sa moto pour rentrer. Sa femme l'avait attendu pour dîner, il l'embrassa sur le front. Il n'avait pas très faim. Il était surtout épuisé, vidé de toute énergie. Il mangea rapidement des pâtes et une assiette de légumes. Béatrice lui posait parfois des questions auxquelles il n'avait pas envie de répondre. Elle aurait aimé partager davantage avec lui, être complice de cette relation particulière qu'il entretenait avec ses patientes, mais c'était une sorte de tabou. Il ne lui opposait jamais de refus mais prétextait sa fatigue, revendiquait le droit de penser à autre chose. Béatrice avait de nombreuses activités ; elle sortait souvent avec des amies pour assister à des spectacles de danse contemporaine, à des pièces de théâtre, à des concerts, des opéras, elle lisait beaucoup, se tenait informée de l'actualité. Les sujets de conversation ne manquaient pas, mais dès qu'elle les abordait, Dan se fermait, comme si son esprit était saturé et qu'il laissait le reste glisser sur lui. En réalité, il aimait l'écouter de cette façon, sans avoir à s'investir. C'était confortable, et il ressentait une certaine douceur dans cette relation de tendresse et d'entente tacite. Béatrice, elle, aimait bien se plaindre, mais surtout pour des petites choses, des marques d'inattention. Ce soir-là, elle lui reprocha d'avoir une fois encore dû se rendre

seule à deux dîners, auxquels il lui avait pourtant promis de la rejoindre. Il demanda en souriant :

— Et avec qui étais-tu ?

Elle lui fit la liste, ce fut l'occasion pour elle de faire quelques imitations, exercice dans lequel elle excellait. Ils riaient tous les deux. Elle ressentait d'autant plus, dans ces moments joyeux, le manque de lui, de sa présence. Elle avait beau savoir, depuis leur rencontre, que c'était ainsi, elle avait encore du mal à s'y faire. Leur fils Ferdinand, qui avait entendu leurs rires, se releva pour venir embrasser son père et rester près de ses parents, sans rien dire, juste pour le plaisir de les regarder tous les deux. L'heure tournait. Le lendemain, Dan devait se lever de très bonne heure pour retourner sur sa banquise.

Alice, solitude et désœuvrement

Il était tard. Par la fenêtre de sa chambre, Alice apercevait les lueurs du soleil couchant qui venaient colorer le bronze de la statue équestre, imperturbable au centre de la place. Des musiciens s'étaient installés sur le trottoir circulaire qui l'entourait pour interpréter de la musique de chambre. Des curieux commençaient à se rassembler. Un été précoce semblait s'installer avec de faux airs de Fête de la musique. Alice n'avait toujours pas reparlé à Camille. Elle se disait que cette double peine était trop lourde à supporter. Attendre chaque jour des appels de Dan, espérer retrouver Camille pour s'expliquer avec elle ; tourner la page, rétablir le lien qui les unissait, lui raconter à nouveau ses peines de cœur. Sa relation avec le chirurgien prenait chaque jour un peu plus de place,

faisant le vide autour d'elle. Alice organisait son emploi du temps en fonction du sien, pour être prête à tout moment à répondre à un éventuel coup de fil, à un message, à une demande de rendez-vous, mais son rythme de travail n'avait pas ralenti, bien au contraire. Alice devait composer avec cette réalité, d'autant plus que Dan tardait à révéler leur liaison à sa femme. Parfois, dans ses lettres, elle le suppliait d'accélérer les choses, de prendre une décision. Pourtant, Alice avait bien conscience qu'il faisait de son mieux. Elle recevait, chaque jour, des signes de plus en plus manifestes de son attachement ; ils étaient là, partout, tellement évidents. Partager cela avec Camille aurait été certainement plus léger, l'attente, moins lourde à supporter, mais Alice ne parvenait pas à faire le premier pas. C'était un mélange d'orgueil et de crainte d'être à nouveau jugée. Et puis elle considérait que c'était plutôt à Camille de venir s'excuser. Plus les jours passaient, rallongeaient, plus il lui était difficile de communiquer avec les autres. L'objet de son désir occupait son esprit comme une douleur lancinante, sans relâche. Alice avait fini par ne plus avoir envie de rien, mais ce qu'elle appréhendait surtout, c'était de ne pas être disponible si Dan, tout à coup, désirait la voir. Cet état de suspension occultait tout le reste. Ce soir, elle lui écrirait une nouvelle lettre.

À l'extérieur, la musique devenait si forte que Vivaldi entrait par la fenêtre. Alice referma les vitres, et le silence revint dans son studio. Comme pour s'isoler un peu plus, elle remit le disque de la symphonie no 3 en *do* mineur de Saint-Saëns. Elle l'écoutait en boucle. Un passage, en particulier, lui procurait toujours une violente émotion. Des images se formaient devant

ses yeux. Une église remplie de fleurs, elle en robe de dentelle blanche, lui dans un costume gris perle, chemise à col cassé, avançant vers l'autel, au son d'un orgue dont les notes étaient si puissantes que le « Oui » qu'Alice prononçait, au moment de l'échange des consentements, était presque inaudible. Cette scène, elle se l'était jouée mille fois, avec cette sensation que son cœur allait se détacher pour s'élever. Ce jour béni, Alice était certaine de le vivre bientôt ; il lui suffisait d'être patiente, de ne pas faire de faux pas, de se montrer docile.

Souvent, lorsqu'elle s'inquiétait du silence de Camille, elle finissait par se demander si cet éloignement ne cachait pas un autre secret, quelque chose d'inavouable. Elle repensait à la visite que son amie avait rendue au Dr Costes. C'était la première fois que cela se produisait avec l'une de ses aventures amoureuses, et cela ressemblait si peu à Camille. Était-il possible, et par quelle ruse du destin, qu'à son tour Camille ait éprouvé des sentiments pour Dan ? Une visite aussi intrusive avait-elle allumé une flamme nouvelle et insoupçonnable chez cette femme heureuse dans sa vie conjugale ? Et cependant, aurait-ce été si surprenant ? Son amant possédait tant de séduction, de douceur, qu'il était peut-être, sans le savoir, la raison de leur brouille ? Mais Alice avait un besoin profond de renouer le lien, de retrouver cette complicité qu'elle ne partageait avec personne d'autre. Qui pouvait mieux la connaître, à qui pouvait-elle raconter ce qui s'était passé depuis qu'elles s'étaient perdues ? Alice monta le son des enceintes et commença à écrire une nouvelle lettre.

Deuxième confession de Camille

Le rideau en velours pourpre du confessionnal s'entrouvrit et le père Julien aperçut le visage de Camille derrière la grille. Émue de le retrouver, elle dut, avant de prendre la parole, démêler ses idées enchevêtrées. Depuis une semaine, l'anxiété l'avait, de nouveau, empêchée de dormir. Lorsqu'elle prenait des somnifères, d'affreux cauchemars l'envahissaient. Alice se noyait, ses deux enfants se perdaient dans la forêt, Bertrand, en compagnie du Dr Costes, riait aux éclats. Camille aurait voulu se délivrer de ses angoisses en les verbalisant, mais elle se contenta de répondre aux questions que lui posa le prêtre. Non, elle n'avait pas de nouvelles d'Alice. C'était ce silence qui la troublait le plus. Et puis elle revenait à cette question : pourquoi Alice avait-elle besoin de toujours recommencer la même histoire ? Le curé lui demanda de préciser sa pensée. Elle évoqua le point commun entre tous les hommes dont s'entichait Alice : ils n'étaient jamais libres. Elle lui parla d'Antonin, lui fit part de ses incertitudes : pourquoi échanger un homme marié contre un autre, non moins marié et qui allait provoquer chez elle les mêmes frustrations ? Pourquoi reproduisait-elle ce scénario dont elle savait très bien que l'issue était, immanquablement, de la faire souffrir ? Camille s'arrêta, prenant conscience que ce qu'elle était en train de raconter au prêtre pourrait lui sembler trivial. Il lui avait d'ailleurs demandé pour quelle raison elle se sentait si concernée par le comportement de son amie. Cette compulsion de répétition, ce besoin de revivre les mêmes situations, n'était-ce pas une chose que l'on pouvait rencontrer chez de nombreux êtres humains ? Elle préféra changer de sujet et se demander ce qui avait conduit Alice à entrer dans une telle

colère en apprenant que Camille était allée voir ce docteur. Jamais Alice ne s'était mise dans cet état avec ses précédents amants ; du moins, c'est le souvenir qu'en gardait Camille.

— En êtes-vous sûre ? lui demanda le père Julien.

Cette phrase résonna comme un souffle de givre. Camille ne répondit pas tout de suite. Elle tentait de se remémorer le visage d'Antonin, mais aucune image ne put resurgir à sa mémoire. Pourquoi avait-elle dit ça ? Elle savait bien qu'elle ne l'avait jamais rencontré. Il avait toujours voulu entourer cette relation du plus grand secret, selon Alice. Aurait-elle fait obstacle ? Pour quel motif ? Alice lui racontait tout. Camille venait de dire le contraire au prêtre, mais elle soupçonnait, de plus en plus, que quelque chose était anormal. D'ailleurs, la question qu'il venait de lui poser montrait qu'il avait, sur le sujet, la même intuition qu'elle.

— Je ne sais pas, mon père, je ne suis plus sûre de rien, finit-elle par répondre.

Tout se mélangeait, le présent, le passé. Des phrases prononcées par Alice lui revenaient, puis semblaient disparaître dans un gouffre. Il y eut, de part et d'autre de la cloison, un long silence. Le père Julien voulut reprendre la confession en rétablissant la réalité du cadre dans lequel cette conversation avait lieu :

— Le mensonge est un péché, mais, quelquefois, on ne sait plus très bien où commence et où s'arrête la vérité.

Camille était déboussolée, incapable de retrouver le fil de ses pensées. Elle écoutait l'organiste qui jouait un *Ave Maria*. Le prêtre voulut l'aider à sortir de son désarroi en faisant l'apologie du pardon. C'était à elle de faire le premier pas, de

présenter des excuses, car elle était heureuse et cet état devait être vécu comme une grâce. Alice, au contraire, se trouvait assurément dans une situation délicate. Aux yeux du prêtre, elle était désespérée, il semblait comprendre son mal-être au-delà de ce que Camille pouvait en dire. Pour l'épouse de Bertrand, l'amour était une source de joie et d'équilibre, alors que pour Alice, ce n'était que souffrance.

— Pardonner, c'est aussi une façon de grandir.

Ce furent les dernières paroles du prêtre. Camille trouvait que cela allait de soi. Elle-même n'avait rien à pardonner. Depuis le début, elle était décidée à appeler Alice et à lui demander de ne plus lui en vouloir. Ce qui la surprenait, dans la façon dont le prêtre avait retourné la situation à son avantage, c'était l'utilisation du mot *amour* pour évoquer ce qu'elles vivaient, chacune à sa manière. Pour la première fois, Camille envisageait qu'il puisse s'agir du même sentiment, ce qui ne lui était absolument pas venu à l'esprit jusque-là. Qu'y avait-il de commun entre sa propre relation avec Bertrand et ce qui liait Alice au Dr Costes ? Rien, absolument rien. Camille resta seule dans l'église quelques instants. Puis, après avoir allumé un cierge, elle rentra tranquillement chez elle retrouver ses enfants. Ils revenaient de l'école avec Touria, qui avait fait un petit détour par la boulangerie. Après leur avoir donné un bain, Camille leur fit la lecture, puis les mit au lit. Cette fois encore, Bertrand rentrerait tard. Elle avala un bol de soupe, s'installa sur le canapé du salon et attrapa le téléphone.

Réconciliation

Camille composa lentement le numéro d'Alice. Après plusieurs sonneries, celle-ci décrocha sans prononcer un mot. On n'entendait que son souffle au bout de la ligne. Qui, des deux, allait prendre la parole en premier ? Camille se lança, commençant par demander pardon, puis ajouta :

— Tu me manques. J'ai été idiot de aller voir le Dr Costes et c'était encore plus bête de ne pas t'en avoir parlé avant, mais tu ne me répondais plus. Je m'inquiétais pour toi.

Alice eut un petit rire nerveux. Bien sûr, elle avait été en colère et lui en avait voulu un certain temps. C'était un besoin, au début de cette histoire qui lui était tombée dessus à l'improviste, d'y voir clair, de comprendre ce qui lui arrivait. C'était bizarre, elle pouvait en parler à n'importe qui, à de vagues connaissances, à des chauffeurs de taxi, à tout le monde, sauf à Camille. Il lui fallait d'abord savoir où elle allait, où la conduisait cette relation, et quel sens cela recouvrait. C'était plus fort qu'elle, comme si partager cette confiance avec son amie avait été synonyme d'engagement. Ce qu'elle vivait ressemblait à ces premières amours d'adolescente qu'on n'a pas envie de dévoiler, surtout pas à ses parents. Cette comparaison fit sursauter Camille. C'était quand même un peu fort qu'Alice compare leur amitié au rapport avec les parents ; elle n'éprouvait, pour sa part, aucun sentiment maternel à l'égard de son amie. Alice insistait. Elle-même avait du mal à comprendre, mais Camille devait la croire, c'était l'unique raison de son silence, elle lui jurait qu'il n'y avait rien d'autre. À partir de là, Alice n'avait même plus osé venir aux dîners du dimanche. En plus, elle s'était laissée aller, comme une idiote, à en parler à Sophie, le centre de triage des ragots du tout-

Paris. Cela lui avait échappé. Bien entendu, dès lors, il fallait s'attendre au pire et elle redoutait encore plus la réaction de Camille, même si, très vite, le manque d'elle l'avait emporté sur sa rancune.

Quand elle avait appris la visite si indiscreète de Camille chez le docteur, au-delà de la stupéfaction, elle l'avait vécu comme une trahison, mais elle se reprochait également d'avoir eu un comportement aussi violent, des mots inutilement blessants. Au fond, elle n'exprimait, à travers cette fureur, cet emportement, que le mélange de tristesse et de bonheur dans lequel l'avait plongée cette nouvelle idylle. Alice lui demanda pardon à son tour. Jamais, depuis leur rencontre, un événement, et encore moins un homme, ne s'était glissé entre elles au point de les séparer.

— Mais c'est fini, je t'ai retrouvée, le reste est oublié, ça ne compte plus.

Au son de sa voix, Camille découvrit une Alice plus sereine, mais elle ne parvenait pas à deviner la cause de ce changement. Était-ce leur réconciliation ? Elle n'arrivait pas à savoir si son histoire avait avancé pour de bon, si le chirurgien avait parlé à sa femme, si on avait affaire, de sa part, à un véritable engagement et non à une mascarade. Camille aurait voulu poursuivre sur une série de confidences, mais elle n'osait pas poser les questions qui lui brûlaient les lèvres. Seules importaient leurs retrouvailles ; il fallait marquer ce jour d'une pierre blanche, faire une pause, reprendre son souffle, ne pas se précipiter. Sa curiosité entraîna Camille à fumer plus qu'à l'accoutumée. Elle alluma une cigarette avec le filtre incandescent de la précédente. C'était plus fort qu'elle, comme

si cela compensait ce qu'elle n'arrivait pas à dire. Finalement, son addiction au tabac lui apparut comparable au lien qui, irrésistiblement, la rattachait à Alice.

Dans le salon, une légère brume était éclairée par le halo des abat-jour. Camille avait l'impression qu'Alice prenait plaisir à la torturer en lui racontant toutes sortes d'événements sans importance : son audition pour le rôle de Silvia, sa déception de ne pas l'avoir eu, les derniers appartements visités, le prix de l'immobilier qui se maintenait à Paris malgré la crise, sa couleur de cheveux qui était plus claire, la petite robe violette qu'elle avait achetée au marché d'Aligre. Camille restait stoïque, tout en allumant ses cigarettes les unes avec les autres.

— Et toi ? reprit Alice d'un air détaché.

Camille ne se montra pas très bavarde et se garda bien de lui raconter sa visite au père Julien, comme ses insomnies et ses cauchemars. Elle lui donna des nouvelles de Bertrand qui se noyait dans ses dossiers, et des enfants qui étaient des anges. Elle tenta de l'imiter en prenant un ton désinvolte, et prononça le tout de façon atone, simulant une certaine lassitude propre à la routine, comme si elle cherchait à ne pas blesser Alice avec son bonheur sans nuages, au cas où le sien ne serait pas au beau fixe. Était-ce toutefois l'unique raison ? Une distance indéfinissable s'était insinuée entre elles, pas plus épaisse qu'une feuille de papier à cigarette. Une sorte de réserve inédite, difficile à expliquer. Quelque chose avait changé dans leur façon de bavarder. Camille avançait à pas de chat. Une prudence était apparue, comme s'il y avait eu, désormais, un danger invisible.

— Voyons-nous vite.

C'est par ces mots qu'elle tenta de conclure, soulagée qu'il n'y ait pas eu de dérapage, tout en ajoutant qu'elle appellerait Alice le lendemain ou le jour d'après pour lui donner rendez-vous. Bertrand venait de rentrer, il ouvrit grand les fenêtres du salon en toussotant. Il avait faim. Camille lui fit des œufs au plat et lui raconta comment elle avait renoué avec Alice.

Alice dans l'appartement des Costes

Le jour venait à peine de se lever, le chirurgien était déjà à la clinique. Sa femme était partie la veille en Bretagne. Alice s'était recouchée pour somnoler encore un moment. Le lundi, la femme de ménage n'arrivait qu'en début d'après-midi. Alice s'étira, caressa les draps, respira le parfum de Dan en plongeant la tête dans l'oreiller. Puis elle se leva, ouvrit tous les placards, regarda la vaisselle, les verres de couleur, se prépara un café. Il n'y avait pas beaucoup de choix, Béatrice ne devait pas souvent recevoir. En revanche, l'appartement était vaste. Les fenêtres du salon donnaient sur la rue des Saints-Pères. Le grand bouddha en bois doré qui gardait le lieu ne venait pas à bout de l'impression de vide que celui-ci faisait naître. Cette atmosphère dépouillée contrastait avec la salle de bains de marbre blanc où des paniers en osier, remplis de bijoux fantaisie, principalement des colliers en turquoise, étaient posés sur une coiffeuse.

Alice se regarda dans le miroir et posa sur son cou une lourde chaîne avec un pendentif en corail. Puis elle en essaya d'autres. Elle se demandait si Béatrice les portait tous, si c'étaient des cadeaux de Dan. Au fur et à mesure, elle commença à ressembler à un sapin de Noël. Elle les remit à

leur place, et se fit couler un bain parfumé à l'essence de Shalimar. C'était sans doute le parfum de sa rivale, une odeur lourde, enveloppante. Alice resta un long moment dans l'eau tiède, à contempler les étagères recouvertes de flacons. Elle s'introduisit ensuite dans le dressing, aménagé le long d'un immense couloir. Visiblement, tous deux avaient en commun la passion des vêtements. Alice s'attarda sur ceux de Béatrice. Il y avait au moins vingt manteaux, certains en cachemire, d'autres en cuir, de longues vestes en tweed, des dizaines de pulls de toutes les couleurs, des chemisiers de soie, des écharpes de toutes les tailles, une grande quantité de chaussures plates ou à talons. Un miroir en pied était fixé sur la porte. Alice hésita, puis se décida à en essayer quelques paires. Telle une petite fille ayant peur d'être surprise, elle était excitée comme un chat qui viendrait frôler les angles de la vie qu'elle pourrait mener un jour, si son rêve se réalisait ; mais tout, sur elle, semblait anachronique, lui donnait un air ridicule. On aurait dit qu'elle avait enfilé les habits de sa mère. Cela changeait pourtant de ses éternels blue-jeans et de ses chandails noirs trois fois trop grands pour elle. Alice prit soin de ne rien laisser traîner. Si, à son retour, Dan s'apercevait qu'elle avait fouillé dans les affaires de sa femme, il serait furieux. Alice ne l'avait jamais vu se mettre en colère, il était toujours impassible, quoi qu'il arrive. Elle se sentait heureuse d'être là, de pouvoir l'imaginer évoluer dans le décor de sa vie de famille. Alice retenait chaque objet qui lui permettrait ensuite de penser à lui avec plus de précision, de rendre les choses moins abstraites.

Après avoir rangé les vêtements, elle prit son portable pour appeler Camille et lui donner rendez-vous dans un salon de thé, situé au pied de l'immeuble. Une demi-heure plus tard, guettant par la fenêtre, Alice la vit arriver, longeant la façade années 1930 de la faculté de médecine. Camille levait la tête, pour chercher les numéros des immeubles, et repérer le salon de thé dont l'entrée étroite se devinait à peine. Alice lui fit signe derrière la vitre, tira les doubles-rideaux, puis referma avec précaution la porte de l'appartement. Camille l'attendait sur le trottoir.

— Tu en fais, des mystères. D'où sors-tu ?

Alice ne lui répondit pas tout de suite et l'invita d'abord à entrer dans le salon de thé. Devant deux verres de sirop d'orgeat, elle raconta ce qui s'était passé depuis leur dispute. Non, bien sûr, Dan n'était pas encore complètement libre, mais les choses avançaient en sa faveur. Il l'appelait tous les jours, lui envoyait sans cesse des messages enflammés, la couvrait de fleurs. À cause de ses patientes, il ne disposait pas d'autant de temps qu'elle l'aurait espéré, mais il ne cessait de la rassurer à ce sujet. Alice raconta la nuit qu'elle venait de passer chez son amant, leur accord charnel, la confiance qu'il lui accordait en lui faisant partager le lit conjugal. Camille fut choquée par ce récit et les précisions intimes qui l'accompagnaient, mais elle n'en laissa rien paraître. Elle imaginait Bertrand ramener une autre femme dans leur lit ; ça, elle ne pourrait pas le pardonner. Elle serrait les poings pour ne rien montrer, pas question de se fâcher à nouveau.

— Je suis contente pour toi, murmura-t-elle sans conviction.

Alice et Camille restèrent un long moment assises dans le fond de cette salle sombre et toute en longueur, puis elles se séparèrent sur le trottoir, cernées par le bruit assourdissant des voitures accélérant dans la montée vers le boulevard Saint-Germain. Il faisait si bon, l'air était tendre, le soleil léger. Camille, pourtant loin de chez elle, décida de rentrer à pied en descendant vers Bastille. Elle aimait marcher dans Paris, regarder les vitrines, apercevoir des ornements sur les façades, découvrir qu'un personnage célèbre avait vécu là, était mort ici. C'était comme dans une comédie musicale de Vincente Minnelli. Camille fredonnait intérieurement qu'elle aimait tellement cette ville *in the springtime*. Les parents de Bertrand avaient emmené les enfants en week-end à Deauville. Elle n'avait pas eu envie de laisser son mari seul. Dès qu'ils se séparaient, le manque lui procurait une certaine angoisse. Elle avait toujours peur qu'il se passe quelque chose de grave. Pourtant, tout allait bien, ses affaires étaient florissantes.

— C'est fou ce que les gens peuvent mourir, ou même divorcer, en ce moment, lui avait-il dit en riant.

Divorcer, c'est peut-être ce que le Dr Costes s'apprêtait à faire pour Alice. En traversant la Seine, Camille était certaine que jamais Bertrand ne se séparerait d'elle, que leur histoire serait toujours plus forte que tout. Touria était partie au Maroc, à Safi, où elle avait une petite maison. Ce soir, Camille ferait à dîner. En réalité, avant même qu'elle ait eu le temps de faire les courses, Bertrand lui téléphona pour lui dire qu'il l'emmenait au restaurant.

Dan et son fils

Exceptionnellement, le Dr Costes termina sa dernière intervention en fin d'après-midi. Il rangea quelques affaires dans son porte-bagages, puis échangea sa tenue de chirurgien contre une combinaison noire et un casque intégral. Il ressemblait à un superhéros. En empruntant l'autoroute en direction de Saint-Malo, il se sentait fatigué, mais heureux de retrouver son fils qui l'attendait avec Béatrice dans leur maison de vacances. Ferdinand, que tout le monde surnommait Ferdi, était un adolescent doux et rêveur. Il venait d'avoir 16 ans et sa décision était prise : il serait philosophe, pas professeur, mais philosophe quand même. Son père essayait de lui expliquer que ce n'était pas un métier, mais rien n'y faisait.

Dan avait attendu un certain temps avant de se décider à faire un enfant. Au moment de sa rencontre avec Béatrice, il était déjà un chirurgien très sollicité. Il l'avait tout de suite prévenue : d'accord pour bâtir ensemble une famille – pour la première fois, il avait eu envie d'être père –, mais il n'était pas prêt au moindre sacrifice. Elle devait le savoir, sa carrière passerait avant tout. Il fallait qu'elle le suive, sans états d'âme, dans sa démarche professionnelle. Ce défi ne l'avait pas effrayée. Béatrice l'aimait et savait qu'il faudrait renoncer à beaucoup de choses, mais elle considérait qu'il était l'homme de sa vie et que cela impliquait des choix. Elle avait tout de suite compris que pour Dan le temps ne prenait de valeur qu'à l'instant où il pénétrait dans son bloc. Quand il opérait, il avait beaucoup de mal à s'arrêter, à sortir de sa bulle pour retrouver une vie normale. Pourtant, une fois par an, il posait son bistouri, abandonnait ses patientes et emmenait Ferdi pendant

une semaine, à moto, rien que tous les deux. Il chargeait sa Harley dans un train, sur un bateau, l'envoyait par fret quand il devait prendre l'avion, et en route pour les destinations les plus fantasques. Il aimait sentir son fils s'agripper à lui, assis sur le porte-bagages. Ensemble, ils avaient parcouru des milliers de kilomètres, visité de nombreux pays.

À la nuit tombante, seul sur la route, Dan roulait toujours vers la Bretagne. Il se coucherait sans réveiller Béatrice et le lendemain, Ferdi et lui vogueraient vers les îles anglo-normandes, embarquant la moto sur le car-ferry à grande vitesse. Sur place, pendant sept jours, ils s'arrêteraient pour dormir là où le destin les guiderait. Ne rien planifier représentait pour Dan le luxe ultime. Parfois, lorsqu'il s'apercevait que ses opérations étaient fixées six mois à l'avance, cela lui donnait envie de fuir, mais il savait aussi que son équilibre passait par là. Ne rien laisser au hasard était devenu son fardeau, dans une vie entièrement programmée. Il s'arrêta dans une station-service pour faire le plein et boire un café. Son portable sonna. Sans même regarder le numéro qui s'affichait sur l'écran, il décida de ne pas répondre. Une vingtaine de messages s'étaient déjà accumulés. Il remit son casque, enfourcha sa Harley et reprit la route.

Quand il arriva à Saint-Malo, moins tard que prévu, Béatrice l'attendait devant la maison. Elle était heureuse de pouvoir le serrer dans ses bras. Épuisé, il se coucha et s'endormit très rapidement. Lorsqu'il se réveilla, vers 10 heures, Ferdi et Béatrice étaient déjà debout depuis longtemps. Ils avaient préparé un de ces petits déjeuners qu'il n'avait jamais le temps de prendre à Paris. Il décida de rester là un moment et de ne

prendre le ferry qu'à 16 heures. Dan savourait à l'avance la perspective d'une semaine sans la moindre opération à l'horizon : pas de seins, pas de nez ou de morceaux de chair à sculpter, pas d'odeur d'éther, pas d'instruments en acier qui s'entrechoquent. Juste Ferdi et lui, libres, sillonnant des routes tortueuses, sans personne. Il attrapa son téléphone. Avant de le couper, il regarda les messages ; il y en avait beaucoup trop de la même provenance. Il effaça l'ensemble et appuya avec délectation sur le bouton « éteindre ».

Sophie, en avance pour dîner

Le dimanche suivant, Camille et Bertrand attendaient leurs amis pour le dîner rituel. Ce soir-là, Alice devait faire son grand retour. Sophie avait appelé dans l'après-midi pour demander à Camille si elle pouvait la voir un peu avant l'arrivée des invités. Elle avait des confidences à lui faire. Sophie avait toujours besoin de parler, et décortiquait par le menu les histoires des uns et des autres. Il fallait absolument qu'elles se voient avec Camille, en tête à tête.

À 19 heures, assise dans le salon, Sophie arborait cet air mystérieux que Camille connaissait par cœur. Fébrile, elle donnait l'impression d'avoir tant de révélations à faire qu'elle ne savait par où commencer.

— Et si on essayait par le début ? proposa Camille en souriant.

Sophie, sentant qu'elle aurait peu de temps, entra dans le vif du sujet. Elle avait revu le Dr Costes. Là, elle marqua un temps pour vérifier que Camille avait abandonné toute ironie. C'était lors d'une visite de contrôle. Au passage, Sophie insista sur le

fait que sa poitrine était superbe, les cicatrices invisibles ; bref, du grand art. Comme elle avait, depuis l'opération, noué des liens avec Dan – tous ses proches disaient Dan – et sa femme Béatrice, qu'ils étaient devenus plus intimes, elle avait, profitant de ce rendez-vous, cherché à en savoir plus. Allait-elle oser lui parler d'Alice ? Comment aborder ce sujet ? Elle trouva le moyen d'assouvir sa curiosité en racontant à Dan les dîners du dimanche chez Camille et Bertrand. Elle était même allée jusqu'à suggérer, pour voir sa réaction, de les faire inviter, Béatrice et lui. Après tout, ils pourraient très bien s'entendre avec Bertrand et leurs amis. Pour décrire les gens habituellement présents à ces réunions dominicales, elle avait prononcé distinctement le nom d'Alice, guettant sur le visage du chirurgien un trouble, une légère rougeur sur les joues, mais il n'en fut rien. Dan resta impassible, uniquement concentré sur le contrôle des implants.

— Tu te rends compte, il cache bien son jeu, ajouta Sophie.

Cependant, il y avait plus étrange. Si le nom d'Alice n'avait rien provoqué chez lui, lorsque Sophie avait prononcé celui de Camille, il avait tout de suite réagi, étant même allé jusqu'à tenter d'articuler une phrase. Il avait un peu bégayé, et Sophie n'avait pas pu en saisir le sens, ni osé lui demander de répéter, mais son expression ne laissait pas de doutes. Subitement, le sujet l'avait réveillé, il avait même relevé les yeux, signe d'un intérêt soudain.

— Dis-moi, ma chère Camille, on dirait qu'il te connaît ?

— Mais pas du tout !

Camille fit un non déterminé de la tête. Sophie se rendit compte qu'elle avançait sur un terrain glissant, elle prétendit

avoir dû mal comprendre. Enfin, c'était pourtant simple. Alice lui avait forcément parlé de Camille, c'est pourquoi Dan avait tilté en entendant son nom. Malheureusement, Sophie n'avait pas réussi à distinguer précisément ses paroles, mais ça semblait élogieux. Assurément, Alice lui avait dit beaucoup de bien de Camille...

— Tu penses qu'elle aurait pu dire du mal de moi ? interrogea cette dernière.

Sophie comprit qu'elle commençait à l'agacer et qu'il valait mieux en rester là. Elle se demanda, tout de même, comment elle devait se comporter ce soir avec Alice. Pouvait-on lui poser des questions ? Sophie était survoltée. Malgré les fenêtres ouvertes, elle était en nage. Camille lui conseilla de ne rien dire, ne serait-ce que pour ne pas effrayer leur amie. Si elle désirait en parler, Alice était assez grande pour le décider, mais il était sûr que, pour tout le monde, cette relation devenait de plus en plus mystérieuse.

— Elle a de la chance, quand même, Dan est sublime !

Ce fut la dernière cartouche utilisée par Sophie pour démasquer Camille, qui resta de marbre. Puis Sophie fut réduite au silence par l'irruption de Bertrand qui sortait de la cuisine pour accueillir les premiers arrivants. Il fit rapidement une bise à Sophie qui sursauta, persuadée qu'il venait d'entendre leur conversation. Camille la rassura. On n'entendait rien depuis la cuisine. Tout le monde était là, Alice arriva juste après. Ils seraient sept à table. Camille n'avait jamais eu beaucoup d'appétit, faire la cuisine lui donnait souvent des nausées. Elle avait mis un poulet au four, des

pommes de terre dans la friteuse et préparé une grande salade verte. Bertrand commença à servir les convives.

Florian, avant de créer avec Sophie une entreprise de lingerie, avait été médecin généraliste. Ce métier, il avait attendu de l'exercer pour découvrir qu'il ne l'aimait pas, et l'avait abandonné sans hésiter. Il avait connu Bertrand au collège et ne l'avait jamais perdu de vue. C'est Florian qui avait conseillé à sa femme de consulter le Dr Costes lorsque, après son deuxième accouchement, elle avait songé à se faire refaire la poitrine. Il avait su, par ses anciennes relations, que ce chirurgien était le meilleur et qu'il accomplissait des miracles. La discussion autour de la table était très animée. Le séjour à la montagne approchait, dans deux mois ils partiraient tous dans le chalet qu'ils louaient habituellement. Ils préféraient l'air vif des sommets, les journées paisibles, rythmées par de longues promenades, les siestes interminables, les repas sur la grande terrasse en bois surplombant la vallée. Viendraient aussi les enfants de Camille et Bertrand, ainsi que ceux d'Arielle et Louis ; ce serait très joyeux. Ils étaient impatients. Au bout de la table, Alice n'avait pas ouvert la bouche. Ayant annoncé d'emblée que son projet était de passer l'été à Paris, elle suivait sans écouter, elle était là et ailleurs. Sophie ne put s'empêcher de lui dire :

— Ça va, Alice ?

Sur la défensive, Alice était légèrement repliée dans son coin. Après avoir goûté au poulet, Sophie déclara qu'il était trop salé, avant de s'adresser à Camille :

— Tu es amoureuse, ma parole !

Puis, se retournant vers Alice :

— C'est surprenant, j'aurais pourtant juré que c'était plutôt toi, à moins que ce ne soit Touria...

La discussion s'arrêta net. Chacun semblait pétrifié par les paroles intempestives que Sophie venait de prononcer sous couvert de plaisanterie. C'était tombé à plat. Elle tenta vainement de faire diversion. Pendant ce temps, Alice regardait fixement son assiette en séparant un à un les filaments du poulet. Dans ce genre de situation, l'enlèvement semblait inéluctable. Sophie ne parvint pas à y échapper. Alors, elle crut bon de raconter le bonheur d'avoir retrouvé, grâce à son opération, l'envie de remettre de la lingerie, en plaisantant sur le fait qu'elle était bien placée pour ça. Ensuite, elle poursuivit sur le génie du chirurgien qui l'avait si bien opérée. Prenant son mari à témoin, elle fit l'éloge de « sa main si sûre et de son sens des proportions ». Plus Sophie parlait, plus l'atmosphère autour de la table se tendait. Personne ne trouvait le moyen de détourner la conversation. Impuissante, Camille essayait de dire à Alice de ne pas s'inquiéter, de laisser passer l'orage, mais c'était déjà trop tard. Celle-ci se leva d'un bond, jetant sa serviette sur la table, lançant un regard désolé en direction de Camille. Le temps que Sophie tourne la tête, Alice avait déjà claqué la porte.

— Mais qu'est-ce que j'ai dit de mal ? s'excusa-t-elle.

— D'après toi ? lui répondit Camille en jetant la carcasse du poulet à la poubelle.

Dan, seul avec Ferdi

La moto glissait le long des petites routes qui serpentaient à travers l'île de Guernesey. L'air frais et vif était chargé du

parfum des hortensias qui défilaient sous leurs yeux. Dan sentait son fils le serrer un peu plus fort dans les virages. Ferdi avait grandi trop vite. À son âge, il était déjà plus grand que son père. Par moments, il testait son équilibre et relâchait l'emprise de ses bras. Dan avait choisi cette île pour leur escapade annuelle car il avait envie de voir les monolithes de l'âge de bronze, de caresser la rudesse de ces blocs de granit millénaires. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner dans une de ces vieilles tavernes anglaises qu'on trouve au bord de la route. Là, ils purent parler « d'homme à homme », mais il n'y avait aucune manifestation particulière de virilité dans leur relation, faite, au contraire, de délicatesse, de pudeur et de sensibilité. Ferdi était un garçon très réfléchi, mais assez renfermé, plutôt timide. Pas facile de le faire parler. Dan aimait ces jeux de cache-cache psychologique qu'il pratiquait avec son fils. Une fois qu'ils eurent passé commande, la conversation s'engagea.

— Ta mère m'a dit que ta décision était prise. C'est définitif et non négociable : tu seras philosophe, c'est bien ça ?

— Philosophe, oui, mais pas prof.

— C'est quoi, cette lubie ?

Ferdi eut un sourire et se contenta de répondre :

— J'ai le temps de voir. Quand je dis ça, c'est parce que je n'ai pas d'idée précise pour choisir maintenant. Par contre, je sais que la philo m'intéresse. Et puis finalement, toi aussi tu es philosophe, d'une certaine façon.

Dan accueillit ce jugement ironique avec bienveillance, et confirma qu'on pouvait le considérer comme un philosophe amateur. Un philosophe des corps, peut-être. Ferdi ajouta :

— Et de l'amour ?

Son père fut surpris par cette dernière remarque. Plaisanterie mise à part, ce sujet tracassait Ferdi. C'était de son âge, n'est-ce pas ? Il était en train de lire *Le Banquet* de Platon, et avoua que ce n'était pas toujours facile à comprendre. Il avait du mal à se resituer dans une époque où l'homosexualité était la règle dominante. Dan lui signala qu'on allait peut-être bientôt y revenir. Cette lecture conduisait quand même Ferdi à soulever des questions auxquelles il n'avait pas songé jusqu'ici. Il se demandait, par exemple, si, en tant que médecin, Dan considérait que l'amour était une maladie. À l'appui de cette hypothèse, il souligna qu'on disait « tomber amoureux », comme on dit « tomber malade ». Ferdi savait qu'il abordait là un des sujets préférés de son père. C'était une manière de lui montrer que la philosophie pouvait mener à tout. Il avait vu, dans la bibliothèque du bureau de Dan, une incroyable quantité d'ouvrages spécialisés traitant des théories médicales sur l'amour, en particulier dans la médecine médiévale. Dan s'étonna que son fils ait eu la curiosité de fouiller dans cette partie rébarbative de ses livres.

— Tu y as jeté un coup d'œil ?

Ferdi expliqua qu'il avait essayé, mais que ça le dépassait complètement. En plus, c'était souvent écrit en ancien français, qu'il ne comprenait pas toujours.

— Genre Diafoirus, si tu vois ce que je veux dire.

L'adolescent attendait que son père se lance dans l'un de ses traditionnels discours, tout en essayant de se retenir de rire. Dan se plia donc docilement à cette attente un peu moqueuse. Il décrivit, en jouant le rôle d'un médecin imaginaire de l'époque de Molière, à la manière de Louis Juvet dans *Knock*,

les symptômes de l'amour tels qu'on les dépeignait dans la médecine du Haut Moyen Âge : perte de la voix, rougeurs enflammées, obscurcissement de la vue, sueurs soudaines, désordre du poulx, et, à la fin, quand l'âme est entièrement abattue, détresse, stupeur et pâleur. Ferdi ne résistait plus et riait franchement en demandant :

— Mais docteur, comment est-ce que ça s'attrape ?

La réponse fut sans appel :

— Par les yeux ! Cela passe ensuite par le foie, puis par le cœur, jusqu'à ce que la bile noire envahisse le cerveau.

Ils riaient maintenant tous les deux, mais Dan avertit son fils qu'il ne fallait pas prendre cette pulsion à la légère. S'il y avait une chose sur laquelle aucun progrès n'avait été réalisé par la médecine au cours des siècles, c'était d'arriver à faire la différence entre une passion amoureuse, considérée comme normale, et certaines formes pathologiques de cette même passion. L'une comme les autres pouvaient conduire à des comportements excessifs, parfois délirants et même, heureusement pas trop souvent, à des passages à l'acte criminel. Ferdi, encouragé par l'interprétation de son père, choisit le rôle du benêt, écarquillant des yeux ronds ; il n'en revenait pas qu'on puisse attraper une maladie aussi grave d'une façon si banale. Il demanda si la philosophie pourrait le mettre à l'abri de tels risques.

— Rien n'est moins sûr ! Dans ce domaine, on n'est jamais trop prudent, conclut le Dr Costes.

L'insomnie de Camille

Bertrand s'était endormi. Dans le noir, Camille songeait au départ précipité d'Alice. Elle n'arrivait pas à se détendre. Tant d'événements lui revenaient à l'esprit. Elle repensait à Antonin, à l'enchaînement des épisodes de la vie d'Alice, à la rapidité avec laquelle ces deux histoires s'étaient succédé, à leur opacité. N'aurait-elle pas dû, à l'époque, tout faire pour rencontrer Antonin ? En tout cas, elle ne reproduirait pas la même erreur avec Daniel Costes, le sublime chirurgien, le mystérieux magicien des corps, l'inatteignable maître des âmes, le mythe du docteur dans toute sa splendeur, la figure préférée des romans à l'eau de rose. La patiente fascinée par la blouse blanche négligemment entrouverte... Oui, mais voilà, il était de plus en plus évident que, contrairement à ce que croyait Alice, le Dr Costes n'était absolument pas libre, et pas près de le devenir. Qu'en était-il de son côté ? Personne d'autre que lui ne pouvait lire dans ses pensées ; avait-il seulement le temps d'en avoir, des pensées ? Cette histoire se présentait comme un film muet dont les personnages auraient porté un masque. Pourquoi Alice entretenait-elle le mystère ? Avait-elle peur de le perdre ?

Camille étouffait, se tournait d'un côté puis de l'autre. Elle regardait Bertrand, impassible, respirant profondément comme un enfant sage. Le Dr Costes la hantait, elle n'arrivait pas à effacer son image. Était-ce lui qui l'empêchait de trouver le sommeil ? Elle tentait de se souvenir de chaque seconde de leur trop brève entrevue, de dessiner chacun de ses traits, de déterminer la couleur hâlée de sa peau, de se souvenir du petit bouddha en or accroché au bout d'une fine chaîne, de ses cheveux noirs. Camille prenait conscience que la folie

amoureuse d'Alice pouvait être contagieuse, et qu'à travers son amie le chirurgien avait réussi à l'envoûter ; à moins qu'il ne possédât, grâce à ses mains d'argent, un philtre s'insinuant subrepticement dans la chair de ses victimes. « Oui, c'est ça », se dit-elle en allumant une cigarette à la fenêtre de la chambre. Ses victimes, elle ne voyait pas d'autre mot. Dans le rêve éveillé de Camille, le Dr Daniel Costes était une sorte de gourou charismatique et maléfique. Toutes les femmes étaient métamorphosées en patientes dont il pénétrait le cerveau en même temps que le corps. Il n'avait même pas effleuré sa peau, et pourtant, elle ressentait ce magnétisme qui agissait à distance.

Dans son sommeil, Bertrand se mit à grogner, à cause de l'odeur de tabac. Camille le regarda, eut honte de ses divagations et écrasa la cigarette dans un cendrier qu'elle recouvrit d'une coupelle. Puis elle entreprit de chasser le diable de son esprit. Elle retourna sous les draps et essaya de deviner les fameuses paroles qu'il avait confiées à Sophie à son sujet. Elle imaginait certaines phrases, plus flatteuses les unes que les autres. « Oui, je l'ai rencontrée. Elle est venue me voir. Elle a l'air très sympathique. Comment s'appelle-t-elle ? Camille ? Quel joli prénom. Elle est élégante. Elle est gracieuse, votre amie. C'est une belle personne. J'aimerais bien la revoir. » bercée par ce chapelet d'amabilités, Camille finit par s'endormir, tandis que ses pensées roulaient comme un vieux chemin de fer à travers la campagne.

Camille et Alice s'expliquent

Il y avait toujours trop de bruit dans ce restaurant japonais, mais Camille et Alice aimaient bien cet endroit. Elles réservaient chaque fois la même petite table dans un renfoncement près du jardin. Depuis l'esclandre provoqué par Sophie, cinq jours auparavant, les deux femmes ne s'étaient pas revues. Le temps était venu pour Camille de faire le point, d'essayer de comprendre ce qui avait pu mettre Alice dans un tel état. Certes, comment ne pas être agacée par le comportement maladroit de Sophie ? Là-dessus, Camille était d'accord. Son attitude avait été grossière, déplacée même, mais elle espérait qu'Alice, ayant réfléchi, ne l'avait pas pris pour elle. Selon Camille, c'était limpide : par une sorte de jalousie malade, Sophie avait toujours essayé de semer la zizanie entre elles. Il n'y avait pas à chercher plus loin. Leur amitié était une chose si rare, si précieuse entre femmes qu'elle ne pouvait que susciter l'envie ; surtout chez une personne dont tout le monde se méfiait. Alice hocha la tête comme si une idée noire l'avait traversée :

— Tu penses qu'elle a parlé de moi à Dan ? Tu crois qu'il a compris qu'elle était au courant ?

Camille avait toujours du mal à faire le rapprochement entre ce Dan dont parlait Alice et le Dr Daniel Costes qu'elle avait rencontré. Elle avait l'impression qu'il s'agissait de deux personnes différentes, opposées, comme Dr Jekyll et Mr Hyde. Elle tenta, cependant, de la rassurer. Il s'agissait, pour Sophie, d'une simple visite de contrôle. Camille ne pouvait imaginer qu'un homme aussi débordé se répande en confidences sur sa vie privée auprès d'une patiente, mais, selon Alice, Sophie était une véritable teigne. Si elle souhaitait semer

la discorde entre elles depuis toujours, il était évident que détruire sa relation avec Dan ne lui aurait pas déplu non plus.

— Il suffit d'une phrase.

En plus, le moment était mal choisi. Alice expliqua à Camille à demi-mots que les événements se précipitaient. Camille l'invita à poursuivre :

— Raconte.

Elle pressentait, dans ce qu'Alice s'apprêtait à lui dire, d'ombrageuses révélations. Celle-ci baissa la tête et parla à voix basse. C'était fini entre Dan et Béatrice, terminé. Ils se séparaient.

— Oui, ça y est !

Alice triomphait. Dan lui avait tout raconté. Au fond, ça ne s'était pas si mal passé. Ils s'étaient déjà beaucoup éloignés à cause du travail, de la lassitude de la vie conjugale. Les révélations d'Alice sur cette séparation, la jubilation qu'elle éprouvait à la perspective de ce naufrage serraient le cœur de Camille. Elle trouvait indécent qu'on puisse se réjouir d'une telle tragédie. Était-ce le fait de perdre un peu plus son amie, de la voir ainsi prendre le large ou l'envie soudaine d'être à sa place ? Et puis, elle ne pouvait s'empêcher de penser à Bertrand qui, subitement, lui annoncerait qu'il la quittait. Tout se mêlait. Elle eut envie de pleurer, mais tâcha de faire bonne figure. Alice allait-elle déménager, s'installer rue des Saints-Pères, derrière ces grandes fenêtres où Camille l'avait aperçue l'autre matin ? Non. Dan laissait l'appartement à Béatrice, il cherchait un hôtel particulier près du cabinet, du côté des Invalides.

— Du côté des Invalides ? répéta Camille.

Oui, mais ce n'était pas tout. Alice avait gardé le plus incroyable pour la fin. Dan l'avait demandée en mariage.

— Non ! Vous allez vous marier ? Mais c'est fantastique !
Camille n'en revenait pas.

— Enfin, ajouta-t-elle, il faut d'abord qu'ils divorcent.

Alice hésita, puis, baissant encore d'un ton, expliqua que Dan et Béatrice avaient engagé la procédure depuis un bon moment. Il ne lui en avait pas parlé avant, car c'était délicat. Camille sentit un frisson courir le long de sa jambe.

— Tu te rends compte ? ajouta Alice, les yeux illuminés.

Ils allaient se marier cet été, et partiraient ensuite en Thaïlande. Camille eut la tête qui tourne, mais elle se redressa, tenta de sourire, et l'embrassa pour la féliciter. Alice, elle, ne voyait, n'entendait déjà plus rien.

Dispute

Ferdi était parti rejoindre ses cousins en Dordogne. Dan et Béatrice étaient rentrés à Paris. Ils avaient gardé Polo, le shiba inu, afin qu'il n'agresse pas le petit, et non moins mâle dominant, chihuahua des cousins, que Polo ne pouvait pas sentir. Le lendemain, six interventions attendaient le chirurgien à Neuilly. Cette semaine de vacances avec Ferdi avait été enchantée, mais maintenant il fallait rattraper le retard. Demain, à l'aube, il serait de nouveau dans sa bulle, tout lui semblerait loin. Daniel Costes détestait les vacances, il n'en avait pas les clés, il préférait la lumière du scialytique, les champs stériles ; c'était là qu'il pouvait respirer. Il avait atteint une telle maîtrise. Il voulait profiter de chaque minute de cette

incroyable habileté, qui ne pouvait, par nature, qu'être éphémère ; jusqu'à ce qu'un jour il découvre, au bout de ses doigts, un léger tremblement.

Pour cette dernière soirée avant de reprendre le travail, il dînerait dans la cuisine avec Béatrice. Son portable sonna, il le mit instantanément en mode silencieux. Béatrice était curieuse de savoir comment s'était passée leur virée entre hommes. Dan lui raconta les premiers émois de Ferdi, ses questionnements sur ses sentiments naissants à l'égard d'une jolie brune aux yeux sombres. Il évoqua ses réponses maladroites au : « Papa, c'est quoi tomber amoureux ? » Parce qu'à bientôt 50 ans, Dan ne le savait toujours pas très bien. Béatrice était surprise. Voyant que son fils avait changé, elle se doutait bien de quelque chose, mais il ne lui avait parlé de rien. Elle aurait préféré que Ferdi l'interroge, ainsi elle aurait pu lui dire que l'amour est ce qu'il y a de plus éblouissant, que rien de plus beau ne peut arriver dans la vie. Dan la taquina sur son éternel romantisme, mais c'était aussi pour ça qu'il l'aimait, pour le caractère irrévocable de son attachement. Souvent, elle se sentait comme Pénélope. Du temps sans lui, elle aurait pu en tapisser les murs de leur appartement.

Dan débarrassa la table, s'installa à côté d'elle dans le canapé du salon et la serra dans ses bras. Elle reprit leur conversation avec une pointe d'ironie. Donc, à son âge, il ne savait toujours pas ce que c'était de tomber amoureux ? Il sourit, expliquant qu'il ne s'agissait pas de l'amour comme l'envisagent les adultes, mais de ces amourettes d'adolescents, et qu'il avait pris conscience en discutant avec son fils que, pour sa part, lui-même n'avait jamais connu cela. Peut-être

avait-il été trop pris par ses études, par son travail ? Béatrice le regardait s'empêtrer dans sa démonstration. Elle glissa la main entre le coussin et l'accoudoir du canapé, et sortit une trousse de maquillage qu'elle posa sur la table.

Puis, le regardant droit dans les yeux :

— Tu es sûr ?

Camille revient

En sortant du restaurant, Camille avait besoin de marcher. Elle déambula jusqu'au jardin des Tuileries. Un petit manège y était installé. Elle s'assit pour regarder les enfants tourner sur les chevaux ailés. Hypnotisée par la ronde des cavaliers, elle se sentit soudain terriblement seule, et parvint à s'arracher à cette méditation pour rentrer chez elle. Bertrand vit tout de suite que quelque chose n'allait pas. Camille lui raconta alors l'exaltation d'Alice, ses projets de noces.

— Noces de plumes, déclara Bertrand pour relativiser et essayer de la rassurer.

Camille lui sourit. Elle alla dans la salle de bains, resta un long moment sous la douche et se réfugia directement avec sa serviette sous les draps. Bertrand voulut l'enlacer, Camille eut un léger mouvement de recul. Il éteignit la lumière, lui prit la main, essaya de la masser pour qu'elle s'apaise. Ils restèrent ainsi dans le noir sans dire un mot, puis Bertrand s'endormit. Camille fixait le plafond, étranglée par l'idée de ne servir à rien, de n'exister qu'à travers les autres, de vieillir doucement sans que personne s'en aperçoive. Le lendemain, en se regardant dans la glace, elle vit que ses rides s'étaient creusées

encore un peu plus. Était-ce le désir d'effacer les marques du temps, ou bien l'envie de revoir le Dr Costes ? Camille n'était jamais complètement dupe d'elle-même ; elle savait très bien ce qu'elle faisait et ne se laissait pas abuser par ce qui lui trottait dans la tête. Sa curiosité malade, ses sensations contradictoires sur les propos d'Alice se mêlaient. Camille appela Élisabeth, au cabinet.

— Il est complètement débordé, lui répondit la secrétaire, sur un ton beaucoup plus bienveillant que celui que Camille lui avait entendu la première fois. Redonnez-moi votre numéro, je vais voir ce que je peux faire.

En fin d'après-midi, Élisabeth la rappela. Le docteur la recevrait le lendemain, à 11 heures. Après une nuit envahie par les songes, Camille se maquilla les yeux, choisit une petite robe bleue et des ballerines pour se sentir légère. Au coin de la rue, elle héla un taxi, direction rue de Tourville. Son cœur se mit à battre plus fort lorsqu'elle pénétra dans la salle d'attente. Attrapant un magazine pour se donner un air détaché, elle eut à peine le temps de l'ouvrir que le Dr Costes vint la chercher. Elle sentit sa gorge se nouer quand il lui demanda ce qui l'amenait. Camille lui montra ses ridules aux coins des yeux. Il écarta délicatement ses cheveux et la regarda avec intensité. Les doigts du chirurgien s'attardaient sur les contours de son visage, de son cou, ses mains étaient douces, on aurait dit deux ailes de papillon. Elle releva la tête et le fixa. Il sourit.

— C'est trop tôt, revenez me voir dans cinq ans.

— Je sais, lui répondit Camille.

— Si vous savez, pourquoi êtes-vous là ? lui rétorqua-t-il, l'air surpris.

— Je sais pour vous et Alice.

Tout semblait s'être figé, les secondes, leurs souffles, le visage du médecin. Après un silence pesant, celui-ci s'installa à son bureau, et fit signe à Camille de s'asseoir en face de lui. Puis il murmura :

— Que voulez-vous dire ?

Camille prit une profonde inspiration et commença à lui raconter. Bien sûr, ses interrogations devaient lui sembler déplacées, mais elle s'inquiétait pour Alice. Camille parlait sans s'interrompre. Tout se précipitait, sa gêne se transformait en honte. Sans dire un mot, il entrouvrit un tiroir et posa sur le bureau une lettre.

— Lisez !

Camille était livide.

— Lisez à voix haute, s'il vous plaît, répéta-t-il.

Lentement, elle s'empara de la lettre et s'exécuta d'une voix tremblante.

Mon adoré, comment te prouver mon amour, si ce n'est en t'écrivant chaque jour ? Dès l'instant où je t'ai vu, plus rien n'a été pareil pour moi. Lorsque je pense à toi, c'est-à-dire à chaque seconde, mon esprit divague, je te donne ma vie comme on se donne à Dieu. Je suis là, en silence. Je t'aime pour l'éternité.

Alice.

Camille replia la feuille, referma l'enveloppe. Les murs, les meubles, Dan lui-même apparaissaient comme des anamorphoses. Était-il obligé de lui faire lire ça ? Que voulait-il

lui signifier par cette indiscretion ? La provoquer ? Cette scène devenait absurde. Camille reprit :

— Je ne comprends pas ce que vous faites.

Ce furent les seuls mots qu'elle eut la force de prononcer. Le Dr Costes sembla soulagé, sans raison particulière, si ce n'est cette dernière phrase de Camille. Sans la regarder, il tendit le bras vers le tiroir de son bureau, puis, ayant vérifié qu'elle pouvait voir ce qu'il contenait, il finit de l'ouvrir d'un geste appliqué. Il était rempli de lettres semblables à celle posée sur le bureau, des dizaines, voire des centaines de lettres.

— Vous ne comprenez pas ? Eh bien, je vais vous dire, moi non plus.

III

AMOUR FATAL

Aveux platoniques

Dan et Camille s'étaient levés et restaient immobiles, fixant la lettre. Ils n'avaient rien à ajouter à ce qui était devenu un épais brouillard installé là, entre eux, en dehors de leur volonté. Camille se tint au bureau pour ne pas tomber, osant à peine le regarder. En théorie, c'était fini. Elle allait partir. Ils étaient supposés ne plus se revoir avant longtemps. Ne lui avait-il pas dit que c'était prématuré de toucher à ses petites rides ? Ils ne se reverraient donc pas avant des années. Cette perspective lui sembla, tout à coup, inenvisageable. Ne pas le revoir faisait ressembler sa vie à un jour sans fin. En levant les yeux, elle découvrit que lui non plus ne bougeait pas. Il n'avait même pas fait un pas pour la raccompagner jusqu'à la porte, restant là, à attendre, sans raison. Ils ne disaient rien, ni l'un ni l'autre, et cela ne les gênait pas. C'était une sensation à la fois incongrue et délicieuse. Ce moment où rien ne se passait, où ils étaient juste debout, l'un en face de l'autre, comme deux présences physiques vivant en harmonie. C'était presque érotique, mais il était difficile d'expliquer pourquoi. Camille finit par briser ce silence. Elle évoqua la dispute et sa rupture avec Alice lorsqu'elle l'avait informée de leur première rencontre. Alice avait été furieuse, elle s'était sentie trahie. Camille se demandait, davantage encore aujourd'hui, pourquoi le Dr Costes avait fait semblant, alors, de ne pas savoir de qui il s'agissait. Il lui répondit, avec une placidité déconcertante, qu'il ne s'en souvenait plus, qu'il pouvait y avoir, à l'époque, mille raisons à son mutisme. Camille comprit qu'il était

préférable d'avancer lentement vers lui, de ne surtout pas le brusquer.

Il attendait, toujours immobile. Une expression, à peine perceptible sur son visage, montrait qu'il s'était soustrait au temps, que ses patientes dans la salle d'attente avaient soudain perdu leur importance. Il était clair que Dan avait, par-dessus tout, envie de l'écouter. Camille lui expliqua que sa brouille avec Alice l'avait déçue, et que, d'une certaine façon, elle se sentait coupable, sans pour autant s'avouer les raisons de cette culpabilité.

— C'est vrai, après tout, pourquoi devrais-je m'en vouloir ? dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Camille raconta qu'elle était même allée voir le confesseur qui l'avait préparée à sa communion. Elle parlait de cet épisode à voix basse, comme pour lui suggérer la scène, avec un sourire gêné. En réalité, elle avait fini par admettre que son trouble, ses insomnies, cette forme d'idée fixe avaient commencé à partir de sa visite au cabinet. Au départ, elle avait pensé que c'était le sort d'Alice qui la préoccupait, mais elle était bien obligée de reconnaître que c'était lui qui occupait ses pensées. Elle en avait trop dit et voulut se rattraper. Il ne devait pas se méprendre sur le sens de ses propos. Elle aimait son mari, ses enfants, sa vie, et n'avait pas du tout le désir d'en changer, ni d'y ajouter quoi que ce soit, ou qui que ce soit. La façon dont Dan s'était imposé dans son esprit la surprenait d'autant plus que cela ne pouvait aboutir à rien. Ce n'était pas un sentiment, mais un fait brut : Camille ne parvenait pas à l'oublier, c'était comme ça, même si cela ne la conduisait nulle part.

À ces mots, Dan sembla soulagé. Il lui confia que le jour où il l'avait vue, il avait éprouvé quelque chose de semblable. Ça l'intriguait. Il lui raconta ses conversations avec sa femme, avec son fils, cette découverte qu'il avait faite à propos de sa propre existence, la conviction qu'il avait de n'être jamais tombé amoureux. Pour se faire comprendre, il insista sur ce qui avait déclenché cette certitude : l'incapacité à répondre à son fils qui l'interrogeait à ce sujet.

— Je sais bien que ça semble incroyable, quand je dis ça, reprit-il.

Selon lui, l'arrière-plan de tout cela était les affres dans lesquels l'avait plongé Alice et la découverte, en rencontrant Camille, que celle-ci était la seule avec qui il pouvait en parler. Camille avait eu l'intuition qu'il fallait l'aider, aller plus loin, car lui, de son côté, n'oserait pas.

— Vous croyez qu'on est tombés amoureux ? demanda Camille.

— Je ne sais pas, dit-il sans hésiter.

Cette réponse apaisa Camille. Elle n'aurait pas souhaité qu'il prenne sa question pour une déclaration. Si cela avait été le cas, elle aurait attendu qu'il se dévoile en retour. L'amour n'est-il pas, avant tout, l'espoir d'être aimé par la personne choisie ? Aimer quelqu'un sans rien attendre de lui serait une sorte de sacrifice dénué de sens. Elle découvrait, en parlant d'Alice avec Dan, à quel point cela l'entraînait dans une totale confusion de ses sentiments.

Cadeaux d'Alice

Le Dr Costes s'était accroché à Camille comme à une bouée que l'on attrape in extremis, en pleine mer, avant de se noyer. Elle était apparue au bon moment. Après s'être débattu seul dans la tourmente, à l'instinct, sans boussole, il avait trouvé en elle une île où il pouvait se mettre à l'abri, se défaire de ses peurs. Le nom d'Alice avait immédiatement résonné comme une tornade. Lorsqu'il avait senti le danger, il avait d'abord pensé en parler à sa femme, mais il n'avait pas osé. Il redoutait que celle-ci lui reproche d'avoir initié avec Alice un jeu de séduction, un peu comme les femmes victimes d'un viol qu'on soupçonne d'avoir provoqué leur agresseur. Béatrice parlait souvent du temps qu'il consacrait à ses patientes, du rapport trop privilégié qu'il avait tendance à établir avec certaines d'entre elles. Pesaient sur lui, comme on dit dans les prétoires, de « fortes présomptions de culpabilité ». Béatrice aurait pu croire à un adultère qui tournait mal. À la réflexion, cela y ressemblait effectivement. Lui en parler n'aurait eu pour effet que d'alimenter ses soupçons. Il devait s'en sortir par ses propres moyens. Cela faisait partie des risques du métier. Il avait envisagé de consulter, à l'hôpital Saint-Denis, un ami psychiatre avec qui il avait, par le passé, fait une analyse, mais il n'avait pas eu le cœur d'en rouvrir le dernier chapitre, et il n'était finalement pas allé le voir. Parler, raconter ce qu'il subissait, c'était donner un corps à ce qui, autrement, restait de l'ordre d'un cauchemar en forme de nuage noir, aménager un lieu de vie pour cette histoire morbide. Se taire l'aidait à exiler ses frayeurs. Dan s'était mis à parler sans s'arrêter, cela ne lui ressemblait pas. Camille l'écoutait avec un mélange d'incrédulité, d'effroi et de fascination.

Alice était-elle vraiment cette inconnue dont il faisait le portrait morbide, à la frontière de la démence ? Disait-il la vérité à propos de tous ces cadeaux qu'il avait reçus ? Cela semblait si invraisemblable. Camille imaginait une sorte de caverne disparate. Chaque jour venait s'ajouter une nouvelle offrande dédiée à leur amour. Il y avait, caché là, un parfum avec leurs deux prénoms gravés sur un flacon de cristal, des romans en édition originale reliée, dont les titres évoquaient les étapes de leur passion, des gravures érotiques suggestives, des livres d'art, comme autant de cadres magiques pour leurs étreintes rêvées, des symphonies, des requiem supposés servir de support à leurs émois et, qui sait, un jour, à une grande cérémonie nuptiale. Dan prétendait avoir songé à tout lui renvoyer, mais il les gardait ; on ne sait jamais dans ce genre de situations, c'était comme des pièces à conviction. Il était persuadé que personne ne pourrait le croire s'il ne montrait ces trophées dérisoires. Puis il invita Camille à lire le torrent de SMS envoyés par Alice. Malgré ses réticences devant cet étalage, Camille se transformait en témoin d'une histoire totalement hallucinante, à laquelle elle avait encore du mal à croire. Quel message voulait-il faire passer, ce cher docteur, entre les lignes ? Qu'Alice devenait trop encombrante, qu'il fallait l'aider à s'en débarrasser ? Pourquoi Camille devait-elle croire cet homme qui, après tout, n'était qu'un inconnu, plutôt que son amie, celle qu'elle connaissait depuis toujours ? Jamais, au cours de toutes ces années, Camille n'avait vu apparaître chez Alice un comportement aussi délirant. Il ne pouvait pas s'agir de la même personne. Pourquoi Camille aurait-elle accepté l'idée qu'Alice lui ait menti depuis le

début ? Dan comptait-il sur ce trouble, l'avait-il deviné au point de croire qu'il l'aveuglerait ? Celui-ci n'avait pas quitté son bureau depuis le début de la confession. Camille regardait, intriguée, le tableau abstrait accroché derrière lui. C'était une très grande toile représentant un ciel immense et menaçant, rempli d'oiseaux noirs, comme autant de funestes présages.

Alice parano

Quand Camille sortit du cabinet, Alice, fulminante, attendait dans la rue. Elle lui faisait face, les bras croisés, le visage creusé par une violence rentrée ; on aurait dit une statue de cire. Depuis combien de temps pouvait-elle être là ? Camille se sentit prise en flagrant délit.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Ces mots, Alice les avait prononcés lentement, mais avec une telle violence étouffée que Camille fit un pas en arrière. Ce qui suivit fut pire encore. Comment sa meilleure amie, sa sœur, pouvait-elle tout détruire ainsi ? Alice avait mis du temps à comprendre, mais tout était limpide à présent. Les aveux coupables de Camille, ses excuses après sa première visite à Dan, cette façon de dissimuler, puis de mentir par omission, et enfin de mentir sans remords. Contrairement à ce qu'elle prétendait, ce n'était qu'une triste mascarade. Camille cherchait à dévaster sa vie, parce que la sienne n'était que désœuvrement. Sa pauvre petite routine l'avait toujours enfermée dans les conventions, et maintenant, elle retournait voir Dan pour la dénigrer, pour l'empêcher d'être heureuse. Peut-être voulait-elle prendre sa place ? Alice prenait conscience que c'était la raison pour laquelle, intuitivement,

elle n'avait jamais présenté à Camille les hommes de sa vie. Comment pouvait-elle essayer de tout gâcher au moment où Dan allait la demander en mariage ? Quand elles s'étaient réconciliées, Camille ne lui avait-elle pas juré de ne plus jamais mentir ? Alice avait eu la naïveté de la croire, mais c'était terminé. Que s'étaient-ils dit avec Dan ? Qu'avait-elle pu encore inventer sur son compte, dans le seul but de lui nuire ? Alice nourrissait seule sa propre colère et devenait de plus en plus menaçante, comme si rien ne pouvait plus la retenir.

— Fais attention ! Personne, tu m'entends, personne ne pourra jamais nous séparer !

Son visage était déformé par la haine, elle était méconnaissable. Camille n'avait toujours pas émis le moindre son. Dans sa tête, des dizaines d'images se superposaient. Était-il possible que ce soit Alice, « son » Alice, cette Alice si douce qu'elle aimait tant, qui lui parle ainsi, telle une furie ? Sa logorrhée n'en finissait pas, mais Camille ne l'entendait plus, c'était comme si elle avait découvert un étrange animal, une sorte de bête terrifiante tout droit sortie de l'enfer. Brusquement, Alice s'arrêta alors de hurler et ce silence, Camille s'y engouffra sans hésiter. Il lui fallait à tout prix sortir de cet engrenage, gagner du temps pour comprendre dans quel traquenard elle était tombée.

Pendant cette scène, Camille avait réussi à garder son calme. Elle avança en direction d'Alice, qui restait comme épinglée, prise au piège de son propre délire. Puis, posant les mains sur ses épaules, elle la regarda droit dans les yeux. Camille reconnut qu'elle avait eu tort de ne pas l'informer de cette visite, mais elle expliqua qu'Alice était tellement à cran

depuis que son projet de mariage avec Dan se concrétisait qu'il était devenu impossible de lui parler ; elle était comme écorchée vive. D'ailleurs, le flot d'injures dont elle venait de l'abreuver n'était-il pas la démonstration de la rage qu'elle éprouvait dès qu'il s'agissait de lui ? C'était vrai, elle était venue le consulter pour ses petites rides qui l'obsédaient, comme n'importe quelle patiente. Rien ne lui importait plus que le bonheur d'Alice, son épanouissement dans cette belle histoire d'amour, dans cette union qu'elle appelait de tous ses vœux. Camille réaffirma ce qu'Alice savait très bien : elle était tout à fait heureuse avec Bertrand et leurs enfants, jamais elle ne se laisserait aller à trahir qui que ce soit, et surtout pas ceux qui comptaient le plus pour elle.

Alice admit qu'il n'était pas facile de lui parler ces derniers temps. Elle était sûre des sentiments de Dan et avait confiance dans la sincérité de Camille, mais elle ne pouvait s'empêcher de sentir planer un danger au-dessus de cette nouvelle vie qu'elle essayait de construire. En fait, elle savait que Camille était une personne particulièrement droite et qu'elle était la seule sur laquelle elle pouvait compter dans ce chemin de croix qui la conduirait jusqu'à l'autel. Elle mesurait aussi à quel point c'était un arrachement pour Dan, et combien il devait se sentir coupable. Elle était prête à tout pour l'aider et avait justement besoin de Camille dans cette période difficile. Peut-être était-elle allée voir Dan pour ses histoires de petites rides ? Après tout, c'était plausible. Elle se radoucit et embrassa Camille.

Alice fait irruption chez Béatrice

Alice était rentrée chez elle. La chaleur de ce mois de juin la rendait amorphe, tout était confus dans son esprit. Elle se reprochait sa violence avec Camille, ses soupçons. La peur de perdre Dan ne la quittait jamais et lui procurait un sentiment d'angoisse si profond que lorsqu'elle y pensait, cela formait une boule de douleur qui lui traversait le corps à partir du sternum. C'était évident, plus elle y pensait, plus elle était convaincue que Camille ne pouvait être que de son côté. Elle voulait, depuis toujours, qu'Alice rencontre l'âme sœur. Elle était la personne la plus bienveillante à son égard. C'est vrai, elle était un peu possessive, mais elle veillait sur Alice comme une sorte d'ange gardien. La menace venait d'ailleurs. Tout se passait bien, tout se déroulait comme prévu ; la seule entrave ne venait que de Béatrice. Dan, malgré ses fantasmes de passion, n'était-il pas trop attaché à son petit confort bourgeois, à cette existence bien huilée, le long de laquelle il roulait comme sur des rails ?

Sa femme. L'évocation de ce simple mot la rendait hystérique. Sa femme. Elle aurait voulu dire :

— Je suis sa femme. C'est moi, sa femme, la seule, l'unique !

Quelques jours seulement la séparaient du moment où elle ne serait plus seule, devant son miroir, à le proclamer haut et fort, où cela éclaterait au grand jour, mais pour l'insant, elle devait rester concentrée sur ce qui pourrait empêcher ce dénouement. Alice avait allumé son ordinateur et poursuivait ses recherches. Depuis plusieurs semaines, elle traquait ce qui, sur la toile, pourrait lui procurer des indices au sujet de sa rivale. Les sites de partage, les copains d'avant, tout. Alice

collectionnait chaque détail de la vie de Béatrice. À de nombreuses reprises, elle avait pensé créer un faux profil, se glisser dans la peau d'une autre, pour entrer par effraction et se mettre en contact avec elle, afin de mieux s'immiscer dans sa vie ; mais finalement, elle ne l'avait pas fait. Cela aurait pris trop de temps. Alice avait besoin que les choses adviennent à la seconde où elle l'avait décidé. Il fallait que tout opère comme par magie, dans un accomplissement divin. Sinon, cela ne l'intéressait pas, ce n'était pas au niveau de sa flamme. S'il fallait prendre du temps, affronter des complications ou fournir des efforts pour que son rêve devienne réel, c'était décourageant. Cela signifiait que le destin la boudait. C'est à ce moment-là qu'Alice abandonnait, pour trouver une voie plus directe. Ce qu'elle voulait, maintenant, tout de suite, c'était le triomphe de la vérité, de sa vérité. Sa décision était prise.

Elle prit une douche, s'aspergea du parfum de Dan, enfila un jean, un tee-shirt blanc, renversa la tête vers l'avant pour broser ses longs cheveux. Puis elle se regarda fixement une dernière fois, comme avant de monter sur scène, en prononçant quelques mots afin d'observer ses expressions, les déformations autour de ses lèvres, de ses yeux, de son front. Elle proclama :

— Je suis la plus belle du royaume !

Il faisait encore jour, en cette fin d'après-midi qui s'étirait à l'infini. Alice s'engouffra dans le métro, sortit à Rue-du-Bac et remonta le boulevard Saint-Germain. Les terrasses débordaient. C'était vraiment Paris, le Paris des écrivains et des peintres. Elle tourna à gauche et descendit le bout de la rue des Saints-Pères qui la séparait de l'immeuble où habitait Dan.

Le code, la grille, la lourde porte cochère bleu nuit, le deuxième code, le doigt sur la sonnette. Elle attendait de voir apparaître celle qu'elle considérait être la sorcière. Ce fut bien elle qui ouvrit. Béatrice eut l'air surprise. Le visage de cette jeune femme qui souhaitait entrer chez elle ne lui rappelait rien. Alice demanda à lui parler. Pourquoi pas ? Béatrice la trouva très belle. Ce simple constat la mit en confiance, la rassura, et elle pria Alice d'entrer.

Cet échange, Alice y avait pensé tant de fois. Elle était face à la Reine de Cœur. Il fallait faire vite, être persuasive, ne pas lui laisser le temps de reprendre ses esprits, lui expliquer la situation, lui dire que c'était ainsi, que c'était la vie, lui raconter, sans lui permettre de répliquer, que son mari était bien trop lâche pour tout avouer, mais qu'il était grand temps qu'elle sache et accepte la vérité. Non, Dan ne l'aimait plus, c'était Alice qui régnait désormais. Elle lui avait dit cela d'une seule traite, debout, dans l'entrée de cet appartement dont elle connaissait chaque recoin, jusqu'à la douceur des draps. Durant toute la scène, Béatrice avait bloqué sa respiration, plus rien ne bougeait, plus un souffle. Elle n'entendit que le bruit métallique de la porte d'entrée qui se referma, la laissant immobile, sur le seuil.

Séparation

Le Dr Costes rentra tard. La nuit était tombée depuis longtemps. Une urgence. Une de plus. Béatrice, encore habillée, l'attendait dans le canapé du salon. Elle s'était assoupie. Il déposa son casque dans l'entrée et l'embrassa sur le front. Béatrice garda les yeux clos.

— Assieds-toi, il faut que je te parle.

Elle avait dit cela sur un ton calme, presque doux. Dan voulut se rapprocher d'elle, mais elle lui fit signe de s'installer dans l'un des fauteuils. Elle ouvrit les yeux et, d'une voix éteinte, lui raconta avec précaution, en choisissant chacun de ses mots, la visite d'Alice. Elle se sentait si lasse, accablée par le poids de son isolement, ayant, depuis longtemps, le privilège de vivre avec un fantôme, de s'occuper seule de l'organisation de la maison et surtout de Ferdinand. Leur fils partageait ce manque, celui que l'on subit lorsque l'on est condamné à grandir loin de son père. Elle supportait cette situation, même si cela lui paraissait souvent absurde, comme si elle venait, chaque jour, déposer sa solitude, telle une offrande, aux pieds de la réussite professionnelle de son dieu. Alors oui, bien sûr, il l'avait prévenue dès le début de leur histoire, elle l'avait accepté en toute connaissance de cause, mais aujourd'hui elle se demandait si ses forces ne l'abandonnaient pas. Plus elle y pensait, plus elle avait du mal à admettre que son mari soit ainsi soumis à la demande affective des femmes qu'il opérait et, même si cela faisait partie du contrat passé avec ses patientes, elle prenait conscience que son énergie à lui, celle de son désir, ne s'épuisait que dans ce rapport pervers, lorsqu'il traversait de sa lame ces corps nus, anesthésiés, livrés à sa toute-puissance.

Dan l'avait écoutée, il paraissait exténué. Pour lui, c'était la litanie habituelle ; il ne donnait pas l'impression d'avoir pris la mesure de ce qu'essayait de lui dire sa femme. L'aiguille de l'horloge tournait et le lendemain, il devait être au bloc dès 8 heures. Ils verraient cela un peu plus tard.

— Tu restes là et tu m'écoutes !

Cette fois, Béatrice avait martelé ces mots sèchement. Elle s'était redressée, rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Oui, de tout cela, ils avaient parlé mille fois, elle savait depuis longtemps à quoi s'en tenir. Sa conversation avec Ferdi, la question de ce dernier sur le sentiment amoureux avaient poussé Dan à reconnaître qu'il n'avait jamais vraiment su ce que cela recouvrait. Que croyait-il ? Que c'était facile à entendre, surtout quand juste après on reçoit la visite d'une fille particulièrement belle, qui connaît le code de l'immeuble, votre intimité, chaque détail de l'appartement, la matière, la couleur de vos draps, et qui vient tout simplement vous convaincre d'accepter le divorce, parce que votre mari est tombé amoureux d'elle ? Parce que c'est la vie ? Que c'est ainsi et qu'ils vont se marier ? Béatrice étouffa un cri de colère froide. Elle l'avait bien vue, cette fille avec sa beauté troublante, sa passion brûlante et partagée. Elle semblait si bien le connaître, lui, pourtant si impénétrable, inaccessible.

— Eh bien, je m'incline.

Béatrice partit dans un sanglot. Elle savait que l'amour était plus fort que tout. À quoi bon s'accrocher à un homme qui vous échappe à ce point ? Pourquoi l'avait-il tenue à l'écart, pourquoi ne lui avait-il pas tout raconté au lieu d'ajouter à son chagrin une telle humiliation ? Dan était sonné, ivre des mots de Béatrice, de sa propre lâcheté. C'était tellement évident, pourquoi ne lui avait-il pas parlé plus tôt ? Il avait eu si peur qu'elle doute de lui, et ce qui venait d'avoir lieu confirmait ses craintes. Il s'était enfermé dans le mensonge, espérant chaque jour que quelque chose arriverait qui arrangerait tout, que la

poussière s'envolerait avec le vent, évitant ainsi les soupçons dont elle l'accablait. Béatrice s'était levée, les yeux remplis de désespoir. Rien n'était de sa faute et elle devait lui faire confiance ?

Il n'avait pas osé lui parler car il était persuadé qu'elle ne le croirait pas. Cette explication lui apparut aussi médiocre que son histoire. Avec ce mensonge par omission, cette incapacité à se confier à elle, il ne lui laissait plus le choix. Elle demandait le divorce. Restait à protéger Ferdinand du choc de cette nouvelle. En prononçant le nom de leur fils, elle fondit en larmes. La réaction de Béatrice stupéfia Dan. Était-il subitement devenu un étranger ? L'irruption et les propos d'Alice avaient été un choc, c'était évident, mais tout ce dont elle l'accablait était injuste. Pourquoi Béatrice ne voulait-elle pas le laisser s'expliquer, connaître au moins sa version des faits ? Toute confiance entre eux avait-elle disparu ? Pourquoi cette détermination à vouloir mettre fin à des années de vie commune ? Il découvrirait que la visite d'Alice n'avait fait que rouvrir des cicatrices anciennes qu'il ne pourrait pas recoudre avec de simples points de croix. Il la supplia, mais son visage restait figé dans le chagrin. Elle lui jeta la trousse d'Alice au visage, et s'enferma dans la chambre d'amis.

Le Dr Costes et Camille

Durant toute la nuit, Dan avait repensé au délire d'Alice. L'incrédulité de Béatrice, sa propre incapacité à lui avouer ce qu'il subissait depuis des semaines, tout cela se mêlait aux conséquences de son silence. Il était déjà l'heure de partir. Avant d'enfiler son blouson, il voulut embrasser sa femme. La

chambre était plongée dans l'obscurité. Il s'approcha du lit sur la pointe des pieds, mais le visage de Béatrice était enfoui sous l'oreiller. Après avoir hésité, il referma doucement la porte. Il roulait maintenant à vive allure, direction porte Maillot. Arrivé à l'hôpital, il descendit au bloc, se désinfecta les mains, enfila sa blouse et les gants de latex, puis retrouva le Dr Siou, l'anesthésiste, qui avait déjà endormi la patiente. Les deux hommes travaillaient ensemble depuis de nombreuses années et n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre. Une femme allongée sous un drap vert avait déjà rejoint des contrées hypnotiques. Le Dr Costes tendit le bras, Sylvie lui passa son scalpel. Chacun de leurs gestes reprenait l'allure d'une chorégraphie, dans cette sorte de rituel magique, mais lorsque Dan commença à casser le cartilage pour affiner l'arête du nez, un léger tremblement le fit hésiter. Sylvie s'en aperçut et lui demanda si tout allait bien. Il acquiesça d'un clignement de paupière, mais, pour la première fois, il éprouvait une sorte d'anxiété impossible à dompter. Malgré le froid propulsé par la climatisation, l'infirmière dut lui éponger le front à plusieurs reprises. Caché derrière son masque, Dan s'était tout simplement mis à se défier de lui, des femmes, de tous ceux qui l'entouraient. Une atmosphère lourde de responsabilités inavouables planait dans le bloc, rythmée par le bruit de l'oscilloscope.

Au bout de deux heures, l'intervention terminée, Dan prétextait une forte migraine et demanda à Sylvie de prévenir Élisabeth. Les opérations qui devaient s'enchaîner seraient remises au lendemain. Son assistante ne répondit pas ni ne fit la moindre remarque, mais elle était inquiète. Jamais, depuis le

début de leur collaboration, il n'avait failli à son emploi du temps. Dan se changea et confia au Dr Siou le soin de veiller sur sa patiente. Il se dirigea ensuite vers le Jardin, c'était ainsi qu'on appelait le restaurant de l'hôpital parce qu'il donnait sur un rez-de-chaussée où des massifs de verdure entouraient un gazon. Avant de s'y rendre, il passa dans son bureau pour s'allonger quelques instants sur un canapé des années 50. Il posa sa tête sur l'accoudoir et sortit une lettre de sa poche, mais très vite il la replia en fermant les yeux. Il aurait pu rester ainsi, tel un gisant, laissant le temps filer pour l'éternité, mais ce n'était pas le moment d'abdiquer. Il prit son téléphone. En bas de l'écran tactile, le nombre 36 s'affichait. Le simple fait d'écouter ses messages lui procurait un haut-le-cœur. Combien Alice en avait-elle laissé ? Il hésita un instant, et composa le numéro de Camille.

Une demi-heure plus tard, ils étaient tous les deux attablés au restaurant de l'hôpital. Dan lui fit lire la dernière lettre qu'il avait reçue, celle où Alice le menaçait d'aller voir Béatrice pour la convaincre de lâcher prise, de cesser d'être un obstacle à leur amour. Elle lui parlait aussi de leur futur mariage, de leur nouvel appartement. L'agence immobilière où elle travaillait venait de mettre en vente un sublime atelier d'artiste rue de Grenelle. Camille lisait tout ça avec un sentiment de gêne. Dan perçut son trouble et lui demanda pardon ; il était seul, perdu. Béatrice demandait le divorce. Alice faisait voler sa vie en éclats. Il se sentait comme un insecte agrafé au fond d'une boîte. Elle était la seule à pouvoir l'aider. Camille revoyait le visage d'Alice derrière les vitres de l'appartement de la rue des Saints-Pères. Comment était-ce possible ? Dan,

stupéfait, lui fit répéter. Oui, elle avait bien vu Alice dans l'appartement, elle lui avait parlé au téléphone et Alice avait même ouvert la fenêtre pour lui montrer le salon de thé où elles s'étaient, ensuite, retrouvées. Il lui demanda quand cette scène avait eu lieu. Toute la description qu'en donnait Camille ressemblait à un cauchemar de plus en plus réel. Comment Alice avait-elle réussi à s'introduire chez lui ?

— Par qui est-elle passée ? répétait-il en boucle.

— Elle a peut-être la clé ? interrogea Camille pour le tester, mais il lui jura que c'était impossible.

D'ailleurs, depuis des semaines, il essayait de reconstituer dans sa mémoire chaque seconde de leur unique rendez-vous, car si ensuite il ne l'avait pas aperçue de loin, en train de l'attendre, il ne l'aurait jamais reconnue. Il avait expliqué à Alice qu'il ne pouvait rien pour elle, et lui avait donné l'adresse d'un confrère qui serait à même d'effacer son tatouage. Alors, oui, elle s'était mise torse nu, mais des femmes qui se déshabillaient devant lui, il y en avait des centaines. Cela ne lui avait fait ni chaud ni froid, et croire qu'il ait pu ressentir quelque chose était complètement exclu, puisqu'il savait très bien que chez lui ce genre d'indifférence se voyait tout de suite. Il tentait de décrire à Camille le regard qu'Alice lui avait lancé, mais, sur le moment, il n'y avait pas prêté attention ; il était tellement à mille lieues de se douter de ce qu'elle allait faire par la suite. Dan parlait sans s'interrompre et, pour la première fois, sa diction était fluide, comme s'il s'était délesté de tout le poids de cette malencontreuse aventure. Pour sa part, Camille était désemparée de découvrir son vrai visage.

Alice était-elle vraiment cette malade décrite par le Dr Costes avec tant de minutie ? Camille avait encore du mal à y croire. Pourquoi avait-il tout gardé pour lui ? Béatrice l'aurait cru. Et Camille, qu'aurait-elle fait si une femme avait envoyé à Bertrand des centaines de lettres, de cadeaux et de fleurs ? Et lui, aurait-il tout raconté ? Sans doute. Sûrement... À moins que la culpabilité l'en empêche. Qui croire ? Cela revenait comme une douleur aiguë. Ce n'était pas qu'une question de jalousie. Pour Béatrice, les choses étaient plus complexes. Alice était le point d'orgue d'une situation rendue difficile par des années d'éloignement et de solitude, des années où toute l'énergie de son mari avait été consacrée aux femmes, à les rendre plus belles. Lui-même n'arrivait plus à analyser ce pouvoir qu'il exerçait sur elles, sans parler de leurs attitudes souvent équivoques. Finalement, Alice n'avait peut-être été qu'un révélateur. Dan était certain que même s'il en avait parlé à sa femme, cela n'aurait rien changé, et son plus grand souci était, désormais, de mettre un terme au délire d'Alice, de reprendre la main. Camille était bouleversée de le voir ainsi, plus à vif qu'un écorché sur des planches anatomiques. Il y avait, en lui, un mélange troublant d'enfant perdu et de victime d'une situation qu'il avait provoquée sans le vouloir.

La folie d'Alice, la séparation d'avec Béatrice, il prenait ces événements avec une sorte de résignation, et se tournait vers Camille comme si elle avait détenu le moyen d'achever son supplice. Son regard était enfiévré, son visage creusé par l'absence de sommeil. Camille eut envie de lui caresser les cheveux, mais elle ne bougea pas. Par quel moyen pouvait-elle lui venir en aide ? Ils se regardèrent sans rien dire. Au moment

de régler l'addition, Dan évoqua ses scrupules au sujet de son ancien analyste. Camille lui suggéra qu'il devait forcément avoir, parmi ses confrères, quelqu'un qui pourrait le secourir ou, au moins, l'éclairer. Cette phrase fit remonter le nom de celui qu'il lui fallait. Comment s'appelait-il déjà ? Le Pr Crespin. Il était chef de service à Sainte-Anne. C'était l'homme de la situation. Dan l'appellerait, l'après-midi même.

— Vous croyez que la médecine peut soigner l'amour ? lui demanda Camille.

L'alliance

Depuis deux jours, Alice n'avait pas quitté sa chambre. Les volets clos, allongée dans la pénombre, elle se repassait indéfiniment une vidéo du Dr Costes. Il y parlait de chirurgie reconstructrice. Ce film, elle l'avait visionné des centaines de fois. Elle le connaissait par cœur. Tout ce que Dan disait, chaque mot, chaque geste, lui était destiné. C'est à elle qu'il s'adressait, c'était, de façon déguisée, un message d'amour qu'il lui envoyait. Ces images n'étaient en ligne que depuis peu de temps, cela coïncidait avec le jour de leur rencontre. Sur un plan où il apparaissait de face, le Dr Costes prononçait le mot « merveille », c'était le nom de code pour Alice dans leur langage secret. Sur la table de nuit, une veilleuse en forme de chouette diffusait un léger halo de lumière. Alice regarda, dans la lueur pâle, l'anneau d'or à son annulaire. Dan l'avait fait déposer dans une bijouterie à son intention. À l'intérieur, était gravé : Alice Costes. Ce nom lui allait si bien. Elle avait l'impression de s'être appelée comme ça depuis toujours. Sur une feuille de papier, elle traça sa nouvelle signature, plusieurs

fois, jusqu'à trouver le bon geste. Cela vint très vite. C'était si naturel. Alice Costes, c'est ainsi que tout le monde l'appellerait bientôt, ou Mme Daniel Costes, c'était encore mieux. Sur des boutiques en ligne dédiées au mariage, elle avait repéré une robe de dentelle blanche doublée de soie, un modèle qui épouserait parfaitement les courbes de son corps. Elle avait aussi fait agrandir des photos de Dan, prises au hasard de leurs promenades. On le voyait sur sa moto, sortant de l'hôpital, marchant dans la rue. Les murs de sa chambre en étaient tapissés. Certaines étaient particulièrement grandes et ressemblaient à des affiches de cinéma. Elle dressa aussi la liste des invités.

Pour cet événement magique, Alice rêvait de louer le musée des Arts forains. Depuis l'enfance, elle était fascinée par cet univers. Quand on lui demandait, à l'époque, la profession de ses parents, elle répondait qu'ils étaient artistes de cirque, tantôt dompteurs, tantôt propriétaires de manège, cela changeait au gré de ses humeurs. Alice avait raconté à Camille l'histoire de sa mère. Cette femme fascinante, emportée en trois mois par un cancer, alors qu'elle était encore petite fille. Son père s'était ensuite mis en ménage avec sa maîtresse, une femme méchante qui ne l'avait jamais aimée. Fille unique, Alice aurait rêvé d'avoir une sœur. C'est la raison pour laquelle sa relation avec Camille était essentielle. Celle-ci était, en fait, son unique famille. Accepterait-elle d'être son témoin ? Alice cherchait aussi, depuis plusieurs semaines, une calligraphie afin de se faire tatouer le nom de Dan ; mais cette fois-ci, elle le ferait sur le poignet, comme un bracelet de force visible par tous. Elle y pensait en ouvrant les volets.

C'était une nuit d'été chaude et ombrageuse. « Quel jour sommes-nous ? » se demanda-t-elle tout en composant le numéro du portable de Dan. Elle tomba sur sa messagerie vocale. Comment Béatrice avait-elle réagi à sa visite ? Et lui, qu'en avait-il pensé ? Pourquoi ne lui donnait-il pas de nouvelles ? Alice espérait qu'il ne lui en voulait pas. En faisant cela, elle était sûre d'agir pour son bien. Choisir était, pour Dan, le seul moyen d'avancer. Le temps n'était-il pas venu de profiter l'un de l'autre ? C'était un passage douloureux, mais bientôt ces péripéties ne seraient plus que de mauvais souvenirs. L'avenir s'offrait à eux. Sur la symphonie pour orgue de Saint-Saëns qui avait envahi la pièce, Alice prononça ces mots :

— Voulez-vous prendre Daniel Costes pour époux ?

— Oui, je le veux, répondit-elle, les larmes aux yeux.

Quatrième dîner

Depuis leur conversation devant le cabinet du Dr Costes, Alice et Camille ne s'étaient pas revues. Aucune d'elles n'avait cherché à joindre l'autre. Ce temps mort soulageait Camille. Elle ressentait à l'égard d'Alice un mélange de honte et de rancune ; il lui fallait un peu de temps pour digérer et surmonter tout ça. Elle commençait à croire que la version de Dan était la pure et triste vérité ; l'attitude d'Alice l'effrayait. Les enfants étaient retournés chez les beaux-parents. Dans trois semaines, ils partiraient ensemble à la montagne. En attendant, Camille ne savait pas quelle attitude adopter pour que cela ne tourne pas au drame. Fallait-il essayer de revoir Alice ou laisser les choses se dégrader ?

C'était le deuxième dimanche de juin, une canicule précoce s'était abattue sur Paris. L'air était moite, étouffant, la pollution devenait visible, formant une épaisse couche de particules blanchâtres qui recouvraient les voitures. Bertrand avait passé l'après-midi seul à l'étude, pour boucler une succession. En fin de journée, Camille vint le rejoindre. Touria était rentrée du Maroc et, pour fêter ça, elle préparait un dîner spécial. Ce serait un des derniers avant les vacances. Pendant que Bertrand rangeait ses dossiers, Camille furetait dans la bibliothèque. Il la regardait s'agiter :

— Tu sais que tout le monde me parle de l'histoire d'Alice ? C'est incroyable.

Tout le monde ? C'était incroyable, en effet. Les gens n'avaient que ça à faire ? Camille sentit que sa réaction avait été trop brusque, alors qu'elle s'interrogeait et qu'elle voulait en savoir plus. Questionné de façon plus posée, Bertrand lui expliqua que des confrères, qui connaissaient les liens d'amitié entre les deux femmes, étaient venus lui dire que le Dr Costes se comportait particulièrement mal. Dans Paris, les gens mettaient en cause sa respectabilité. D'après eux, ce n'était pas la première fois qu'il profitait de sa position pour séduire une patiente, puis l'abandonner et la rendre folle. Il ne quitterait jamais sa femme. À combien avait-il promis le contraire ? Alice n'était qu'une victime de plus. Camille lui coupa la parole. Comment pouvait-il être assez naïf pour tomber dans ce piège ? Elle était certaine que le chirurgien disait vrai, qu'Alice avait besoin d'aide. C'était bien la première fois que Bertrand se trompait à ce point sur l'un de

leurs proches. Camille était troublée, elle avait des sanglots dans la voix.

— Eh bien, il est très fort, ce Dr Costes, murmura-t-il d'un air à la fois pincé et tendre pour clore la discussion.

Puis, la prenant dans ses bras :

— On ne va pas se gâcher la vie pour des bêtises ?

Bertrand avait tellement horreur des disputes qu'il arrivait toujours à trouver un moyen d'apaiser les tensions. Dans la famille, pour se moquer de lui, on l'avait surnommé l'« ataraxique », afin de souligner, avec une tendre ironie, cette incapacité profonde à affronter les conflits.

Ils rentrèrent à pied. La chaleur était écrasante. Paris se vidait, accablée par ce soleil inhabituel qui s'acharnait sur l'asphalte. Camille n'arrivait pas à faire le vide. La réflexion de Bertrand lui trottait dans la tête. Et s'il avait vu juste ? Son instinct lui donnait souvent raison. N'était-elle pas en train de se faire avoir par le charme, la beauté fragile de Dan, son magnétisme ? Pourquoi le croyait-elle d'une façon aussi catégorique ? Les lettres, les cadeaux d'Alice n'étaient-ils pas des preuves irréfutables ? Cependant, était-elle sûre que Dan n'avait pas répondu à Alice, qu'il n'avait pas entretenu ses espoirs, et qu'ensuite il ne s'était pas débarrassé d'elle parce qu'elle avait franchi la ligne rouge en allant défier Béatrice ?

Camille était sous la douche lorsque les premiers amis arrivèrent. Bertrand s'occupa d'eux en attendant qu'elle soit prête. Touria avait préparé des entrées froides, suivies d'un grand tagine de légumes. Lorsque Camille vint les rejoindre, tout le monde était là ; la conversation était très animée. Elle comprit tout de suite que chacun parlait de l'« histoire ».

Sophie menait les débats avec fièvre, donnant, comme d'habitude, l'impression d'en savoir plus que les autres. On aurait dit un chœur antique où chacun y allait de son petit couplet. La rumeur avait visiblement pris de l'ampleur. Le chirurgien apparaissait comme une sorte de serial killer de l'amour. Pauvre Alice. C'était devenu le mot d'ordre, un refrain visiblement repris par tous. Bertrand regardait Camille qui restait silencieuse.

— Vous n'avez rien d'autre à raconter ? finit-elle par dire.

Cela jeta un froid autour de la table. Il y eut un silence qui mit tout le monde mal à l'aise.

— Oui, Camille a raison, enchaîna Bertrand.

Chacun entreprit alors de parler des vacances, du prochain départ. Les plats étaient vides, il faisait nuit, tout le monde s'éclipsa.

Consultation chez le Pr Crespin

Dan avait toujours aimé marcher dans les allées de l'hôpital Sainte-Anne. Étudiant, il venait chaque semaine participer à un séminaire sur les addictions. Ce sujet le passionnait depuis longtemps. Pourtant, ce jour-là, il n'avait pas envie de flâner. Le Pr Crespin l'attendait. Installé dans le fauteuil du patient, Dan commença à raconter ses angoisses, sa difficulté à les surmonter, l'insouciance avec laquelle il avait pris le comportement d'Alice, mais aussi sa lâcheté vis-à-vis de Béatrice et son silence coupable. Comment une jeune femme aussi séduisante pouvait-elle s'accrocher à un désir imaginaire, à une relation qui n'existait pas, où il n'y avait rien à attendre en retour, pas le moindre signe de quoi que ce soit ? Elle s'était

mis cette lubie en tête, et il n'y avait rien à faire pour la dissuader de le harceler, de supposer, chez lui, on ne sait quel sentiment. Dan était persuadé que personne ne voulait admettre sa version des faits, et lui revenait aux oreilles que tout Paris gobait les élucubrations de cette folle. Elle s'était répandue auprès de ses proches, et là encore, on préférait croire à ces calomnies. Le psychiatre l'écoutait attentivement :

— C'est très sérieux, vous savez, il ne faut pas prendre ça à la légère.

Le Pr Crespin exprimait par là une authentique inquiétude. Même s'il lui était difficile, à ce stade, de poser un véritable diagnostic, il en avait suffisamment entendu pour appeler le Dr Costes à la plus grande prudence. C'était très délicat. Comment distinguer, à coup sûr, une simple passion avec tous les excès habituels qui l'accompagnent, tous les débordements de la folie amoureuse, de cette pathologie relevant de la paranoïa, faisant basculer celui qui en est atteint dans des manifestations délirantes ? La frontière est extrêmement ténue, et cette frontière, très difficile à déceler, même pour un spécialiste expérimenté. Ce n'est qu'avec le temps, en voyant évoluer le comportement du malade, qu'on parvient à se faire une idée précise. Ce symptôme peut se manifester, tout à coup, chez quelqu'un qui présente toutes les apparences de l'équilibre et dont les failles sont imperceptibles, entièrement dissimulées derrière un art consommé du mensonge. C'est pour cette raison que le professeur, lui-même, choisissait avec précaution les patients atteints de cette maladie, qu'il considérait comme très dangereuse.

Les moyens existants pour la guérir étaient, la plupart du temps, inefficaces. Il ne fallait pas confondre avec certains troubles obsessionnels compulsifs. Cela dépassait largement, par exemple, le cas du simple admirateur, du fan, comme on dit, dont l'objet de désir peut être un chanteur ou un acteur. Il ne s'agit pas ici d'un collectionneur de photos ou d'autographes. Celui qui sert de cible à ce dérèglement est souvent à portée de main du malade. La découverte de son incapacité à atteindre l'autre peut alors tourner à l'obsession, à la frustration, et devenir de plus en plus délétère. Accepter de prendre en thérapie un patient atteint par ce trouble, c'est risquer, pour le thérapeute, de devenir le propre reflet de cette frustration, en provoquant un déplacement, un transfert de l'objet de son désir. Le psychiatre devient alors la cible de l'érotomane, persuadé que le médecin est tombé follement amoureux de lui. C'est aussi ce qui avait passionné le professeur lorsqu'il avait décidé de se spécialiser dans cette pathologie, aussi intéressante d'un point de vue théorique que redoutable dans la pratique.

Effondré par ce qu'il venait d'entendre, Dan prit conscience de l'étau qui se resserrait. Qu'aurait-il dû faire ? Il aurait fallu, expliqua le professeur, casser le lien immédiatement, de façon claire, explicite et autoritaire, dès le début, renvoyer tout de suite cette femme avec la plus grande fermeté.

— C'est si grave ? insista Dan en butant sur les mots.

— Oui, vraiment, insista le Pr Crespin.

Dan avait maintenant besoin de savoir comment la situation pourrait évoluer en sa faveur. Quelle erreur d'avoir accepté ces lettres, ces cadeaux ! Il était certain que, dès lors, le feu s'était

transformé en braises, et que les flammes de cette folie étaient en train de tout détruire, son mariage, sa vie même. Il s'en voulait aussi d'avoir, par négligence, entretenu une certaine ambiguïté qu'il mesurait a posteriori. Le professeur, pour le préparer à la suite, lui expliqua les différentes phases de ce dysfonctionnement. Selon lui, jusque-là, le Dr Costes n'avait été confronté qu'au premier stade de la maladie. Alice l'aimait passionnément, mais dans son esprit dérangé, c'est surtout lui qui était épris d'elle. Et même s'ils ne s'étaient vus qu'une fois... Le professeur s'interrompt :

— Vous êtes sûr ? Une seule fois ? Et il ne s'est vraiment rien passé ?

— Non, il ne s'est rien passé, répondit, pensif, le Dr Costes.

Donc, cette jeune femme s'était fabriqué un amour imaginaire, fantastique et sublimé avec un homme soi-disant fou d'elle et prêt à tout quitter. Selon le professeur, le moment critique était celui où Alice allait enfin comprendre que Dan ne pourrait pas la rejoindre dans ses fantasmes. C'est alors que sa charge affective se transformerait en un sentiment de trahison, de déception, puis, progressivement, en une menace pour l'intégrité psychique d'Alice. Dan deviendrait un objet de haine, car elle n'aurait plus qu'une certitude, persuadée, dans le cadre de sa paranoïa qui aurait complètement pris le dessus, que son unique objectif était de la détruire. Ce délire de persécution provoquerait ensuite de telles souffrances psychologiques que seule une issue fatale pourrait l'apaiser. En réalité, depuis le début, c'est cette issue qui est recherchée par le patient, c'est cette pulsion qui génère la maladie. La phase

amoureuse n'est qu'un prétexte, une mise en scène pour en arriver là.

— Et après ? interrogea timidement Dan, redoutant la réponse.

— Vous voulez dire lors du passage à l'acte ?

Que pouvait-il faire ? De quelle façon devait-il se comporter pour éviter le pire ? Le Pr Crespin lui répondit que la seule consigne qu'il pouvait lui donner, la seule règle à suivre, c'était l'absence totale de contact : ne pas répondre, ni aux lettres, ni aux messages ou aux cadeaux, ne donner aucune prise à la maladie. Le moindre geste, le moindre signe de sa part, serait pris pour un message d'amour ou, pire, de mépris, voire de haine, et surtout, il devait garder tout ce qu'il recevait d'elle, au cas où, hélas, les choses iraient mal. En sortant du rendez-vous, Dan tenta de joindre Béatrice, mais son téléphone sonna dans le vide.

Alice dans sa nuit

À 3 heures du matin, Alice se réveilla. Elle avait pourtant l'habitude de dormir profondément. Le sommeil était son refuge, un moyen d'échapper au réel. Dehors, la nuit était sombre. Alice resta allongée dans le noir. Son esprit tournoyait, ses idées s'enchaînaient, se multipliaient, lui donnant une sensation de lucidité extrême. Elle repensait à la scène où Camille était sortie du cabinet de Dan. Chaque geste, chaque mot, la moindre expression du visage de son amie lui revenaient en mémoire avec la précision d'une observation au microscope. Un voile se déchirait et la vérité lui apparaissait soudain, comme projetée sur un écran. Dan l'avait trahie,

c'était une évidence. Il lui mentait d'ailleurs depuis le début. Il ne valait pas mieux que les autres hommes qu'elle avait pu aimer, et qui l'avaient toujours déçue. Dan était tombé amoureux d'elle, mais cet amour le bousculait tellement.

Ne pouvant l'assumer, il s'était enfoncé dans le mensonge et la médiocrité des arrangements minables, uniquement destinés à préserver ses petites habitudes. Il avait aspiré l'énergie vitale d'Alice, et en avait profité comme d'un bain de jouvence. Tel Dracula, il avait vidé son âme, puis s'en était débarrassé, comme une enveloppe vide, à la hâte, sans se soucier de l'enfer où son cœur se consumait. La passion qu'il ressentait pour elle s'était retournée contre lui, l'empêchant de se concentrer. Elle portait atteinte à son équilibre, mais il n'arrivait pas à s'y soustraire car c'était sa nature : Dan était incapable de rompre. Camille se faisait manipuler par lui, c'était également une certitude, mais il était loin d'être à la hauteur de ce qu'Alice lui offrait, de la vie qu'ils auraient pu partager. Au fond, c'était un homme mesquin, presque pire que tous ceux qu'elle avait connus, puisque cette illusion, il l'avait entretenue par toutes sortes de signes perceptibles d'elle seule. Ce n'était qu'un petit monsieur, aussi riquiqui dans sa tête que dans son costume. À cet instant, Alice aurait voulu changer son nom, le rebaptiser le Dr Zozo, un nom qui traduisait bien ce qu'elle pensait de lui. Aujourd'hui, le strapontin qu'il occupait s'était rabattu sur ses doigts. Il n'avait pas d'autre choix que de retourner la puissance de son désir pour Alice contre elle.

Cette révélation soudaine la révoltait. Fallait-il qu'elle accepte de se laisser détruire par un moins que rien, qu'elle

disparaisse à pas feutrés ? Alice devait se venger. Mettre un terme à cette comédie, dénoncer ceux qui ne la croyaient pas, qui l'humiliaient, confondre cette trahison, celle de sa meilleure amie que Dan avait réussi à subvertir en en faisant son ennemie. Le silence de la nuit donnait à Alice encore plus d'acuité sur ces événements et ces pulsions désordonnées. Le temps était venu de mettre Dan au pied du mur. Il tomberait à genoux pour l'implorer, par lâcheté. Alice l'abandonnerait à son triste sort. Il était trop faible pour être heureux, mais il était trop tôt encore pour graver le mot fin dans sa chair. Il fallait d'abord s'atteler au dernier acte de la pièce, à ce projet de mariage. Qui sait ? Peut-être s'y accrocherait-il dans un dernier sursaut, comme une chance ultime de sauver sa peau ? Alice se laissait envelopper par la nuit, parcourue de frissons. Ses tempes cognaient au rythme de son cœur, dormir était devenu une menace.

Alice et Ferdinand

Le grand amphithéâtre donnant sur la cour d'honneur du lycée Henri-IV était consacré à différents ateliers. Le jeudi soir était dédié au théâtre. Des élèves répétaient le spectacle de fin d'année. Ferdinand ne manquait aucune répétition : il jouait l'un des quatre rôles principaux, avec Vanessa, qui interprétait Silvia dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*. Ferdinand était amoureux d'elle. Ils avaient le même âge, fréquentaient la même classe et partageaient les mêmes goûts dans tous les domaines, écoutant la même musique, appréciant les mêmes films. Ferdi pouvait regarder Vanessa des heures durant. Le pouvoir qu'elle exerçait sur lui l'amusait, et ce qu'elle

ressentait de son côté n'était pas que de l'amitié. Pourtant, aucun n'osait avouer à l'autre ses sentiments. Ce soir, c'était le dernier filage en costumes avant la représentation, qui devait avoir lieu le dimanche suivant.

« Délicieuse ! Que tu es folle avec tes expressions ! »

Vanessa avait dit cette réplique en minaudant, serrée dans sa robe de taffetas lilas. Martine, qui était élève au conservatoire, l'arrêta :

— Non ! Recommence, sois plus naturelle.

Martine mettait en scène pour la première fois. Suivre ces lycéens pendant l'année avait été une formidable expérience. Travailler avec des adolescents, essayer de préserver ce qui pouvait leur rester d'innocence, la restituer dans la lumière, c'était passionnant. Ils possèdent une fougue, une énergie si particulière. Martine et Alice s'étaient rencontrées lors d'une audition. Elles s'étaient liées d'amitié. Le théâtre les avait rapprochées, et quand Martine avait accepté de faire travailler les élèves du lycée, elle avait proposé à Alice de l'assister. Cette pièce de Marivaux, à laquelle Alice avait postulé sans succès, l'avait rattrapée. Assise à côté de Martine, elle prenait des notes en écoutant ses directives. Ferdinand vint les rejoindre. Alice lui parla à voix basse et lui tendit une enveloppe :

— C'est pour ton père.

— Tu lui écris ? demanda-t-il, surpris.

Alice se contenta de sourire.

Ils étaient bien allés chez lui, un soir, pour répéter ; son père était parti en voyage. Ferdinand avait demandé à sa mère, également absente, la permission de les inviter. Elle était en

thalasso avec sa meilleure amie. Ce soir-là, il y avait Vanessa, Martine et Alice. Les trois filles avaient passé la nuit là. Ferdinand n'en menait pas large. Le matin, il avait tout rangé de peur que sa mère, en rentrant, ne se mette en colère si elle le découvrait. De ça, il n'avait parlé à personne. Ferdinand regardait Alice, qui semblait ailleurs. Le filage se terminait. Vanessa s'était changée. Ferdi l'attendait pour prendre le bus. Ils marchaient tous les deux dans la rue ; il eut envie de lui prendre la main, mais il n'osa pas. Pour se donner une contenance, il sortit de sa poche la lettre d'Alice destinée à son père.

— C'est bizarre qu'elle lui écrive. Tu crois qu'ils se connaissent ?

Vanessa éclata de rire :

— Ils ont eu une histoire, tu savais pas ? lui demanda-t-elle, tout en expliquant que son père n'avait pas pu choisir, et que du coup il l'avait quittée.

Tout le monde était au courant dans leur petit groupe, et chacun pensait que ce n'était pas étranger à la participation d'Alice au spectacle. Ferdi devait voir les choses en face. Elle était toujours amoureuse de son père. Cette lettre était une tentative pour se raccrocher à lui. Il est vrai que c'était une drôle de façon de s'y prendre que d'utiliser son fils comme messenger. Ferdinand serra les poings pour ne pas montrer son chagrin et son désarroi :

— Je t'ai fait de la peine ? reprit-elle d'un air ingénu.

En guise de réponse, il s'enferma dans le silence.

Camille et Dan

Camille avait du mal à détacher ses pensées de Dan. Toutes ces rumeurs que faisait courir Alice sur son compte l'attristaient, mais elle cherchait des excuses à son attitude. Avec le dépit amoureux, Alice avait perdu ses repères et son comportement névrotique ne faisait qu'empirer. Plus Dan refusait ses avances, plus elle était déterminée à se venger. Camille recommençait à se perdre dans les fluctuations de son amie, et, dans le même temps, l'ambivalence du chirurgien lui paraissait suspecte. Cela devait faire partie de sa personnalité. Peut-être s'agissait-il d'une forme de perversité à travers laquelle il tendait des pièges à ses victimes, persuadées d'avoir été choisies, d'être les favorites ? Ou bien n'était-ce pas plutôt, chez lui, une forme de timidité malade qui l'empêchait d'exprimer ses sentiments ? Au moment où Camille se décidait à l'appeler, le numéro de Dan s'afficha sur l'écran. Un fil invisible les reliait donc, une sorte de sixième sens. Ce fut d'ailleurs sa première phrase :

— Je suis sûr que vous pensiez à moi.

Camille hésita, puis elle lança en riant :

— Vous ne croyez pas si bien dire.

Dan n'allait pas bien. Il lui demandait de le rejoindre au Jardin, pour discuter. Camille hésita, puis finit par accepter. Paris était désert. Le taxi avançait à toute vitesse, comme si c'était lui qui volait vers ce rendez-vous, poussé par l'impulsion de Camille. Elle aurait voulu retenir le temps, pouvoir réfléchir, trouver les mots justes. Souvent, le soir, avant de s'endormir, elle se demandait ce qu'elle ferait si ses sentiments pour Bertrand n'étaient pas aussi forts, si sa vie de famille ne prenait pas autant de place. Le simple fait d'y penser la rendait

malade. Le soleil, à l'aplomb, projetait une lumière blanche depuis un ciel délavé qui l'aveuglait. Camille avait du mal à y voir clair, le jour comme la nuit. Elle ouvrit la vitre pour laisser entrer un peu d'air tiède. Ce qu'elle ressentait, c'était un curieux mélange de joie et d'inquiétude, elle avait surtout l'impression d'être vivante d'une autre façon, d'éprouver des émotions nouvelles, comme une sorte d'ivresse, elle qui ne buvait jamais d'alcool. Camille savait que, comme pour Dan, les lignes d'horizon étaient toutes tracées. Aucun des deux ne changerait sa vie, et c'est ce qui rendait cette relation si intense. Leurs existences pouvaient sembler banales, dénuées de passion, mais c'était bien ainsi. Ni lui ni elle ne ferait le moindre geste, ne prendrait la moindre initiative, et cela ne réussissait qu'à renforcer leur désir. L'incendie qu'Alice avait allumé réveillait chez Camille la lueur d'une brindille qui brillait en secret.

Dan l'attendait. Il se leva et lui embrassa la main. Il ne s'était pas changé et ressemblait à ces héros de roman-photo qu'elle lisait, adolescente. Il lui parla d'un de ses patients, un homme qu'il transformait progressivement en femme. Cette évocation provoquait chez lui un petit sourire étrange. Quelle curieuse passion que de métamorphoser les êtres, de les façonner, de les aider à aller jusqu'au bout de leurs fantasmes. Raconter ses interventions à Camille, c'était sa façon de parler d'amour. Camille aurait voulu prendre ses lèvres, mais elle l'écouta sans bouger. Ils restèrent tous les deux un moment à se regarder. Leur secret resterait enfoui au fond de leur âme. Camille le raccompagna jusqu'à l'ascenseur. Il lui dit une

phrase qu'elle ne comprit pas, puis il disparut derrière les portes en fer.

Alice espionne

Le restaurant de l'hôpital était situé au centre d'un jardin qu'entourait un long couloir conduisant aux urgences. L'ensemble était bordé de hautes baies vitrées. Quelques minutes auparavant, Alice, qui avait suivi Dan sans qu'il puisse l'apercevoir, s'était postée de l'autre côté du restaurant. À l'abri derrière un buisson, elle les avait vus s'installer à une table légèrement en retrait. Camille ne voyait Dan que pour fomenter un complot contre elle. Le but de cette association de malfaiteurs, qui agissaient dans son dos, était de faire échouer son mariage. De quoi d'autre Camille aurait pu lui parler ? L'idée qu'un homme comme lui puisse tout quitter pour vivre une belle histoire avec Alice devait la rendre folle de jalousie. De toute façon, le monde entier était contre eux et s'opposait à leur bonheur. Alice en avait la preuve sous les yeux ; même sa meilleure amie l'abandonnait.

En les espionnant, elle voyait bien que Dan s'ennuyait. D'ailleurs, il baissait la tête, comme accablé par ce que lui serinait Camille. Celle-ci tentait, pour parvenir à ses fins, de le séduire, c'était flagrant. Même de loin, on pouvait distinguer ses moues faussement enfantines, qu'Alice connaissait par cœur. Sa sœur convoitait l'homme de ses rêves, et cherchait à lui nuire à tout prix. Alice étouffait de rage en les regardant. Ce qu'elle craignait le plus, en découvrant Dan sous cet angle, c'était d'avoir la confirmation de sa duplicité. Elle en avait pris conscience à de nombreuses reprises, c'était un minable.

Combien de fois avait-il fait marche arrière ? Et là, si près du but, il fallait que Camille vienne pour tout gâcher. Alice avait envie de faire exploser la vitre, de tout envoyer valser autour d'eux, mais la torture de les voir ensemble l'empêchait de bouger. Elle était comme tétanisée par une sorte de jouissance résiduelle inassouvie.

Le chagrin faisait aussi partie de cette histoire ; il avait un corps, des contours occupés par l'absence. Alice aimait Dan, qu'il soit avec elle ou non, elle aimait la douleur qu'il lui procurait telle une présence supérieure. Elle avait compris la nature profonde de son désir, lui qui prétendait permettre aux autres d'accomplir le leur, et s'était adaptée au plaisir qu'il retirait lorsque son scalpel pénétrait les chairs de ses patientes. Elle s'était offerte, mais sans anesthésiant et sans qu'il y ait besoin d'instruments pour découper son corps. Elle ressentait dans son âme la pointe de ce désir, c'était cette souffrance qu'elle lui offrait, semblable à celle d'un corps ciselé par l'amour. En ayant mal sans qu'il la touche, en le laissant la transformer en poupée désarticulée, elle lui permettait d'accomplir son rêve secret. Elle regardait Camille qui essayait maladroitement de lui plaire, et savait qu'elle perdait son temps. Ce qu'Alice elle-même lui inspirait était si différent. Son lien avec Ferdinand était un atout de plus. Son plan ne pouvait que réussir ; il n'y avait plus qu'à agir. Alice les suivit du regard lorsqu'ils empruntèrent le couloir de verre, et se séparèrent en s'embrassant sur la joue.

L'invitation

Le samedi matin, Camille s'était levée la première. Elle aimait ce rituel familial du petit déjeuner. Après avoir choisi ses assiettes préférées, héritées de sa mère, elle dressa la table dans la salle à manger. Sur une nappe de dentelle, elle posa des soucoupes en porcelaine, des grands bols, des couverts en vermeil. Dans la cuisine, elle fit du café, du chocolat, du thé, puis elle grilla du pain, réchauffa les croissants, sortit du placard les confitures faites par Touria, et des céréales. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, le chant des oiseaux, la douce chaleur de ce matin d'été rendaient Camille heureuse. Elle prépara un plateau et alla attendre Bertrand et les enfants, qui, encore ensommeillés, s'étaient installés en silence autour de la table. Surprise par leur présence – elle ne les avait pas entendus arriver –, elle faillit tout renverser. Les petits éclatèrent de rire, leur blague avait marché.

Qu'allait-on faire par une si belle journée ? Tout le monde parlait, donnait son avis. Une promenade, un pique-nique, un parc d'attraction, chacun y allait de ses propositions. Camille n'avait d'abord pas remarqué qu'une enveloppe se trouvait sur la nappe. Touria avait dû la poser là, et ce blanc sur blanc la rendait presque invisible. Elle reconnut l'écriture d'Alice et l'ouvrit discrètement. Il était question de la représentation d'une pièce de Marivaux qui devait avoir lieu ce dimanche en fin d'après-midi, au lycée Henri-IV. Alice expliquait avoir travaillé à la mise en scène. La présence de Camille, ainsi que celle de Bertrand et des enfants, lui ferait le plus grand plaisir. Leurs amis étaient aussi les bienvenus. Un dernier paragraphe laissa Camille songeuse. Alice lui parlait de sa relation avec Ferdinand, dont elle était désormais si proche. Il tenait le

premier rôle dans le spectacle, et Vanessa jouait Silvia. Tout cela réconfortait Dan qui était très soucieux de son fils, à cause de son divorce. Alice était devenue, par la force des choses, un refuge affectif pour l'adolescent. Elle insistait encore, à la fin de cette interminable lettre, sur l'importance de leur présence à tous.

Il n'y eut plus un bruit dans la salle à manger. Depuis un bon moment, Bertrand et les enfants la regardaient, étonnés de la voir ainsi happée par sa lecture. Camille rangea vivement la lettre dans la poche de son survêtement.

— Tu as l'air contrariée, dit Bertrand d'un air malicieux.

Camille lui fit signe de ne pas en rajouter. Il sentit chez elle une certaine inquiétude et crut même, un instant, qu'elle avait les larmes aux yeux. Il avait noté, au cours des derniers jours, un changement imperceptible chez sa femme. Elle semblait souvent ailleurs, un peu comme un somnambule ; elle était là, mais sans y être, le regard vague. Il pensait, comme toujours, que ça ne devait pas être grave, puisqu'ils s'aimaient, qu'ils étaient heureux. Rien ne pouvait les atteindre. Peut-être que sa charge de travail l'empêchait de s'occuper suffisamment d'elle ? Peut-être passait-il trop de temps au bureau avec son assistante ? Au fond, elle était plus jalouse qu'il n'y paraissait. Camille dut lire dans ses pensées, car elle lui demanda s'il irait au bureau le lendemain, dimanche. Il lui répondit qu'il devait, justement, s'y rendre avec Véronique pour finir de préparer une succession qu'il fallait traiter lundi à la première heure. Camille lui fit alors part de l'invitation d'Alice. Pourrait-il les rejoindre, elle et les enfants, le lendemain entre 17 et 18 heures, au lycée Henri-IV ? Alice voulait du monde ? Eh

bien, il y en aurait. Bertrand lui promit de faire tout son possible. D'ailleurs, s'il voulait avoir fini à temps, il devait y aller. Ils se retrouveraient à l'heure du déjeuner pour passer l'après-midi tous ensemble. Les enfants maquillés de moustaches en chocolat retournèrent dans leurs chambres en riant aux éclats.

L'appartement fut replongé dans le silence. Camille débarrassa la table et s'installa à la cuisine, pour allumer une cigarette. Une porte se refermait sur Alice, sur leurs années d'amitié, leur lien indéfectible. Camille éprouvait, en y repensant, une forme de rejet incroyablement violent, proche du dégoût. Le comportement d'Alice restait incompréhensible. Si elle était aussi folle, aussi détraquée, comment Camille ne s'en était-elle pas aperçue plus tôt ? Qu'en était-il d'Antonin et de tous les autres, de ce passé qu'Alice lui avait raconté en détail ? N'était-ce que mensonges, tromperies, transfigurations ? Bien au-delà de ce casse-tête, ce que Camille n'arrivait pas à surmonter, c'était ce rapprochement entre Alice et Ferdinand. Il ne manquait plus que ça. Pourquoi Dan laissait-il son fils fréquenter cette folle furieuse ? Pourquoi lui faire courir de tels risques ? Camille était maintenant certaine que rien ne s'était passé entre Alice et Dan, que rien n'avait eu lieu à part la première rencontre à partir de laquelle Alice avait brodé cette fiction. Elle s'était fabriqué un objet passionnel pour y plonger corps et âme, accompagnée de sa détresse, de ses fantômes. Elle avait créé cet amour de toutes pièces pour ressentir des émotions, et avoir une existence aux yeux de Camille. « Tout ça pour ça ! » se disait-elle, mais, en attendant,

que faisait-elle à part fumer seule dans sa cuisine, sinon penser à lui et se comporter, elle aussi, comme une amoureuse ?

— Comme une dingue ! déclara-t-elle, se parlant à elle-même à voix haute.

Pourquoi se précipiter au premier appel, accourir à ses rendez-vous, rêver de lui le jour, y repenser la nuit ? Comment savoir à quel moment il allait se manifester ? Quand son portable se mettait à vibrer, elle espérait, chaque fois, que c'était lui qui lui avait envoyé un message. Elle ne pouvait s'empêcher d'envisager ce piège, ce risque de destruction pour une femme moins solide. Alice s'y était brûlé les ailes. Aujourd'hui, ne risquait-elle pas de faire la même chose, d'être atteinte du même virus, celui de l'amour fou ? La difficulté qu'il éprouvait à se livrer, à s'abandonner à autre chose qu'à sa vocation d'opérer le rendait insaisissable. Il avait du mal, on ne le savait que trop, à exprimer ses sentiments, et en ressentait-il vraiment ? Rien ne semblait jamais grave. Tout glissait sur lui. Il prenait la vie comme elle venait. Camille ne comprenait pas pourquoi, avant-hier, au restaurant, il n'avait pas davantage évoqué Alice. Il ne lui avait pas non plus parlé d'amour. Il s'était contenté de se poser là, avec sa beauté, sa fragilité qui semblait dire : « Aime-moi et, en retour, je ferai de toi la plus belle, juste en te regardant. »

Camille était vraiment amoureuse, mais cela n'avait rien à voir avec Alice, avec sa démence ; c'était tout autre chose. Pourtant, elle aussi en était folle, mais d'une autre manière. En tout cas, y penser de cette façon la rassurait. Quelle différence y avait-il entre une érotomane dont la maladie consistait à être persuadée d'être aimée par l'autre, sans se soucier de savoir si

c'était la vérité, et ce que Camille ressentait dans sa cuisine, entre l'évier et le lave-vaisselle ? N'était-ce pas du même ordre ? La différence était-elle qu'il l'aimait, en retour ? Camille, sur ce point, n'avait aucune preuve, même si elle le sentait de façon tangible. Décidément, l'amour était bien une maladie qu'on pouvait attraper comme ça, sans y prendre garde, et qui se manifestait par un aveuglement total à l'égard de l'être désiré. Camille était-elle tombée malade, elle aussi ?

Les alliances

La veille, en début d'après-midi, le Dr Costes était repassé à son cabinet pour récupérer des ordonnances. Élisabeth rentra dans son bureau sans frapper et, après avoir refermé la porte, déposa devant lui une petite boîte en bois sombre accompagnée d'une enveloppe, rouge cette fois. Le chirurgien regarda son assistante ; il avait pris l'habitude de recevoir toutes sortes de cadeaux, de lettres. Chaque jour, depuis de nombreuses semaines, un coursier ou un livreur déposait un signe, une trace de la présence d'Alice. Parfois, ils étaient directement déposés sur le perron. C'était là qu'Élisabeth avait trouvé ce nouveau présent. Dan ouvrit délicatement la boîte. Il en sortit deux alliances d'argent. Élisabeth écarquilla les yeux lorsqu'elle le vit passer à son annulaire la plus grande des deux. Elle était parfaitement à sa taille. Dan fit signe à son assistante de le laisser. Il ôta d'un mouvement brusque l'anneau qui lui enserrait le doigt ; le contact avec le métal lui avait procuré une sensation de brûlure. Il ouvrit l'enveloppe.

Alice lui racontait comment s'étaient déroulées les répétitions avec Ferdi. Elle lui parlait de son fils comme s'ils

étaient intimes. Alice se réjouissait aussi de retrouver Dan à la fête du lycée. Elle lui écrivait que *Le Jeu de l'amour et du hasard* était une pièce fascinante qui montrait comment, en amour, il était possible de passer par le mensonge pour atteindre la vérité. La scène sur laquelle se jouerait la pièce était un cadre unique pour recevoir des vœux solennels. Alice avait inscrit cette phrase à l'encre rouge. Dan devait cesser d'interpréter un personnage qui n'était pas le sien, et de passer à côté de ses véritables aspirations. Grâce au sacre de leur amour, il allait enfin se débarrasser de ces faux-semblants dans lesquels il était empêtré. Elle ajoutait que cet atelier-théâtre lui avait permis de découvrir combien elle aimait Ferdinand, comme s'il était son propre fils ; mais Dan ne devait pas s'inquiéter, elle ne voulait pas d'autres enfants. À la fin de cette lettre-fleuve, le ton se faisait plus menaçant. Elle l'implorait de ne pas reculer. Elle se disait prête à tout. Plus rien ni personne ne pourrait les séparer, et si quelqu'un tentait, par malheur, de le faire, elle était capable du pire. Cette dernière phrase était soulignée. Dan replia la lettre et la mit dans sa poche. Il avait l'impression que la folie d'Alice envahissait tout, l'empêchant de penser, d'agir, comme un lierre recouvrant sa vie, une plante carnivore qui aurait pénétré sa tête et ses entrailles. Le temps de combattre ce déferlement de folie destructrice était venu. Il éprouvait une angoisse qui le dépassait.

Au bout de deux sonneries, le Pr Crespin décrocha. Dan lui lut la lettre. Le psychiatre lui expliqua que le moment fatidique était sur le point d'arriver : Alice était au bord du passage à l'acte. À partir de là, le Dr Costes était en péril, et il en était de

même pour Béatrice et Ferdinand. Alice avait bien compris que ce dernier était son point faible. Elle s'en était approchée, comme un loup à l'affût, et en avait fait, sournoisement, sa proie. Du côté d'Alice, personne ne pouvait intervenir, elle n'avait pas de famille pour signer une injonction de soins. La seule façon de se défendre et d'éviter le pire était de déposer une main courante au commissariat.

— Ne perdez plus de temps, lui avait dit le professeur avant de raccrocher.

Dan appela sa femme pour s'assurer que Ferdinand était à la maison et lui ordonna de ne pas bouger jusqu'à son retour ; Béatrice sembla soulagée de le voir enfin décidé à agir. Deux patientes l'attendaient, il fallait les reporter au lundi suivant. Dan enfourcha sa moto et roula jusqu'au commissariat. Un fonctionnaire de police reçut sa plainte. Le chirurgien lui confia une copie de la lettre d'Alice, et lui fit lire les dizaines de SMS qui furent recopiés dans le procès-verbal. Il racontait tout en vrac, les cadeaux, les filatures dont il était victime, les messages, le chantage, les menaces. Il insista sur le fait que le Pr Crespin lui avait expliqué qu'Alice était arrivée au bout de la troisième phase de la maladie. Après l'exaltation de la rencontre, il y avait eu les lettres enflammées, puis le fait de se sentir rejetée l'avait plongée dans une dépression profonde, au cours de laquelle elle percevait son refus à travers une multitude de signes qui nourrissaient chez elle un sentiment mêlant trahison et passion dévorante. Face à une telle souffrance, la seule réaction possible d'Alice était la vengeance. De plus, l'une des principales caractéristiques de l'érotomane est sa « pensée magique », lui permettant de tout

faire croire à son entourage avec des accents de vérité particulièrement convaincants. Même les détails les plus invraisemblables, les événements inventés de toutes pièces, une fois passés par le prisme de l'imaginaire, prennent corps et deviennent si logiquement et évidemment vrais qu'il est impossible de les remettre en cause.

L'officier de police suivait tant bien que mal ses déclarations, apparemment impressionné. L'érotomanie est une maladie très rare, et le policier confirma qu'en vingt ans de carrière il n'y avait jamais été confronté. Dan signa le compte rendu de la plainte, et appela l'hôpital pour dire qu'il ne repasserait pas avant lundi ; s'il y avait une urgence, il était joignable sur son portable. Puis il rentra chez lui. Béatrice l'attendait au salon. Il lui raconta tout, lui lut la lettre, lui montra les alliances. Elle finissait par se demander si elle n'avait pas été injuste en le condamnant de façon si brutale, tout en continuant à s'interroger sur la responsabilité de son mari dans la folie amoureuse de cette jeune femme ; mais ce n'était pas le moment d'envenimer la situation, Ferdinand était sans doute en danger.

L'adolescent sortit de sa chambre pour les rejoindre. Ils lui posèrent une multitude de questions. Comment avait-il rencontré Alice ? Que lui avait-elle raconté ? L'avait-elle interrogé sur eux ? Ferdinand essayait de répondre, sans comprendre les raisons d'une telle agitation autour d'une simple fête de fin d'année. Pour lui, Alice s'était toujours comportée normalement. Ensemble, ils ne parlaient que de théâtre, de Marivaux. Elle avait aidé Vanessa à apprendre son texte. Oui, ils avaient répété un soir, ici, dans l'appartement.

C'est vrai qu'il aurait dû leur dire qu'elles étaient restées dormir, mais bon, ce n'était pas non plus la fin du monde. Ferdi pleurait. Sa mère le prit dans ses bras. Dan s'en voulait d'avoir provoqué cette situation. Comment tout expliquer à son fils ? Il lui demanda s'il souhaitait inviter Vanessa à séjourner chez eux jusqu'à la représentation de dimanche.

Camille et Sophie

Le samedi après-midi, Camille avait demandé à Sophie de passer la voir. Cette dernière flairait qu'il devait se passer quelque chose. Que Camille la convoque ainsi la veille de leur dîner ne pouvait être que le signe d'événements particulièrement croustillants.

— Tu ne vas pas être déçue, lui lança Camille en ouvrant la porte.

Tout en préparant du thé dans la cuisine, elle lui raconta, avec soin, les derniers rebondissements du feuilleton « Alice ». À chaque phrase, Sophie écarquillait les yeux et sursautait, en prononçant des « Ah ! », des « Non ? » incrédules et des « C'est pas possible ! ». Elle avait de la peine à comprendre comment la situation s'était dégradée à une telle vitesse. Alice se répandait en horreurs sur son ex-amant. Tous leurs amis considéraient que le chirurgien s'était très mal comporté, jouant un double jeu, incapable de choisir entre son confort et l'aventure. Aux yeux de Sophie, l'image de Dan était devenue exécration. C'était un menteur, une sorte de pervers narcissique, un séducteur dénué de scrupules. Pourquoi, au lieu de fuir, Alice avait-elle accepté de faire travailler Vanessa et Ferdinand ? Quelle humiliation.

— Mais elle est complètement folle, cette fille ! répétait Sophie en boucle.

Sur ce point, Camille n'avait pas envie de la contredire. Selon Sophie, il fallait qu'Alice trouve enfin un vrai métier et arrête de se comporter comme une adolescente. Camille découvrait que les mensonges d'Alice fonctionnaient à merveille. Le Dr Costes était le coupable idéal. Elle n'avait pas la force d'expliquer à Sophie qu'elle se trompait, qu'Alice était malade. Elle préférait s'en tenir à la requête d'Alice : qu'il y ait le plus de monde possible à la représentation du lendemain.

— Je compte sur toi pour venir avec un maximum de gens, insista Camille. Le spectacle dure une heure et, ensuite, j'organise un buffet, nous pourrons tous venir ici.

Sophie se réjouissait à l'avance. Elle lui demanda avec un petit sourire :

— Je suppose que tu invites aussi les Costes ?

Camille haussa les épaules et ne répondit pas, mais son téléphone posé sur la table se mit à vibrer ; le nom de Dan s'afficha. Camille se rendit compte que ce n'était pas discret, et se leva en rougissant pour répondre à voix basse dans un coin de la cuisine. Dan parlait fort à l'autre bout du fil. Il bégayait plus que de coutume. Sophie tendait l'oreille.

— Je vous rappelle dans cinq minutes, murmura Camille à deux reprises.

Lorsqu'elle revint près de Sophie, celle-ci l'observait avec un air narquois.

— Tu m'avais dit que je ne serais pas déçue. Eh bien, je te le confirme !

Camille se sentit mal. Elle eut juste le temps de raccompagner Sophie et de claquer la porte avant de s'écrouler sur le lit.

Brunch

Comme l'avait suggéré Dan, Vanessa était venue les rejoindre. Elle passa une partie de la nuit du samedi à discuter avec Ferdi dans la chambre d'amis. Que se passait-il de si mystérieux ? Pourquoi cette invitation tardive ne souffrait-elle aucune explication ? Les adolescents se réveillèrent vers 11 heures, engourdis par le manque de sommeil. Dan s'était levé aux aurores, il avait eu une urgence. De retour à la maison, il était encore assez tôt, Dan s'affairait dans la cuisine pour préparer un brunch. Il avait acheté des croissants, du pain frais, des petits pots de confiture qu'il avait disposés en cercle ; des œufs sur le plat grésillaient dans la poêle. Cela sentait bon le café quand Béatrice, Ferdi et Vanessa vinrent s'asseoir autour de la table. Aucun d'entre eux n'était bavard, quelques mots rythmaient le bruit des couverts qui s'entrechoquaient. Béatrice regardait son mari avec intensité, elle semblait lui dire : « Allez, c'est le moment. »

L'heure était venue de leur raconter l'histoire d'Alice, de leur dire ce qui s'était passé, et ce qui risquait d'arriver d'ici la fête de ce soir. Dan inspira profondément, puis commença à leur parler de son métier, des patientes auxquelles il était confronté, des difficultés que rencontraient certaines qui ne souffraient pas seulement de complexes physiques. Il y avait aussi des cas, très rares, de femmes qui étaient atteintes d'un trouble de l'esprit, difficile à déceler d'un simple coup d'œil. Il

s'agissait d'un déséquilibre profond qui venait se cristalliser sur quelqu'un, au hasard. Cela pouvait tomber sur n'importe qui. S'il avait besoin de leur en parler, c'était parce qu'il était, justement, face à un tel cas. Et cette femme qui le persécutait, ils la connaissaient bien. Les adolescents se regardaient, interloqués. Vanessa esquissa un petit sourire.

— C'est Alice, enchaîna-t-il.

Il avait mis des semaines à s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas d'une simple patiente ayant pour lui un petit coup de cœur sans conséquence. Ferdinand, abasourdi par ce que racontait son père, avait posé ses couverts. Les yeux écarquillés, il semblait lui dire : « Comment est-ce possible ? » Dan ajouta qu'il s'appuyait sur le diagnostic d'un ami, chef de service à l'hôpital Sainte-Anne, qui connaissait bien ce syndrome. C'était une maladie infiniment grave. Alice pouvait se transformer en une arme redoutable et se retourner contre lui ou, pire encore, contre un membre de sa famille. Ce qui était déroutant était qu'elle se présentait comme quelqu'un, a priori, de tout à fait normal. Ferdinand l'interrompt :

— Ben oui, elle est tellement sympa.

Dan ajouta que c'était la raison pour laquelle personne ne s'était aperçu de rien. Cette pathologie développe, chez le malade, un art impressionnant de la dissimulation, du camouflage. Sur les conseils du Pr Crespin, Dan avait prévenu l'infirmier psychiatrique de la préfecture de police, qui serait sur place durant la représentation, car, d'après le psychiatre, il existait un véritable risque de passage à l'acte criminel.

Béatrice sentait que le trouble exprimé par le silence de Ferdi embarrassait son père, qui bégayait de plus en plus.

Vanessa affichait un certain scepticisme. Son visage était fermé. À son tour, Béatrice leur expliqua que des rumeurs sur une liaison entre Alice et son mari avaient circulé. Elle se demandait s'ils en avaient entendu parler. Ferdinand baissa la tête. Béatrice insista. Cette histoire avait été inventée par Alice, sous l'impulsion de son esprit dérangé. Elle en avait la certitude et leur demandait de la croire, ne serait-ce que pour leur propre sécurité. Sa participation à l'atelier-théâtre n'était pas une coïncidence. Elle n'était venue là que pour approcher Ferdinand. Son imagination débordante, sa pratique de la manipulation faisaient partie des symptômes de cette pathologie. Béatrice leur raconta alors la façon dont Alice était venue la défier jusqu'ici, dans son appartement, et le choc qui avait été le sien en découvrant qu'elle connaissait les lieux à la perfection. Béatrice avait douté de tout, y compris de son mari, et il lui avait fallu du temps pour se rendre à l'évidence.

Ferdinand avait les larmes aux yeux, il se sentait responsable d'avoir fait venir Alice chez eux sans leur en parler. Il répétait sans cesse :

— Pardon. Je suis désolé.

Vanessa, qui n'avait toujours rien dit, finit par balancer ce qu'elle avait sur le cœur. Pourquoi devait-on, en plus, culpabiliser Ferdi ? Il n'y avait pas besoin d'être un grand spécialiste pour s'apercevoir qu'Alice avait un sérieux problème, qui ne relevait sûrement pas de la chirurgie esthétique. Combien de filles participant à l'atelier-théâtre enviaient sa beauté ? D'ailleurs, personne ne comprenait pourquoi elle n'avait jamais réussi à devenir une star, à gagner sa vie en jouant la comédie. Pour Vanessa aussi, Alice aurait

pu être un modèle. Elle suscitait l'admiration des filles, faisait craquer les garçons, son charme et son intelligence les avaient tous conquis. Vanessa s'emportait et parlait de plus en plus fort. Oui, Alice les avait aidés à mieux comprendre la pièce de Marivaux, elle qui souffrait d'un tel chagrin d'amour. Cet amour n'était ni un jeu, ni le fruit du hasard ; Alice s'était simplement fait jeter, voilà tout. Vanessa avait dit ces mots en fixant intensément Dan. Oui, l'amour l'avait rendue folle, n'était-ce pas une réaction normale que de perdre la tête ? Les histoires d'amour étaient-elles autre chose qu'une succession de trahisons, de mensonges, comme dans la pièce ? Et encore, à l'époque, on avait la sagesse de ne pas se marier par amour.

On ne pouvait plus arrêter Vanessa, qui reprit :

— Il suffit de voir autour de nous, notre génération ne croit plus à l'amour éternel...

Elle s'arrêta soudain, un peu embarrassée. Ferdi n'osait pas regarder ses parents. Dan se leva et commença à débarrasser la table. Béatrice comprit que la réputation de son mari était faite. Tous les amis avec lesquels les enfants répétaient la pièce depuis des mois devaient, comme Vanessa, croire ce que leur avait raconté ou suggéré Alice ; mais il n'était pas question de se noyer dans les mensonges de cette folle, ni de laisser Ferdinand penser que son père les avait trahis. Béatrice haussa le ton.

— Ça suffit ! Assieds-toi ! ordonna-t-elle à Dan qui s'agitait dans la cuisine.

Oui, effectivement, toutes les apparences plaidaient en faveur d'Alice, mais Béatrice prendrait-elle ainsi la défense de son mari, si le moindre soupçon pouvait encore planer sur cette

histoire ? C'était cette terrible maladie qui conférait à Alice une telle sincérité, sans compter sa formation de comédienne. Si Vanessa continuait à en douter, eh bien elle, Béatrice, préférait que Ferdinand reste à la maison, et tant pis pour le spectacle. C'était devenu trop dangereux. Les adolescents furent refroidis par la dureté du ton de Béatrice. C'était à Dan de trancher, maintenant. Pour lui, il ne fallait pas avoir peur ; pas question de renoncer au spectacle. Il suffisait de n'en rien laisser paraître, et surtout de ne pas s'approcher d'Alice. L'heure tournait. Chacun prit ses affaires pour se rendre au lycée. Dan et Béatrice attendirent au café, le temps que Ferdi et Vanessa se maquillent et enfilent leurs costumes. Quelques minutes avant la représentation, Alice n'était toujours pas apparue.

Le jeu de l'amour et du hasard

En coulisses, Martine volait de la cour au jardin. Le décor était en place, les costumes avaient été repassés. Chacun des élèves se préparait dans une grande salle devant des miroirs bordés d'ampoules. Vanessa terminait d'ourler ses yeux d'un trait de khôl tout en répétant son texte à voix haute :

« C'est que je suis bien lasse de mon personnage ; / Et je me serais déjà démasquée, si je n'avais pas craint de fâcher mon père. »

Ferdinand lui demanda de parler moins fort. Ça l'agaçait de l'entendre, ça l'empêchait de se concentrer. Il appréhendait le trou de mémoire. La conversation autour d'Alice l'avait perturbé. Il s'était attaché à elle, lui avait confié des secrets. Il repensait, en s'appliquant du fond de teint sur le visage, à tous les moments qu'ils avaient partagés, à la manière dont Alice

l'avait entraîné à lui révéler des choses sur son père. Lui n'avait rien vu, rien compris. Comment pouvait-elle l'avoir trahi de la sorte, l'avoir manipulé pour le faire participer à ses plans délirants ? Ferdi avait été utilisé ; il éprouvait un sentiment d'humiliation, qui se mélangeait au texte de Marivaux. Tout tournait dans sa tête, il se sentait étourdi. Martine avait réalisé un savant découpage de la pièce, une succession de scènes entre les quatre personnages principaux. Les deux filles et les deux garçons étaient prêts à entrer en scène.

La robe de taffetas de Vanessa rehaussait la pureté de ses traits, la pâleur de sa peau. Ferdinand la trouvait magnifique, il en était vraiment épris. Lui aussi... Pourtant, Vanessa ne lui témoignait, en retour, rien de plus qu'une profonde amitié. Tandis que lui, depuis des mois, rêvait d'un baiser. Ils se regardèrent sans rien dire. Ferdinand scrutait les alentours, aucune trace d'Alice. Dans la salle, occupant une centaine de chaises, les parents et les élèves attendaient que le grand rideau de velours rouge s'ouvre pour découvrir une scène en bois qu'éclairaient des projecteurs. Martine cherchait Alice, essayant sans cesse de la joindre, mais sans succès. Dans la salle, tout le monde s'impatiait. Dan et Béatrice s'étaient assis au troisième rang, à côté de Sophie, de son mari et de deux autres couples d'amis. Camille et Bertrand, accompagnés des enfants, étaient un peu plus loin dans la rangée. Dan et Camille n'osèrent pas échanger un regard. Craignant d'être dérangé par son téléphone, Dan le mit sur silencieux. Il s'était assis à l'extrémité gauche, du côté de l'allée centrale ; cette place lui permettrait de bouger si le *beeper* le reliant à l'hôpital

se mettait à vibrer. La salle était pleine. L'atelier-théâtre du lycée Henri-IV était l'un des plus fréquentés. La veille, un autre groupe d'élèves avait joué des extraits des *Femmes savantes*. Beaucoup de professeurs avaient tenu à être présents. Dan était terriblement anxieux, comme si le temps qui s'égrenait allait laisser apparaître un diable qui surgirait du cadran. Béatrice regardait discrètement si Alice ne s'était pas cachée quelque part.

— Ça ne va pas ? demanda-t-elle à son mari, qui ne tenait pas en place.

Il lui prit la main et la serra longuement. Martine frappa les trois coups. Vanessa et Stéphanie entrèrent en scène. Les répliques s'enchaînaient à vive allure. Silvia, Lisette, Dorante et Arlequin se répondaient sans fausse note. Les parents de Ferdinand étaient si émus qu'ils en avaient oublié leurs angoisses. Ils étaient en admiration devant la justesse et la présence de leur fils. Le spectacle se termina sur une réplique de Silvia, suivie d'un tonnerre d'applaudissements. Les quatre comédiens s'avancèrent pour saluer. « Bravo ! » pouvait-on entendre de toutes parts. Dan et Béatrice étaient très fiers.

Lorsqu'elle envoya un baiser à son fils, Béatrice ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Depuis le fond du décor, une silhouette dessinait une ombre chinoise glissant sur le sol. Elle avançait lentement vers la lumière. Immobile sur sa chaise, Dan retenait son souffle. Les applaudissements cessèrent. On n'entendit plus rien. Ce fut comme une coupure de courant. Les gens regardaient cette apparition dissimulée derrière un épais voile de tulle, laissant dépasser une longue chevelure. Ses mains jointes tenaient un bouquet de roses rouges. Le spectre

portait une robe de dentelle blanche prolongée d'une immense traîne. Ferdinand s'était retourné et serrait Vanessa contre lui. Il fit signe aux autres de s'écarter. Béatrice, qui s'était levée d'un bond, fut brutalement ramenée sur sa chaise par Dan qui lui ordonna de ne pas bouger. L'onde blanche avançait dans un silence de glace. Seul le frottement de sa robe sur le parquet scandait chacun de ses pas. Elle descendit les cinq marches qui la séparaient de la salle, puis, se déplaçant jusqu'au troisième rang, s'arrêta devant la chaise occupée par le Dr Costes. À travers la transparence du tissu, il put apercevoir des yeux brillants qui le menaçaient.

— Pas un geste, murmura-t-il à Béatrice.

De ses mains gantées de satin, presque au ralenti, la mariée souleva son voile et le visage d'Alice apparut. Elle paraissait sans âge. On aurait dit une âme morte, dépourvue d'expressions. Son regard fixait Dan. Personne ne bougeait. L'image s'était figée comme si chacun avait été plongé dans le sel. Les gestes d'Alice semblaient se découper comme projetés par une lanterne magique. Martine, qui s'était mise près de Vanessa et Ferdinand, l'observait, stupéfaite, sortir d'un pli de sa robe un objet difficile à distinguer. Béatrice pensa tout de suite à une arme, à sa propre mort, à celle de Dan, à la fin de leurs vies. Durant plusieurs secondes, tout fut immobile. Devenus un seul corps hypnotisé par cette chorégraphie hiératique, ils attendaient comme une fatalité la fin de cet étrange ballet. Tout à coup, d'un même mouvement, les spectateurs se levèrent dans un long murmure. Quelque chose étincelait sur un petit coussin de soie, mais il ne s'agissait pas

d'un couteau, ni d'un revolver ; c'était deux anneaux d'argent, deux alliances attachées par un simple fil.

Noces

Debout, face à face, Dan et Alice se dévisageaient et, pour la première fois, celle-ci put saisir dans son regard quelque chose d'intime. Elle scrutait ses yeux sombres comme si elle le photographiait, comme si elle le voyait pour la dernière fois, et des larmes se mirent à couler sur ses joues tel un long filet d'eau. Pendant quelques minutes, le monde disparut. Jamais elle n'avait pensé lui faire du mal. Pourquoi ne comprenait-il pas que personne ne l'aimerait ainsi, que la nature de cet amour était unique ? L'instant où Alice l'avait rencontré pour la première fois se mélangeait aux souvenirs qui défilaient. Combien de temps l'avait-elle attendu, combien d'heures passées à guetter la sonnerie du téléphone ? Comment Camille avait-elle pu douter de leur histoire ? Il suffisait de voir la façon dont Dan l'admirait. Les gens qui les entouraient allaient-ils enfin voir à quel point cet amour était partagé ? C'est juste la vie qui les avait séparés, les convenances, le qu'en-dira-t-on. Les apparences jouaient contre elle, mais il fallait se méfier. Dan l'aimait, jamais elle n'en avait été aussi sûre. Il ne voulait rien montrer devant Béatrice, ni se dévoiler devant tant de médisance. Sa robe de mariée lui sembla lourde à porter, même si cette cérémonie était l'accomplissement de leur amour. Alice était au centre de ce tableau dont elle pouvait examiner chaque détail ; tout cela ne serait bientôt plus que des images aussi précieuses que des bijoux. Même si, au loin, des hommes l'attendaient, et qu'elle savait très bien ce qu'ils

étaient venus faire ; ces moments-là, personne ne pourrait les lui arracher.

Camille était restée debout, à l'autre bout de la rangée, d'où elle avait observé la scène. Impossible de reconnaître, derrière les traits d'Alice, l'esprit maléfique qui s'était emparé d'elle. Une force surnaturelle s'était glissée sous sa peau et accomplissait cette stupéfiante métamorphose. Camille regardait Dan qui ressemblait à une marionnette. On se serait cru dans un carnaval. Le mélange des costumes, de la lumière, la chaleur étouffante du lieu rendaient le tout irréel. Camille ne comprenait pas la passivité de Dan face à cet être incurable, délirant. Se sentait-il encore coupable de quelque chose ? Était-il aussi innocent qu'il avait bien voulu le prétendre ? Camille remonta la rangée, les gens se poussaient, rentraient leur ventre, retenaient leur souffle afin de lui faire de la place. Elle marchait sur la pointe des pieds pour ne pas trébucher sur les sacs qui encombraient la travée.

Maintenant, Camille et Alice entouraient Dan. Béatrice s'était mise en retrait. Elle considéra ces deux femmes qui s'affrontaient du regard, avec, au milieu, son mari qui semblait s'être désintégré. Alice déploya ses bras, avança les mains et tendit à Camille le coussin avec les deux alliances, qui renvoyaient sur les murs des éclats de lumière. Camille s'en empara. Tout de suite après, des infirmiers attrapèrent fermement Alice, qui se laissa faire. La longue traîne se déplaça vers la sortie de cette église chimérique. Dan la suivit des yeux, mais Alice ne se retourna pas et disparut.

La salle fut soudain emplie de chuchotements qui s'amplifièrent pour laisser place à une vibration confuse qui

progressivement se transforma en brouhaha. Dan chercha sa femme du regard, elle avait rejoint Ferdi et Vanessa près de la scène. Bertrand observait de loin ce curieux spectacle, quant à Sophie, elle n'en ratait pas une miette. Elle jetait des regards entendus à tous leurs amis, semblant dire : « Alors, j'avais raison, je vous l'avais bien dit ! » C'était son heure de gloire, il était temps de récolter les fruits de ces longues heures passées au téléphone, à échauder des scénarios avec les uns et les autres. Celui-ci dépassait toutes ses espérances. Dan voulut s'extraire de là, retrouver Béatrice et leur fils. S'accrochant à son bras, Camille tenta de le retenir. Dan la regarda, indifférent, comme si elle était une étrangère. Elle voulut lui parler, mais il était déjà loin.

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage

Table des matières

[Couverture](#)

[Présentation](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Titre](#)

[I - L'AMOUR FOU](#)

[Alice](#)

[Camille](#)

[Antonin](#)

[Rechute](#)

[Le cabinet du Dr Costes](#)

[Doutes](#)

[Dîners](#)

[Rumeurs](#)

[Au bloc opératoire](#)

[Deuxième dîner](#)

[Rupture](#)

[II - MALADIE D'AMOUR](#)

[L'étude du notaire](#)

[Casting](#)

[Confession](#)

[Lettre au Dr Costes](#)

[M. et Mme Daniel Costes](#)

[Alice, solitude et désœuvrement](#)

[Deuxième confession de Camille](#)

[Réconciliation](#)

[Alice dans l'appartement des Costes](#)

[Dan et son fils](#)

[Sophie, en avance pour dîner](#)

[Dan, seul avec Ferdi](#)

[L'insomnie de Camille](#)

[Camille et Alice s'expliquent](#)

[Dispute](#)

[Camille revient](#)

[III - AMOUR FATAL](#)

[Aveux platoniques](#)

[Cadeaux d'Alice](#)

[Alice parano](#)

[Alice fait irruption chez Béatrice](#)

[Séparation](#)

[Le Dr Costes et Camille](#)

[L'alliance](#)

[Quatrième dîner](#)

[Consultation chez le Pr Crespin](#)

[Alice dans sa nuit](#)

[Alice et Ferdinand](#)

[Camille et Dan](#)

[Alice espionne](#)

[L'invitation](#)

[Les alliances](#)

[Camille et Sophie](#)

[Brunch](#)

[Le jeu de l'amour et du hasard](#)

[Noces](#)

[Table des matières](#)